Henry Bickersteth

Lincoln's Inn



OEUVRES

PHILOSOPHIQUES,

DE

Mr. DE LA METTRIE.

TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION.

Corrigée & augmentée.

A BERLIN,

M. D. CCLXIV.

[redacted]

OEUVRES

PHILOSOPHIQUES,

DE

Mr. DE LA METTRIE.

TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION.

Corrigée & augmentée.

A BERLYN,

M. D. CCLXIV.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

L'HOMME PLANTE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PRÉFACE.

L'Homme est ici métamorphosé en Plante, mais ne croïez pas que ce soit une fiction dans le goût de celles d'Ovide. La seule Analogie du Règne Végétal, & du Règne Animal, m'a fait découvrir dans l'un, les principales Parties qui se trouvent dans l'autre. Si mon imagination jouë ici quelquefois, c'est, pour ainsi dire, sur

 la

PRÉFACE.

Table de la *Vérité* ; mon Champ de Bataille *est* celui de la Nature ; dont il n'a tenu qu'à moi d'être *assés* peu *singulier*, pour en *dissimuler* les variétés.

L'HO

L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE PREMIER.

NOUS commençons à entrevoir l'Uniformité de la Nature : ces rayons de Lumière encore foibles, font dûs à l'étude de l'Histoire Naturelle ; mais jusqu'à quel point va cette uniformité ?

PRENONS garde d'outrer la Nature, elle n'eſt pas ſi uniforme, qu'elle ne s'écarte ſouvent de ſes loix les *plus favorites* : tâchons de ne voir que

que ce qui eſt, ſans nous flatter de tout voir : tout eſt piége, ou écueil, pour un eſprit vain & peu circonſpect.

Pour juger de l'analogie qui ſe trouve entre les deux principaux Règnes, il faut comparer les Parties des Plantes avec celles de l'Homme, & ce que je dis de l'Homme, l'appliquer aux Animaux.

Il y a dans notre Eſpèce, comme dans les Végétaux, une Racine principale & des Racines Capillaires. Le Réſervoir des Lombes & le Canal Thorachique, forment l'une, & les Veines Lactées ſont les autres. Mêmes uſages, mêmes fonctions partout. Par ces Racines, la nourriture eſt portée dans toute l'étenduë du Corps organiſé.

L'Homme n'eſt donc point un Arbre renverſé, dont le Cerveau ſeroit la Racine, puiſqu'elle réſulte du ſeul concours des Vaiſſeaux Abdominaux qui ſont les prémiers formés ; du moins le ſont-ils avant les Tégumens qui les couvrent, & forment l'Ecorce de l'Homme. Dans le Germe de la Plante, une des prémières choſes qu'on apperçoit, c'eſt ſa petite Racine, enſuite ſa Tige ; l'une *deſcend*, l'autre monte.

Les

Les Poumons sont nos Feuilles. Elles suppléent à ce Viscère dans les Végétaux, comme il remplace chez nous les Feuilles qui nous manquent. Si ces Poumons des Plantes ont des Branches, c'est pour multiplier leur étenduë, & qu'en conséquence il y entre plus d'air: ce qui fait que les Végétaux, & sur tout les Arbres, en respirent en quelque sorte plus à l'aise. Qu'avions-nous besoin de Feuilles & de Rameaux? La quantité de nos Vaisseaux & de nos Vésicules Pulmonaires, est si bien proportionnée à la masse de notre Corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous suffit. C'est un grand plaisir d'observer ces Vaisseaux & la Circulation qui s'y fait principalement dans les Amphibies!

Mais quoi de plus ressemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la Botanique! Ruisch, Boerhaave &c. ont trouvé dans l'Homme la même nombreuse suite de Vaisseaux, que Malpighi, Leeuwenhoeck, van Royen, dans les Plantes? Le Cœur bat-il dans tous les *Animaux? Enfle-t-il* leurs Veines *de ces ruisseaux de* sang, qui portent

dans toute la Machine le Sentiment & la Vie? La chaleur, cet autre Cœur de la Nature, ce feu de la Terre & du Soleil, qui semble avoir passé dans l'Imagination des Poëtes qui l'ont peint; ce feu, dis-je, fait également circuler les sucs dans les tuyaux des Plantes, qui transpirent comme nous. Quelle autre cause en effet pourroit faire tout germer, croitre, fleurir & multiplier dans l'Univers?

L'Air paroît produire dans les Végétaux les mêmes effets qu'on attribuë avec raison dans l'Homme, à cette subtile liqueur des Nerfs, dont l'existence est prouvée par mille expériences.

C'est cet Elément, qui par son irritation & son ressort fait quelquefois s'élever les Plantes au-dessus de la surface des Eaux, s'ouvrir & se fermer, comme on ouvre & ferme la main: Phénomène dont la considération a peut-être donné lieu à l'opinion de ceux qui ont fait entrer l'Ether dans les Esprits Animaux, auxquels il feroit mêlé dans les Nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles, ou *Pétales*, nous pouvons regarder nos Bras & nos Jambes, comme de pareilles Parties. Le *Nectarium*, qui est

le Réfervoir du Miel dans certaines Fleurs telle que la Tulippe, la Rofe &c. eft celui du Lait dans la Plante fémelle de notre Efpèce lorsque la Mâle le fait venir. Il eft double, & a fon fiége à la baze latérale de chaque *Pétale*, immédiatement fur un Mufcle confidérable, le Grand Pectoral.

On peut regarder la Matrice Vierge, ou plutôt non Groffe, ou, fi l'on veut, l'Ovaire, comme un Germe qui n'eft point encore fécondé. Le *Stylus* de la femme eft le Vagin; la Vulve, le Mont de Venus avec l'odeur qu'exhalent les Glandes de ces parties, répondent au *Stigma*: & ces chofes, la Matrice, le Vagin & la Vulve forment le *piftille*; nom que les Botaniftes Modernes donnent à toutes les Parties Fémelles des Plantes.

Je compare le *Péricarpe*, à la Matrice dans l'état de Groffeffe, parce qu'elle fert à envelopper le Fœtus. Nous avons notre *Graine*, comme les Plantes, & elle eft quelquefois fort abondante.

Le *Nectarium* fert à diftinguer les Sexes dans notre Efpéce, quand on veut fe contenter du premier coup d'œil, mais les recherches les plus faciles ne font pas les plus fûres; il faut

joindre le *Piftille* au *Nectarium*, pour avoir l'Effence de la Femme ; car le premier peut bien fe trouver fans le fecond, mais jamais le fecond fans le premier, fi ce n'eft dans des hommes d'un embonpoint confidérable, & dont les Mammelles imitent d'ailleurs celles de la Femme, jusqu'à donner du Lait, comme Morgagni & tant d'autres en rapportent l'obfervation. Toute Femme imperforée, fi on peut appeller Femme, un Etre qui n'a aucun Sexe, telle que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'a point de Gorge; c'eft le Bourgeon de la Vigne, fur tout cultivée.

Je ne parle point du *Calice*, ou plutôt du *Corelle*, parce qu'il eft étranger chez nous, comme je le dirai.

C'en eft affez, car je ne veux point aller fur les brifées de Corneille Agrippa. J'ai décrit botaniquement la plus belle Plante de notre Efpèce, je veux dire la Femme : Si elle eft fage, quoique métamorphofée en fleur, elle n'en fera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres Hommes, fur lesquels un coup d'oeil fuffit, Fils de Priape, Animaux Spermatiques, notre *Étamine* eft comme roulée en Tu-

be Cylindrique, c'est la *Verge*, & le Sperme est notre *Poudre* fécondante. Semblables à ces Plantes, qui n'ont qu'un Mâle, nous sommes des *Monandria*: les Femmes sont des *Monagynia*, parce qu'elles n'ont qu'un Vagin. Enfin le Genre Humain, dont le Mâle est séparé de la Femelle, augmentera la Classe des *Diecia*: Je me sers des mots dérivés du Grec, & imaginés par Linæus.

J'AI cru devoir exposer d'abord l'Analogie qui régne entre la Plante & l'Homme déjà formés, parce qu'elle est plus sensible & plus facile à saisir. En voici une plus subtile, & que je vais puiser dans la Génération des deux Régnes.

LES Plantes sont Mâles & Fémelles, & se secouënt comme l'Homme, dans le Congrès. Mais en quoi consiste cette importante action qui renouvelle toute la Nature? Les Globules infiniment petits qui sortent des Grains de cette Poussière dont sont couvertes les Etamines des Fleurs, sont enveloppés dans la Coque de ces Grains, à peu-près comme certains Oeufs, selon Needham & la vérité. Il me semble que nos *gouttes de Semence* ne répondent pas

mal à ces Grains, & nos Vermisseaux à leurs Globules, Les Animalcules de l'Homme sont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dont la plus commune, qui est le Suc des Prostates, enveloppe la plus précieuse, qui est la Semence proprement dite; & à l'exemple de chaque Globule de Poudre Végétale, ils contiennent vraisemblablement la Plante Humaine en Mignature. Je ne sai pourquoi Needham s'est avisé de nier ce qu'il est si facile de voir. Comment un Physicien scrupuleux, un de ces prétendus Sectateurs de la seule Expérience, sur des Observations faites dans une espèce, ose-t-il conclure que les mêmes Phènomènes doivent se rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point observée, de son propre aveu? De telles conclusions tirées pour l'honneur d'une Hypothèse, dont on ne hait que le nom, faché que la chose n'ait pas lieu, de telles conclusions, dis-je, en font peu à leur Auteur. Un Homme du mérite de Needham, avoit encore moins besoin d'exténuer celui de M. Géoffroy, qui, autant que j'en puis juger par son Mémoire sur la Structure & les principaux usages

des Fleurs, a plus que conjecturé que les Plantes étoient fécondées par la Poussière de leurs Etamines. Ceci soit dit en passant.

Le liquide de la Plante dissout mieux qu'aucun autre, la Matière qui doit la féconder; de sorte qu'il n'y a que la Partie la plus subtile de cette Matière qui aille frapper le but.

Le plus subtil de la Semence de l'Homme ne porte-t-il pas de même son Ver, ou son petit Poisson, jusques dans l'Ovaire de la Femme?

Needham (*) compare l'action des Globules fécondans à celle d'un Eolipille violemment échauffé. Elle paroit aussi semblable à une espèce de petite Biltvesée, tant dans la Nature même, ou dans l'Observation, que dans la Figure que ce Jeune & Illustre Naturaliste Anglois nous a donnée de l'Ejaculation des Plantes.

Si le Suc propre à chaque Végétal produit cette action d'une manière incompréhensible, en agissant sur les Grains de Poussière, comme l'eau simple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'Imagination d'un Homme qui dort, produit des

(*) *Nouvelles Découvertes faites avec le Microscope.* Leyde 1747. 12°.

Pollutions, en agiſſant ſur les Muſcles Erecteurs & Ejaculateurs, qui, même ſeuls & ſans le ſecours de l'Imagination, occaſionnent quelquefois les mêmes accidens? A moins que les Phénomènes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinſſent d'une même Cauſe, je veux dire d'un Principe d'irritation, qui après avoir tendu les reſſorts, les feroit ſe débander. Ainſi l'Eau pure, & principalement le liquide de la Plante, n'agiroit pas autrement ſur les Grains de Pouſſière, que le Sang & les Eſprits ſur les Muſcles & les Réſervoirs de la Semence.

L'EJACULATION des Plantes ne dure qu'une Seconde ou deux; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus? Je ne le crois pas: quoique la Continence offre ici des Variétés qui dépendent du plus ou moins de Sperme amaſſé dans les Véſicules Séminales. Comme elle ſe fait dans l'Expiration, il falloit qu'elle fût courte: Des plaiſirs trop longs euſſent été notre Tombeau. Faute d'Air ou d'Inſpiration, chaque Animal n'eût donné la Vie qu'aux dépens de la ſienne propre, & fût véritablement mort de plaiſir.

MEMES Ovaires, mêmes Oeufs, mê-

même Faculté fécondante. La plus petite goute de Sperme contenant un grand nombre de vermisseaux, peut, comme on l'a vû, porter la Vie dans un grand nombre d'Oeufs.

MEME Stérilité encore, même Impuissance des deux côtés. S'il y a peu de Grains qui frappent le but, & soient vraiment féconds, peu d'Animalcules percent l'Oeuf féminin. Mais dès qu'une fois il s'y est implanté, il y est nourri, comme le Globule de Poudre, & l'un & l'autre forment avec le tems l'Etre de son espèce, un Homme & une Plante.

LES Oeufs, ou les Graines de la Plante, mal à propos appellés *Germes*, ne deviennent jamais Fœtus, s'ils ne sont fécondés par la Poussière dont il s'agit; de même une Femme ne fait point d'Enfans, à moins que l'Homme ne lui lance pour ainsi dire, l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

FAUT-IL que cette Poussière ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde? La Semence de l'Homme n'est pas plus propre à la Génération dans le jeune Age, peut-être *parce que notre* petit Ver seroit *encore alors dans* un état de Nymphe,

com-

comme le Traducteur de Needham l'a conjecturé. La même chose arrive, lorsqu'on est extrémement épuisé, sans doute parce que les Animalcules mal nourris meurent, ou du moins sont trop foibles. On séme en vain de telles graines, soit Animales, soit Végétales; elles sont stériles & ne produisent rien. La Sagesse est la Mère de la fécondité.

L'AMNIOS, le Chorion, le Cordon Ombilical, la Matrice &c. se trouvent dans les deux Régnes. Le Fœtus Humain sort il enfin par ses propres efforts de sa Prison Maternelle? Celui des Plantes, ou, pour le dire Néologiquement, la Plante *Embrionnée*, tombe au moindre mouvement, dès qu'elle est mûre: C'est l'Accouchement Végétal.

SI l'Homme n'est pas une production Végétale, comme l'*Arbre de Diane*, & autres, c'est du moins un Insecte qui pousse ses Racines dans la Matrice, comme le Germe fecondé des Plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de surprenant dans cette idée, puisque Needham observe que les Polypes, les Bernacles & autres Animaux se multiplient *par Végétation*. Ne taille-t-on pas en-

encore, pour ainsi dire, un Homme comme un Arbre? Un Auteur universellement Savant l'a dit avant moi, Cette Forêt de beaux Hommes qui couvre la Prusse, est duë aux soins & aux recherches du feu Roi. La Générosité réüssit encore mieux sur l'Esprit; elle en est l'aiguillon, elle seule peut le tailler, pour ainsi dire, en Arbres des Jardins de Marli, & qui plus est, en Arbres, qui, de stériles qu'ils eussent été, porteront les plus beaux fruits. Est-il donc surprenant que les Beaux Arts prennent aujourd'hui la Prusse pour leur Païs natal? Et l'Esprit n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un Prince qui en a tant?

Il y a encore parmi les Plantes des Noirs, des Mulâtres, des tâches où l'imagination n'a point de part, si ce n'est peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des Pannaches singuliers, des Monstres, des Loupes, des Goëtres, des Queuës de Singes & d'Oiseaux; & enfin, ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuse Analogie, c'est que les Fœtus des Plantes *se nourrissent*, comme Mr. *Monroo l'a prouvé*, suivant un mé-

lan-

ſange du Méchaniſme des Ovipares & des Vivipares. C'en eſt aſſez ſur l'Analogie des deux Régnes.

CHAPITRE SECOND.

JE paſſe à la ſeconde Partie de cet Ouvrage, ou à la différence des deux Régnes.

LA Plante eſt enracinée dans la Terre qui la nourrit, elle n'a aucuns beſoins, elle ſe féconde elle-même, elle n'a point la Faculté de ſe mouvoir; enfin on l'a regardée comme un Animal immobile, qui cependant manque d'Intelligence, & même de Sentiment.

QUOIQUE l'Animal ſoit une Plante mobile, on peut le conſiderer comme un Etre d'une eſpèce bien différente; car non ſeulement il a la puiſſance de ſe mouvoir, & le mouvement lui coute ſi peu, qu'il influë ſur la *Sainteté* des Organes dont il dépend; mais il ſent, il penſe, & peut ſatisfaire cette foule de beſoins dont *il eſt aſſiégé.*

LES raiſons de ces variétés ſe trouvent

vent dans ces variétés mêmes, avec les Loix que je vais dire.

PLUS un Corps organisé a de besoins, plus la Nature lui a donné de moyens pour les satisfaire. Ces moyens sont les divers dégrés de cette Sagacité, connuë sous le nom d'Instinct dans les Animaux, & d'Ame dans l'Homme.

MOINS un Corps organisé a de nécessités, moins il est difficile à nourrir & à élever, plus son partage d'Intelligence est mince.

LES Etres sans besoins, sont aussi sans Esprit: dernière Loi qui s'ensuit des deux autres.

L'ENFANT collé au Téton de sa Nourrice qu'il tette sans cesse, donne une juste idée de la Plante. Nourrisson de la Terre, elle n'en quitte le Sein qu'à la Mort. Tant que la Vie dure, la Plante est identifiée avec la Terre; leurs Viscères se confondent & ne se séparent que par force. De là point d'embarras, point d'inquiétude pour avoir dequoi vivre; par conséquent point de besoins de ce côté.

LES Plantes sont encore l'amour sans peine; *car ou elles* portent en *soi le double Instrument* de la Géné-

ration, & ſont les ſeuls Hermaphrodites qui puiſſent s'engroſſer eux-mêmes; ou ſi dans chaque Fleur les Sexes ſont ſéparés, il ſuffit que les Fleurs ne ſoient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puiſſent ſe mêler enſemble. Quelquefois même le Congrés ſe fait, quoique de loin, & même de fort loin. Le Palmier de Pontanus n'eſt pas le ſeul exemple d'Arbres fécondés à une grande diſtance. On ſait depuis long-tems que ce ſont les Vents, ces Meſſagers de l'Amour Végétal, qui portent aux Plantes fémelles le Sperme des mâles. Ce n'eſt point en plein vent que les notres courent ordinairement de pareils riſques.

La Terre n'eſt pas ſeulement la Nourrice des Plantes, elle en eſt en quelque ſorte l'Ouvriére; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes ſucs qui les nourriſſent, elle fait filer des habits qui les enveloppent. C'eſt le *Corolle*, dont j'ai parlé, & qui eſt orné des plus belles couleurs. L'Homme, & ſur-tout la Femme, ont le leur en habits & en divers ornemens, durant le jour; car la nuit ce ſont des Fleurs presque *ſans enveloppe*.

QUELLE différence des Plantes de notre espèce, à celles qui couvrent la surface de la Terre! Rivales des Astres, elles forment le brillant émail des Prairies : mais elles n'ont ni peines, ni plaisirs. Que tout est bien compensé! Elles meurent comme elles vivent, sans le sentir. Il n'étoit pas juste que qui vit sans plaisir, mourût avec peine.

NON seulement les Plantes n'ont point d'Ame, mais cette Substance leur étoit inutile. N'ayant aucune des nécessités de la Vie Animale, aucune sorte d'inquiétude, nuls soins, nu's pas à faire, nuls désirs, toute ombre d'Intelligence leur eût été aussi superfluë, que la Lumière à un Aveugle. Au défaut de Preuves Philosophiques, cette raison jointe à nos Sens, dépose donc contre l'Ame des Végétaux.

L'INSTINCT a été encore plus légitimement refusé à tous les corps fixement attachés aux Rochers, aux Vaisseaux, ou qui se forment dans les Entrailles de la Terre.

PEUTETRE la formation des Minéraux se fait-elle, suivant les Loix de l'*Attraction*, en sorte que le Fer *n'attire jamais l'Or*, ni l'Or le Fer,

que

que toutes les Parties hétérogènes ſe repouſſent, & que les ſeules homogènes s'uniſſent, ou font un Corps entr'elles. Mais ſans rien décider dans une obſcurité commune à toutes les Générations, parce que j'ignore comment ſe fabriquent les Foſſiles, faudra-t-il invoquer, ou plutôt ſuppoſer une Ame, pour expliquer la formation de ces Corps? Il ſeroit beau, (ſur-tout après en avoir dépouillé des Etres Organiſés, où ſe trouvent autant de Vaiſſeaux que dans l'Homme,) il ſeroit beau, dis-je, d'en vouloir revêtir des Corps d'une ſtructure ſimple, groſſière & compacte!

IMAGINATIONS, Chiméres antiques, que toutes ces Ames prodiguées à tous les Régnes! Et Sottiſes aux Modernes qui ont eſſaié de les rallumer d'un ſouffle ſubtil! Laiſſons leurs noms & leurs Mânes en paix; le Galien des Allemanns, Sennert, ſeroit trop maltraité.

JE regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux Philoſophiques & des Bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté, *difficiles nugæ*. Faut-il avoir recours à une Ame pour expliquer la croiſſance des Plantes, in-

fini-

finiment plus prompte que celle des Pierres? Et dans la Végétation de tous les Corps, depuis le plus mol jusqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des Sucs Nourriciers plus ou moins terrestres, & appliqués avec divers dégrés de force à des Masses plus ou moins dures? Par là en effet je vois qu'un Rocher doit moins croître en cent ans, qu'une *Plante* en 8. jours.

Au reste il faut pardonner aux Anciens leurs Ames Générales & Particulières. Ils n'étoient point versés dans la Structure & l'Organisation des Corps, faute de Physique Expérimentale & d'Anatomie. Tout devoit être aussi incompréhensible pour eux, que pour ces Enfans, ou ces Sauvages, qui voyant pour la prémière fois une montre, dont ils ne connoissent pas les ressorts, la croyent animée, ou douée d'une Ame comme eux, tandis qu'il suffit de jetter les yeux sur l'Artifice de cette Machine, Artifice simple, & qui suppose véritablement, non une Ame qui lui appartienne en propre, mais celle d'un Ouvrier Inteligent, sans lequel jamais le Hazard n'eût marqué les *Heures* & le *Cours* du Soleil.

NOUS

Nous beaucoup plus éclairés par la Physique, qui nous montre qu'il n'y a point d'autre Ame du Monde que Dieu & le mouvement; d'autre Ame des Plantes, que la chaleur; plus éclairés par l'Anatomie, dont le Scalpel s'est aussi heureusement exercé sur elles, que sur nous & les Animaux; enfin plus instruits par les Observations Microscopiques qui nous ont découvert la Génération des Plantes, nos Yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de Découvertes, sans voir, malgré la grande Analogie exposée ci-devant, que l'Homme & la Plante différent peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne se ressemblent. En effet l'Homme est celui de tous les Etres connus jusqu'à présent, qui a le plus d'Ame, comme il étoit nécessaire que cela fût; & la Plante celui de tous aussi, si ce n'est les Minéraux, qui en a & en devoit avoir le moins. La belle Ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns Objets, d'aucuns Désirs, sans Passions, sans Vices, sans Vertus, sur-tout sans Besoins, ne seroit pas même chargée du soin de pourvoir à la nourriture de son Corps.

*Aprè*s les Végétaux, & les Mi-

néraux, Corps sans Ame, viennent les Etres qui commencent à s'animer : tels sont le Polype, & toutes les Plantes Animales inconnuës jusqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le tems.

PLUS les Corps dont je parle, tiendront de la Nature Végétale, moins ils auront d'Instinct, moins leurs Opérations supposeront de Discernement.

PLUS ils participeront de l'Animalité, ou feront des Fonctions semblables aux nôtres, plus ils seront généreusement pourvûs de ce Don précieux. Ces Etres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainsi, parce qu'ils sont Enfans des deux Règnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils seront obligés de se donner de plus grands Mouvemens pour trouver leur subsistance.

LE dernier, ou le plus vil des Animaux, succéde ici à la plus spirituelle des Plantes Animales ; j'entens celui qui de tous les véritables Etres de cette espèce, se donne le moins de mouvement, ou de peine, pour trouver ses Alimens & sa Femelle, mais *toujours un peu plus* que la pre-

mière Plante Animale. Cet Animal aura plus d'instinct qu'elle, quand ce surplus de Mouvement ne seroit que de l'épaisseur d'un Cheveu. Il en est de même de tous les autres, à proportion des inquiétudes qui les tourmentent; car sans cette Intelligence rélative aux besoins, celui-ci ne pourroit allonger le cou, celui-là ramper, l'autre baisser ou lever la tête, voler, nager, marcher, & cela visiblement exprès pour trouver sa nourriture. Ainsi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font sans cesse les Bêtes qui transpirent le moins, chaque Individu ne pourroit continuer de vivre: il périroit à mesure qu'il seroit produit, & par conséquent les Corps le seroient vainement, si Dieu ne leur eût donné à tous, pour ainsi dire, cette Portion de lui-même, que Virgile exalte si magnifiquement dans les Abeilles.

CHAPITRE TROISIÈME.

RIEN de plus charmant que cette Contemplation, elle a pour objet cette Echelle imperceptiblement gra-

graduée, qu'on voit la Nature exactement passer par tous ses dégrés, sans jamais sauter en quelque sorte un seul Echelon dans toutes ses productions diverses. Quel Tableau nous offre le Spectacle de l'Univers! Tout y est parfaitement assorti, rien n'y tranche; si l'on passe du Blanc au Noir, c'est par une infinité de nuances, ou de dégrés, qui rendent ce passage infiniment agréable.

L'Homme & la Plante forment le blanc & le noir; les Quadrupédes, les Oiseaux, les Poissons, les Insectes, les Amphibies, nous montrent les couleurs intermédiaires qui adoucissent ce frappant contraste. Sans ces couleurs, sans les Opérations Animales, toutes différentes entr'elles, que je veux désigner sous ce nom; l'Homme, ce superbe Animal, fait de bouë comme les autres eût crû être un Dieu sur la Terre, & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'Animal si chétif & si vil en apparence, dont la vuë ne diminuë l'Amour propre d'un Philosophe. Si le Hazard nous a placés au haut de l'Echelle, songeons qu'un rien de plus ou de moins dans le Cerveau, *où est l'Ame* de tous les Hom-

mes (excepté des LEIBNITZIENS,) peut sur le champ nous précipiter au bas; & ne méprisons point des Etres qui ont la même Origine que nous. Ils ne sont à la vérité qu'au second rang, mais ils y sont plus stables & plus fermes.

DESCENDONS de l'homme le plus spirituel, au plus vil des Végétaux, & même des Fossiles; remontons du dernier de ces Corps au premier des Génies, embrassant ainsi tout le Cercle des Règnes, nous admirerons par-tout cette uniforme variété de la Nature. L'Esprit finit-il ici? Là on le voit prêt à s'éteindre; c'est un feu qui manque d'alimens; ailleurs il se rallume; il brille chez nous, il est le Guide des Animaux.

IL y auroit à placer ici un curieux Morceau d'Histoire Naturelle, pour démontrer que l'Intelligence a été donnée à tous les Animaux en raison de leurs besoins; mais à quoi bon tant d'Exemples & de Faits? Ils nous surchargeroient sans augmenter nos lumières, & ces Faits d'ailleurs se trouvent dans les Livres de ces Observateurs infatigables, que j'ose appeller le plus souvent les Manœuvres *des Philosophes*.

S'AMUSE qui voudra à nous ennuier de toutes les Merveilles de la Nature; que l'un passe sa Vie à observer les Insectes; l'autre à compter les petits Osselets de la Membrane de l'Ouïe de certains Poissons; à mesurer même, si l'on veut, à quelle distance peut sauter une Puce, pour passer sous silence tant d'autres misérables objets; pour moi qui ne suis curieux que de Philosophie, qui e suis faché que de ne pouvoir en étendre les bornes, la Nature Active sera toujours mon seul point de vuë. J'aime à la voir au loin, en grand, comme en général, & non en particulier, ou en petits détails, qui quoique nécessaires jusqu'à un certain point dans toutes les Sciences, communément sont la marque du peu de génie de ceux qui s'y livrent. C'est par cette seule manière d'envisager les choses, qu'on peut assurer que l'Homme non seulement n'est point entièrement une Plante, mais n'est pas même un Animal comme un autre. Faut-il en répéter la raison? C'est qu'aïant infiniment plus de besoins, il falloit qu'il eût infiniment plus d'*Esprit*.

Qui eut crû qu'une si triste Cause

eût produit de si grands effets? Qui eut crû qu'un aussi fâcheux assujettissement à toutes ces importunes nécessités de la Vie, qui nous rappellent à chaque instant la misère de notre Origine & de notre Condition, qui eut crû, dis je, qu'un tel principe eût été la source de notre bonheur, & de nôtre dignité; disons plus, de la Volupté même de l'Esprit, si supérieure à celle du Corps? Certainement si nos besoins, comme on n'en peut douter, sont une suite nécessaire de la Structure de nos Organes, il n'est pas moins évident que notre Ame dépend immédiatement de nos besoins, qu'elle est si alerte à satisfaire, & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la Volonté même leur obéisse. On peut donc dire que notre Ame prend de la force & de la sagacité, à proportion de leur multitude, semblable à un Général d'Armée qui se montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il a plus d'ennemis à combattre.

Je sai que le Singe ressemble à l'Homme par bien d'autres choses que les Dents; l'Anatomie comparée en *fait foi:* quoiqu'elles aient suffi à Li-

næus pour mettre l'Homme au rang des Quadrupèdes, (à la tête à la vérité). Mais quelle que soit la docilité de cet Animal, le plus spirituel d'entr'eux, l'Homme montre beaucoup plus de facilité à s'instruire. On a raison de vanter l'excellence des Opérations des Animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'Homme: Des Cartes leur avoit fait tort, & il avoit ses raisons pour cela; mais quoiqu'on en dise, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la Prééminence de notre Ame; elle est bien certainement de la même pâte & de la même fabrique: mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'est par cette qualité si supérieure de l'Ame humaine, par ce surplus de lumières, qui résulte visiblement de l'Organisation, que l'Homme est le Roi des Animaux, qu'il est le seul propre à la Société, dont son industrie a inventé les Langues, & sa Sagesse, les Loix & les Mœurs.

Il me reste à prévenir une Objection qu'on pourroit me faire. Si votre Principe, me dira-t-on, étoit généralement vrai, si les besoins des *Corps étoient la* mesure de leur E-

[redacted]

Corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une à l'autre, pour aussi nouvelle que les raisons de cette gradation. Car combien de Philosophes, & de Théologiens mêmes, ont donné une Ame aux Animaux ; de sorte que l'Ame de l'Homme, selon un de ces derniers, est à l'Ame des Bêtes, ce que celle des Anges est à celle de l'Homme, & apparemment toujours en remontant, celle de Dieu à celle des Anges.

F I N.

LES
ANIMAUX
PLUS QUE
MACHINES.

Les Bêtes ne ſont pas ſi Bêtes que l'on penſe.

Molière.

LES

ANIMAUX

PLUS QUE

MACHINES.

AVANT Descartes, aucun Philosophe n'avoit regardé les Animaux comme des Machines. Depuis cet homme célèbre, un seul moderne des plus hardis s'est avisé de réveiller une Opinion, qui sembloit condamnée à un oubli, & même à un mépris perpétuel; non pour vanger son compatriote, mais portant la témérité au plus haut point, *pour appliquer à l'*homme sans nul

détour ce qui avoit été dit des Animaux, pour le dégrader, l'abaisser à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ainsi le Maître & le Roi avec ses sujets.

Il est bon d'humilier de tems en tems la fierté & l'orgueil de l'homme; mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de la vérité.

Ceux qui veulent que les Animaux n'aient point d'Ame, de peur que l'homme ne puisse se dispenser de se mettre dans leur classe, & de n'être que le premier entr'égaux, ont beau entasser forces sur forces, Argumens sur Argumens, les traits que lancent ces téméraires, retombent sur eux, & n'atteignent point cette sublime substance.

Je sai que la figure des Animaux n'est pas tout à fait humaine; mais ne faut-il pas être bien borné, bien peuple, bien peu Philosophe, pou déférer ainsi aux apparences, & n juger de l'arbre, que sur son écorce. Que fait la forme plus ou moins be le, où se trouvent les mêmes trai sensiblement gravés de la même mai L'Anatomie comparée nous offre mêmes parties, les mêmes fonctio c'est par-tout le même jeu, le mê sp

:s spirituelles qui en dépendent,
:ux dire de la Perception, de la
noire, de l'Imagination, du Juge-
t, du Raisonnement; toutes cho-
que Boerhaave a prouvé aparte-
l ces fers. D'où il s'ensuit que
s savons par Théorie, comme
la Pratique de leurs Opérations,
les Animaux ont une Ame pro-
e par les mêmes combinaisons
la nôtre; & cependant, comme
e verra dans la suite, tout à fait
ncte de la Matière. Rien de plus
que ce Paradoxe.

AISSONS-là des considérations
ales. Les rêves des Animaux,
ure, & à basse voix, comme les
es; leur réveil en sursaut, leur
noire, qui les sert si bien; ces

ſtinct, pour nous décorer de cet Etre bizarre, inconſtant & volage, nommé la Raiſon, nous a plus diſtingués de nom, que d'effet? Mais, dit-on, la parole manque aux Animaux! Admirable Objection! Dites auſſi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voyent le Ciel, que couchés ſur le dos; reprochez enfin à l'Auteur de la Nature l'innocent plaiſir qu'il a pris à varier ſes ouvrages.

QUI prive les Animaux du don de la Parole? *Un rien* peut-être. Ce *rien* de Fontenelle, qui le diſtingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le ſont des brutes. Peut-être encore que ce foible obſtacle ſera un jour levé; la choſe n'eſt pas impoſſible, ſelon l'Auteur de *l'Homme Machine*. Le ſéduiſant exemple que celui de ſon grand ſinge! Et les beaux projets qui lui ont paſſé par la tête!

SI les hommes parlent, ils doivent ſonger qu'ils n'ont pas toûjours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'Ecole de la Nature, des ſons inarticulés, tels que ceux des Animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la Parole, c'eſt celui de la Machine, il n'appartient

qu'à

qu'à elle. Par combien d'ailleurs de gestes & de signes, le langage le plus muët peut-il se faire entendre! Quelle Expression naïve & ingenuë! Quelle Energie, dont tout le monde est frappé, que tout le monde comprend, mises en regard de sons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend! Quoi! faut-il donc parler, pour paroître sentir & réfléchir? Parle assez, qui montre du sentiment. Première preuve de l'Ame des Animaux. La parfaite Analogie qui est entr'eux & nous, fournit la seconde, & la démontre; c'est la conscience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres sensations.

Si on pouvoit être Auteur, sans faire, comme le pieux Rollin, un vain étalage de ce qu'on fait, & de ce qu'on ne fait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injustice à refuser une Ame aux Animaux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas reconnoître la nôtre, avec toute sa supériorité?

Poursuivons donc, puisqu'il est écrit qu'il y aura toûjours des Au-

Auteurs, c'est-à dire, des Gens dont la profession est de s'amuser à retourner le nez de cire, & comme l'habit des sciences, pour faire de la même matière sans cesse remaniée & remachée, un livre d'une forme, non seulement présentable aux Lecteurs, mais aux Libraires, qui comme * le *Monseigneur* de Voltaire, mesurent communément l'ouvrage à la Toise.

RASSUREZ-VOUS cependant, je ne ferai point un Volume pour prouver ma Thèse. Je me contenterai de faire voir que c'est l'Ame, & non le corps, qui voit, entend, veut, sent; & qu'enfin tout ce que certains attribuënt au Mécanisme des Corps animés, dans leur systême Epicuro-Cartésien rétourné & mal cousu, ne dépend absolument que de l'Ame, & que tout s'opère par la puissance de cet Etre immortel.

TELLE est la Carrière que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jetté que le premier coup d'œil. Commençons par prouver que c'est l'Ame qui voit, & comment.

VOUS croyez sans doute avec tous les

* Templ. du Goût.

les Phyficiens & Métaphyficiens, que l'Ame ne pourroit voir fans la propagation de l'image tracée fur la Rétine, ou du moins fans quelque impreffion de cette image, qui produife une fenfation dans le Cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois; mais depuis le grand Théoricien Tralles, on peut dire de la Vuë, ce que Moliere fait dire du Foye à un de fes Perfonnages: „ les chofes ont bien changé."

Pour que l'Ame voye, il n'eft pas néceffaire que les images paffent jusqu'au Cerveau, il fuffit que les objets s'y repréfentent, ou . lû ô: y foyent apperçus: il fuffit que le Deffein refte tracé fur cette Tunique, jufqu'à ce qu'il foit effacé par un nouveau Coloris. Tant que les Peintures font fur cette Membrane, l'Ame les voit fans autre interceffion; lorsqu'elles n'y font plus, elle s'en fouvient. Voilà tout le myftère.

Remarquez, s'il vous plaît, que pour bien juger des Objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez-vous que les mêmes images peintes fur la Rétine, le foyent auffi dans le Cerveau? Vous rifquez d'éblouïr l'Ame par la force de la réver-

verbération. Plus ſenſible qu'aucun Thermomètre, elle monteroit, s'agiteroit, & ſortiroit de cette aſſiette tranquille, qui fait ſon ſang froid. Il n'y auroit plus de Philoſophes : tous les hommes ſeroient Enthouſiaſtes; Eſpèce d'Epileptiques faciles à connoître à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre Opinion hardie, toûjours ſûre de leur déplaire, dès qu'elle les contredit & bleſſe leur Amour propre.

COMME l'œil ne ſe voit point dans un miroir trop proche de lui, l'Ame ne pourroit voir des images qui le toucheroient. C'eſt pourquoi le prudent Médecin de Breslau a jugé à propos de réculer le foyer de la Viſion. C'eſt bien fait, grand Docteur! L'Ame eſt ſi diſtincte du Corps, qu'on peut bien l'iſoler, & la détacher des pièces néceſſaires à l'Ouvrage de ſa Miſſion : outre qu'il eſt dangereux qu'un corps puiſſe immédiatement l'affecter, de crainte qu'elle ne fît partie réelle du Viſcère, dont elle n'eſt que partie Idéale, ou Métaphyſique.

CELA poſé, l'Ame ſemblable à un Chaſſeur à l'Affut, du haut de ſon *Obſervateur*, n'attend que le dé-

brouil-

brouïllement des humeurs de l'œil, pour apercevoir & saisir tout ce qui passe devant sa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dressée exprès, c'est le Nerf Optique. La fenêtre, ou plutôt la guérite, est à peine ouverte, que la longue vuë a déjà servi ; & pourvû seulement que l'Instrument soit bien conditionné, que le Verre ne soit ni humide, ni opaque, l'Ame pourra clairement voir tous les objets qui s'offriront à ses regards, sans que cet énorme paquet de moëlle, où sont ensévelies nos Ames toutes vivantes, puisse l'en empêcher.

Si les figures pouvoient passer au Cerveau par les yeux, elles y passeroient aussi par la porte du goût. Il y a si peu de différence, ou plutôt une si parfaite ressemblance entre les Corps *sapides*, & visibles, que nous ne serions point obligés de recourir à la Chymie, pour connoître la forme des Molécules, qui agissent sur les Papilles nerveuses de la langue & du Palais. Une Réflexion aussi sensée enléve les suffrages, & m'a paru sans réplique. Courage, courage, Docteur ; vous ouvrez là une brillante carrière.

PORTRAITS de la Nature, rece-

cevez donc les mêmes ordres que les flots de la Mer : vos limites ſont marquées ; vous pénétrerez juſqu'à la Rétine ; mais vous y reſterez, y voltigeant ſans ceſſe tour à tour, ſans jamais aller plus loin ! Un Hercule moderne a fierement planté au fond de l'œil les Colonnes inébranlables de ſon ſyſtème, & ces colonnes ſont votre *non plus ultra.*

Mais le moyen de ne pas admirer Tralles, ſur-tout lorsqu'enchanté à juſte titre des ſurprenantes merveilles dont le Globe de l'œil contient un monde, il ne peut ſe refuſer à ſon aſpect à une ſorte d'Enthouſiaſme ! Diſons avec lui : „ ouï, ſans doute, „ ce bel Organe contient quelque „ choſe de plus que tout ce qu'on „ nomme corps & matière, quelque „ choſe de ſurnaturel & de divin." On n'oſe pas en faire le ſiége de l'Ame, cela ſeroit trop nouveau ; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrage. Il ſe peut du moins que, comme une Salamandre qui ſe métamorphoſeroit en Sylphe, elle ait volontiers quitté le feu du Cerveau, pour venir de tems en tems prendre le frais dans l'air de l'œil,

où

où si elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins laissé en sortant des traces éternelles de la Divinité dont elle fait portion.
Et vera incessu patuit Dea.

L'OUIE répond à la Vision, & se fait de même. Le Nerf Acoustique, ou auditif, aïant pénétré dans l'oreille, s'y dilate en une toile, ou membrane également fine, suivant en cela cette constante Uniformité que la Nature montre partout. Cette Toile qui revêt & tapisse les Canaux demi-circulaires, est le siége de l'Ouïe, ainsi que la Rétine est celui de la Vuë. Tel est le Centre, où vont aboutir tous les rayons sonores. L'air mis en mouvement par quelque cause que ce soit, communique un léger frémissement au Tympan; celui-ci aux petits osselets de l'ouïe, qui mettent en branle l'Air interne, lequel enfin frappe l'Expansion infiniment molle & délicate dont j'ai parlé. Cette Tunique a à peine foiblement tremblé, que l'Ame a déjà entendu. C'est elle qui voit, qui entend dans l'Oiseau, comme dans le Géomètre & le Métaphysicien. Il n'y a que les Poissons, qui ne soyent pas soumis au même Mécanisme; ils enten-

tendent fort bien ſans le ſecours d'un Organe pareil à celui des autres Animaux. L'eau ébranlée par le ſon, porte par la communication du mouvement qui ſe propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même ſenſation à leur *ſenſorium commune*, peut-être par le ſeul toucher. Comme les ſourds ont leurs oreilles en quelque ſorte dans leurs yeux, qui en ſemblent meilleurs ; & les aveugles, leurs yeux dans leur Tact, qui n'eſt cependant pas toûjours auſſi exquis chez les uns, que chez les autres; (car quelle différence de celui de Saounderſon, au toucher de nos Quinze-vingt!) la Nature n'a pas voulu ſans doute priver les Poiſſons de ce même dédommagement de l'Organe de l'Ouïe, quoique ce qui le remplace, ce qui préciſement conſtituë leur Ouïe, ne ſoit pas connu.

LE Spectacle & la Conſidération des Corps animés nous offrent à chaque pas tant de prodiges, que la ſeule fabrique de l'Ame pouvoit les expliquer.

I. UNE auſſi petite maſſe que celle du Cerveau, fût-elle conçue étenduë en une ſurface cent fois plus mince que la plus légère feuille d'or, ne

ne peut être, selon Tralles, le rendez-vous de cette multitude inombrable d'images & de sons, que l'on veut y être propagée & mise en dépôt. C'est une Galerie qui ne peut contenir tant de Tableaux.

II. QUEL seroit le langage des Animaux, muet, ou non, s'exprimant par des Paroles, ou par des Gestes! Quelle Confusion! Quand je pense au seul Catalogue des Connoissances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des Pages qu'il occupe dans Tralles qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui, que comme tant de Peintures ne peuvent former qu'un Cahos, ou un *Amphigouri*, d'Images dans les meilleures têtes; tant de sons entrés dans le cerveau, n'en peuvent sortir que pêle-mêle, avec la confusion des langues de la Tour de Babel, & comme en une espèce de déroute.

SI l'Ame n'eût eu la puissance de voir & d'entendre au loin par elle-même, pour se rappeller ensuite les sons & les images au premier Acte de sa Volonté; si elle n'eût pris sur elle de juger des Corps, indépendamment des sens soumis à leur Action, & sans aucun rapport de ces

vils *Commis*; plus de clarté, plus de triage, plus de distinction d'Idées: Impossibilité de donner à l'une la préférence sur l'autre. Comment les contempler, les séparer, les rapprocher, les combiner? Où sont, s'écrie merveilleusement notre Docte Commentateur, où sont les Tiroirs, & le Commode assez vaste, pour mettre l'Idée, ou la représentation de chaque chose en un tel ordre, si bien en son lieu & sa vraie place, qu'elle soit facile à trouver. Le Cerveau, Magazin, Arsenal, ou Répertoire de toutes nos Idées! eh! fi; fi donc encore une fois! Il ne manque plus que de définir ainsi la Mémoire, pour donner dans tous les travers du Matérialisme. Mais je veux que l'Impression des Objets externes passe jusqu'au Cerveau; qu'on me dise donc quelle place un son, quelle place une image occupe dans ce Viscère; comment une simple Machine peut s'accoutumer à distinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différens âges,) & de cet Amphibie sans barbe, qui n'est ni homme, ni femme, qui n'a de sexe, que l'ombre du sien, & de talens, que

que celui de chanter? Que tous nos savans *Machinistes* nous disent, par quelle Méchanique ce je ne sai quel ressort sentant qu'on met dans la substance, qui elle-même le compose, se souvient d'une voix qu'on n'a entenduë qu'une seule fois, & il y a vingt ans! Enfin qu'on réponde à St. Augustin, (j'ai droit de l'exiger,) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus solidement peut être que ceux qui ont lû Locke & Condillac ne se l'imaginent: „. Par quel sens
„ des Idées toutes spirituelles, celle
„ de la pensée, par exemple, & cel-
„ le de l'être, seroient-elles entrées
„ dans l'Entendement? Sont-elles
„ lumineuses, ou colorées, pour ê-
„ tre entrées par la vuë? D'un son
„ grave, ou aigu, pour être entrées
„ par l'Ouïe? D'une bonne, ou mau-
„ vaise odeur, pour être entrées par
„ l'Odorat? D'un bon, ou d'un mau-
„ vais goût, pour être entrées par
„ le goût? Froides, ou chaudes, pour
„ être entrées par l'attouchement?
„ Que si on ne peut rien répondre qui
„ ne soit déraisonnable, il faut avouër
„ que toutes nos Idées spirituelles ne
„ tirent en aucune sorte leur Origine
„ des sens; mais que notre Ame a la

„ faculté de les former de soi-mê

Demandons moins; qu'on dise seulement quelle est la Co ou l'Image d'un son; quelle est Peinture, qui de la Rétine, se page au Cerveau; quelle est enfi te trace des Esprits Animaux, p quelle tout s'explique si comm ment. Et si on ne peut satisfaire juste curiosité, nous serons en d'admettre un Etre dans le Cc distinct essentiellement du cc Etre qui du moins donne des sons *spirituelles* de tous les Ph mènes du Régne pensant.

Chimères donc à jamais r diées, à jamais réleguées che: Philosophes non Chrétiens, tc ces traces, ces Vestiges, ces pressions des Corps dans le Cerv Car comme tout ce que j'ai dit sens nobles, s'applique très-bier *Roturiers*, parmi lesquels rien ignoble, rien de si bourgeois, semble, que le Tact, il s'ensuit l'Odorat à plus forte raison n' pas plus de privilége, que l'Ou la Vuë. Ainsi l'impression de deurs aura ordre de ne point p trer au-delà de ce nerf des Nari tenu frais par la fine membran

Sch

Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de se racornir. En effet l'Ame qui entend sans oreille, tandis que le Corps n'entend point avec deux, n'a pas besoin de nez, pour sentir de loin ces Corpuscules volatifs, qui se font un jeu de la rappeller de la foiblesse à la force, & de la Mort à la Vie.

MAIS où s'arrêtent ces *Effluvia* de Boyle? Quel nouveau Tralles marquera leurs limites? Qui nous dira jusqu'où s'exhale l'évaporation des Corps odoriférens? Qui osera décider, si la *Quintessence* des Anciens, ou l'*Esprit Recteur* des Modernes s'arrête à la première, ou a la force de monter jusqu'*à la seconde Région* du Cerveau, semblable à ces rayons qui s'éteignent, en entrant par la cornée, avant que d'avoir passé à *la Chambre postérieure de l'œil*; à moins cependant que le plus fin Tabac d'Espagne, qui ne peut se faire jour au travers des petits trous de l'Os ethmoïde exactement remplis par les filamens du Nerf olfactif, ne résolût ce grand Problème?

QUE d'embaras! que d'incertitude par-tout! qui fixera encore le

point, où s'arrête la progression mouvement imprimé par le Touc Qui dira jusqu'où le Tact fait mo les Esprits Animaux dans le ther mètre des Nerfs? Se dépouilleroi ils de leur sensation? Perdroient la nouvelle modification qu'ils reçuë, avant que de percer le Cr comme les Artères Vertébral Carotides quittent une partie de Tunique musculeuse; ceux-là, faire honneur à l'Ame, qui du du doigt peut juger des Corps, c me on le voit dans les aveugles; les-ci, pour ne pas troubler la ra par une élasticité insupportable, nous eût peut-être tous rendus

CELA accordé au Docteur les, c'est sans fondement qu'on imaginé que les sensations se toient jusqu'au Cerveau, où elle faisoient que passer, plus vîte l'Eclair, au travers du crible des ganes des sens; & même que le cipe sensitif, où l'Ame ne rece aucune sensation, si elle ne péné jusqu'au Cerveau, qui est pr par tant d'Expériences & d'obse tions incontestables, être le siég cette divine substance.

NE dissimulons cependant rie

t des Hypothèses favorables à la
opagation ultérieure des sons, des
nages, en un mot des sensations.
vais les exposer.

Les Objets sont représentés au
nd de l'œil sur la Rétine; cette
embrane est l'expansion du Nerf
ptique; ce Nerf part de la moëlle
i Cerveau; il est composé de fibres
rculairement arrangées, qui for-
ent une cavité imperceptible, dans
quelle coulent des Esprits animaux,
issi invisibles que cette cavité. On
i conçoit aisément dans ce tube ner-
eux, autant de petites fibres, qu'il
a de points dans l'Image de l'ob-
t, de sorte que chacune étant é-
anlée par l'action des rayons qui
rment cette Image semble pouvoir
orter au Cerveau, qui doit le ren-
e à l'Ame, un ébranlement toû-
urs diminutivement proportionel,
mesure qu'il se propage, au point
oloré, ou à l'impression qu'elle a
çuë.

Tel est le premier Systême, qui
est peut-être *solide*, que du nom des
irties qu'on met en jeu, pour ex-
iquer ce Phénoméne.

Voici le second. Ce n'est plus
ondulation des fibres nerveuses, qui

produit les ſenſations dans le Cerveau; c'eſt le reflux des Eſprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous ſens avec facilité; ils peuvent reculer & avancer; tous à la file, dans une ſeule fibrille, comme les Caroſſes du Cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaiſon plus ſenſible,) les premiers ſont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, preſſent les ſeconds, ceux-ci les troiſièmes; & ainſi toujours de ſuite, comme à la Mer retirante, dont ils ſont la très-ſubtile Image, jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou ſeries d'Eſprits parviennent à cette partie du Cerveau, que perſonne n'a jamais vuë, ſi ce n'eſt feu Mr. de la Peyronie; ou qu'on a vuë, ſans la connoître, & que les Médecins nomment *ſenſorium commune*; lequel *ſenſorium* a été placé presque dans toutes les parties du Cerveau, mais principalement, (depuis qu'il a été détrôné de la glande Pinéale,) dans le corps caleux, & dans ce point où l'on a fauſſement conjecturé que ſe raſſembloient tous les Nerfs.

A préſent ſera-ce le Choc du liquide, ſi étonnement mobile & délié, qui produira la ſenſation propre-

nent dite? Sera-ce le retour des E-
prits refoulés, comme le Jourdain,
contre leur origine? Ou sera-ce le
nouvement continué le long de la
Corde optique solide?

A Dieu ne plaise que nous admet-
ions aucun de ces Systêmes! Nous
narchons avec trop de zèle sur les
pas du *Plucbe* de la Faculté de Bres-
au. *Quelle Idée aurions-nous de notre
Ame*, si les sensations qui la déter-
minent, dépendoient d'un change-
nent proportionel à ce point pres-
que Mathématique dont j'ai parlé;
lépendoient d'une division à l'infini
le la matière sensitive, laquelle n'est
elle même que le mouvement impri-
né au Nerf, mouvement que cer-
ains, à cause de sa subtilité, ont cru
ui-même immatériel? La belle sen-
ation, qui seroit produite par un
seul point coloré, sonore &c. dont
l'effet se partageroit à toute une im-
nense suite de globules nerveux! La
belle Ame, qui ne sentiroit & ne
penseroit, qu'en conséquence d'une
mpression qui iroit toûjours s'affoi-
blissant, pour mourir enfin à sa der-
niére retraite! La Nature peut bien
reconnoître une si grande simplicité;
mais ce qui lui fait honneur, n'en

fait point à un Etre incompréhensible, qui est autant au-dessus d'elle, que le Ciel l'est de la Terre. *Longo jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux sur tout ce qu'on allégue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre Hypothèse. Je conviens que le fardeau d'une Image si infiniment divisée, ne seroit pas plus difficile à porter d'un coté, qu'à recevoir de l'autre; soit dans la supposition du reflux des Esprits, soit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des Organes sensitifs. Je sai qu'il y a une parfaite Analogie qu'on n'a point encore assez fait valoir, entre la Rétine & le Cerveau: que ces deux substances nous offrent le même spectacle; même blancheur, même mollesse, même délicatesse par-tout, tant vasculeuse que nerveuse. La branche ressemble au tronc; & le pavillon, ou l'Antichambre, à l'appartement du Maître. J'ajouterai une chose qui ne s'est présentée à aucun Auteur que je sache; c'est que la parfaite Homogénéïté, ou similitude que je viens de remarquer, me paroît être la raison probable pour laquelle

la Vision se fait toûjours sur la Rétine; excepté chez ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'absorber les rayons dans la noirceur de la Choroïde.

QUE vous dirai-je de plus? Que le Nerf optique ne paroît s'insinuer dans l'orbite & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impression des Corps, au-devant desquels ce tube nerveux paroît s'avancer; qu'il ne semble embrasser les humeurs de l'œil ainsi nommées, quoique improprement ou assez mal, que pour réünir plus de rayons rassemblés dans la vaste & mince étenduë de sa surface déployée; pour ne rien laisser échaper, ne rien perdre, & tout mieux sentir par sa finesse exquise. Quoi encore? Que les maladies du Nerf optique arrêtent en chemin la matière, ou le mouvement qui alloit faire sentir le Cerveau, & l'Ame dans ce Viscère, comme la pression arrête ou étouffe le son, au-lieu même où elle se fait, d'autant plus qu'elle est plus *forte*.

MAIS voyez, je vous prie, com-

bien dangereuſes ſont les conſéquences de telles Hypothèſes! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, 1. que les Impreſſions des Corps vont, malgré Tralles, frapper le Cerveau dans la ſanté, puis qu'il n'y a que les maladies, ou les obſtacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux ſubſtances, qui puiſſent s'oppoſer à cette propagation. 2. Les mêmes concluſions, ſi elles n'étoient pas *forcées*, ſembleroient donner gain de cauſe au *pitoiable* Auteur de *l'Homme Machine*, en faiſant du Cerveau une eſpèce de nape blanche, tenduë exprès au-dedans du Crâne pour recevoir l'image des Objets, du fond de l'œil, comme la ſerviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la Lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeller auſſi hardiment le Syſtème d'Épicure dans un tems auſſi éclairé par la Religion, que le nôtre; Syſtème, qui dans celui de Ciceron, brillant Philoſophe, étoit déjà fort décrié, & tourné en ridicule.

Ce n'eſt pas tout; bien d'autres calamités coulent de la même ſource empoiſonnée. Le *ſenſorium* eſt dans le Cerveau, & l'Ame dans ce *ſenſorium*,

vium, non comme ces boëtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne sonne pas toûjours; il est seulement toûjours prêt à sonner, *à interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucrèce, dans un Poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup? Faut-il le répeter? Le choc des fluides retrogradans, ou des solides, qui ne peuvent être ébranlés, sans ébranler l'Ame, laquelle est, pour ainsi dire, à l'extrémité du Bâton, où, comme on sait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, se fait principalement sentir. Quelle Hypothèse plus malheureuse & plus impie!

Loin d'ici tous ces agens corporels & grossiers, qui déshonorent les Ames animales par des comparaisons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui sent par soi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaisance d'aller au-devant d'elle, pour obvier à une foiblesse de Myope, que ne peut avoir une *vuë aussi forte* que celle de notre A-*me. Loin d'ici* encore une fois tou-

te Doctrine, qui fait du Cerveau ne table originairement rase & po sur laquelle rien ne viendroit se d finer, sans cette ouverture des s où passe toute la Nature; mais ainsi vitrée, pour être magnifiq ment ornée, & former un jour plus belle Galerie de Tableaux, n tend que les couleurs de la Nature le ciseau de l'Education. Une te Doctrine en effet, comme tout qui conduit au Matérialisme, devr être despotiquement bannie, ou p tôt punie.

MAIS que j'aime la Contradicti ou du moins l'irrésolution dans quelle, dirai-je le disciple, ou le val de Boerhaave, & après lui l' mirateur de Haller, fait tomber grand homme, lorsqu'au lieu de faire simplement exposer les Sy mes, comme il a vraisemblablem fait dans tous les tems, on lui f expliquer en vacillant la Vision, t tôt par une Hypothèse, & tantôt une autre! Ce qui fait bien (vo dit-on, quel Labyrinthe sans is est la Vision, puisqu'un tel hom ne sait quel parti prendre & en gner. *O Commentatores, doctum Pe* Savantes *Machoires!*

Qu

QUOI de plus propre à dégouter des Systêmes ! Et que Tralles montre de Jugement, en rejettant ceux-mêmes qui semblent nous forcer d'en choisir un d'entr'eux !

CONCLUONS donc avec ce judicieux Auteur, que le Cerveau a beau attendre, & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celle des Organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'Image ; pas le moindre rayon sonore ; pas la moindre réfléxion de lumière. Le jour est dans l'œil, & la nuit dans la tête. En conséquence de ce jour-là, l'Ame voit cependant. O prodige ! O mystère ! C'est tout ce qu'on sait. Newton, le grand Newton, qui semble avoir passé les bornes de l'Esprit humain, monté, l'optique à la main, sur les épaules quarrées de tous ces Animaux qu'on appelle Anatomistes, n'en savoit pas davantage. Au fait de la chose, il ignoroit le *quo-modo*. Et celui qui a été tout ensemble l'Architecte & le Réformateur d'un Art, dont les Manœuvres que je viens de nommer, lui ont fourni, n'en déplaise à Tralles, presque tous *es matériaux, portant* cependant de-

V

vant soi le flambeau d'une toute
tre Théorie, que l'immortel Angl
n'en a pas vû plus loin. „ A l
„ casion de la peinture des Ob
„ sur la Rétine, disoit-il, l'A
„ voit: Je ne sai rien de plus (
„ n'est des Systèmes,) sur tous
„ sens, dont je me fais gloire
„ gnorer l'action ultérieure & im
„ diate."

Si telle est la pénétration de
sprit humain dans ceux qui l'ont
tée le plus loin, ô que l'Homm
bien sujet de s'enorgueillir!

Enfin peu m'importent tous
Systèmes; il est facile de se conf
d'une ignorance que les seuls ig
rans n'avouënt point. Je plaide p
l'Ame de mes frères; & pourvû
ce soit elle qui voie, & non le Co
c'est tout ce que je demande; ca
qui se dit d'un sens, est aussi a
cable à tous les autres, que ce
se dit des Animaux, l'est mutu
ment à l'Homme. Or Aristote n
corde cette grande vérité, lui
n'est pas accusé de favoriser le
ritualisme. Tant mieux! Plus d
spute; j'ai trouvé le point fixe,
je vais partir pour dépouiller de
ganes injustement élevés sur les

bris du Principe qui les anime, & détrôner pour jamais le Tyran usurpateur de l'Empire de l'Ame; c'est la *matière*, à laquelle il est tems de faire succéder *l'Esprit*.

TOUT le domaine de notre vaste entendement vient d'être réduit à un seul principe par un jeune Philosophe que je mets autant au-dessus de Locke, que celui-ci au-dessus de Descarres, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolff &c. Ce principe s'appelle Perception, & il naît de la sensation qui se fait dans le Cerveau.

C'EST une chose assés singulière; qu'après avoir nié la propagation de l'impression des sens jusqu'au Cerveau, j'admette cependant ce qui la suppose; mais Tralles vous l'avouëra; nous autres Auteurs, Gens distraits, nous perdons de vuë nos Principes; nous accordons ce que nous avons nié; nous nions ce que nous avons accordé; & comme les Astronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieuës dans leurs Calculs de la distance des Planètes, suivant Mr. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous semblent une bagatelle, tant l'art est *difficile!*

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin juſtice à la vérité, que de s'opiniatrer, comme un ſot, contr'elle ? Ouï, le changement que l'action des corps externes occaſionne dans les Nerfs des Organes ſenſitifs, eſt porté par ces tuiaux au Cerveau, qui éprouve, en conſéquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle ; & par elle, une nouvelle façon de ſentir, à laquelle on a donné le nom de *ſenſation*. Ce que portent les Nerfs ébranlés, n'en eſt que la matière, ou la cauſe matérielle. Otez cette ſenſation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, eſt arrêté en chemin, comme par d'inſurmontables *Ganglions* ; vous n'aurez point de perception, l'Ame n'apercevra pas plus, que ne ſentira le Cerveau.

Ainsi en faiſant l'expoſition de cette nouvelle Doctrine, demandons grace pour tant de paroles perduës : à condition cependant qu'il nous ſera permis de ne pas dire des choſes à l'avenir. Car qui en dit ? Dans cette Idée nous ſuivrons le célèbre Commentateur de Leibnitz.

Les ſenſations forment ce que Wolff appelle les *Idées matérielles* ; les per-

perceptions forment les *Idées sensitives*. Les Idées matérielles font naître les idées sensitives, & reciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles-là.

TEL sentiment, telle perception répond donc toujours à telle sensation; & telle sensation à tel sentiment; de sorte que la même disposition physique du Cerveau produit toûjours les mêmes idées, ou la même disposition Métaphysique dans l'Ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coëxistence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, est un vrai Matérialisme ? Point du tout. Wolff vous assurera que cela n'empéche pas leur distinction essentielle; que les premières sont Enfans de la Chair & du sang; tandis que les secondes plus sublimes, s'élevent à l'Etre, auquel elles appartiennent, l'Esprit pur. D'où il s'ensuit que les unes ne sont que des causes accidentelles ou occasionnelles, mais nullement essentielles ou absoluës, des autres.

MAIS pour former ces idées matérielles, Wolff a dû admettre cette propagation jusqu'au Cerveau, des im-

impreſſions produites par les corps externes ſur les Organes ſenſitifs; auſſi ne s'y eſt-il pas refuſé. Il conſent que les Nerfs ſoient ébranlés juſqu'à leur Origine; & c'eſt la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeller *Idées matérielles:* mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus long tems tracées dans le Viſcère de l'Ame, que Tralles les Images des objets repréſentés ſur la Rétine. Il veut encore que les idées ſenſitives aïent le même ſort, qu'elles s'éclipſent, quand l'attention ceſſe d'être appliquée à ces perceptions; que l'Ame les perde de vuë, & ne puiſſe enfin ſe les rappeller que par la Mémoire, par l'imagination, ou par une cauſe ou diſpoſition interne corporelle, tout-à-fait ſemblable à celle qui avoit originairement occaſionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, ſe concevoir. Quoique ces deux genres ſi différens d'Idées ne ſoient point *actu*, ni dans le Cerveau, ni dans l'Ame, elles ſont cependant *potentiellement*, comme parle notre Docteur, dans ces deux ſubſtances; de manière que, *poſitis ponendis*, elles pourront s'ex-

citer & s'engendrer tour à tour. Telle cause externe, je le suppose, aura fait naître telle sensation; telle cause interne corporelle aura ensuite la même vertu: mais la même Idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toûjours le même sentiment de l'Ame, qu'elle a une fois produit, comme ce sentiment donne lieu à la sensation dont il est émané. Ce qui est toûjours vrai, soit que l'Idée sensitive naisse de l'Idée matérielle, ou des causes incorporelles dont j'ai fait mention.

TEL est ce flux & reflux continuel de mouvemens, de sensations, & de pensées, qui se répondent si parfaitement, qu'un Géomètre ne manqueroit pas de dire qu'il est clair que l'Ame est au corps, ce que le corps est à l'Ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les Idées raisonnables, spirituelles, réfléchies, sont sans doute aussi intimément liées aux sensitives, que celles-ci le sont aux Matérielles. On observe par-tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le Cerveau reçoit-il une nouvelle impression? Nouvelle Idée dans l'Ame. Celle-ci s'affecte-t-il d'une nou-

nouvelle Idée? Non seulemen
résulte les mêmes mouvemens
mêmes sensations dans le Corps
si cette affection est profonde
tention s'en mêle; c'est elle
considère, l'examine, la reto
Alors elle prend le nom de
xion, faculté de l'Ame qui
combiner un sentiment & to
rapports, avec une infinité d'a
qui se représentent par les
spirituelles, ou corporelles, do
a parlé. C'est ainsi que l'Am
qu'à se replier en quelque for
elle-même pour exercer ses
brillantes facultés, les étendre,
trer du génie, de la force, de
gacité; semblable à un rayon q
se réfléchit point, sans devenir
actif; ou, si l'on veut, à une D
rie qu'un heureux pli du Peint
du Graveur embellit.

LAISSONS l'Hypothèse des
ceptions Wolffiennes, déjà do
dans tant d'Ouvrages, & partic
rement en peu de mots dans *l'H*
re Naturelle de l'Ame. Quelque
sante qu'elle soit, il sera encore
agréable, de contempler le mei
leux concert du Corps & de l'
dans la mutuelle Génération de

g

goûts & de leurs Idées; & c'eſt un Apologue Original, de je ne ſai quel Auteur badin, qui va nous donner ce petit divertiſſement Philoſophique. Le Cerveau parle le premier, & l'Ame répond.

D. „ Comment trouvez-vous le ſucre?

R. „ Comme vous, doux.

D. „ Le Jus de Citron?

R. „ Acide.

D. „ L'Eſprit de Vitriol?

R. „ Beaucoup plus acide.

D. „ Le Quinquina?

R. „ Amer.

D. „ Le ſel marin, &c.

R. „ Sottes queſtions! Comme vous, „ encore une fois, & toûjours „ comme vous. Depuis que j'ai „ perdu les *Idées innées*, & les „ belles prérogatives dont Descartes & Staahl m'avoient ſi „ généreuſement gratifiée, êtes-„ vous à ſavoir que je ne reçois rien que de vous, & „ que vous ne recevez rien que „ de moi; que je ne me gouverne que par vos volontés, comme vous ne vous „ réglez que ſur les miennes. „ Ainſi donc point de diſpute & „ grand

„ grand ſilence, nous ſommes
„ faits pour être toûjours d'ac-
„ cord. Les Préjugés ſeuls pou-
„ voient mettre le Divorce, où
„ ſont naturellement la complai-
„ ſance & les mêmes penchans."

RIEN de plus juſte, rien de plus ſenſé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponſes de l'Ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux Subſtances, & la Génération réciproque des Idées de l'Ame par celles du Corps: *Ridendo dicere verum, quid vetat*? En effet chacun n'a qu'à rentrer en ſoi, pour ſentir que l'Ame n'eſt pas plus contredite par le Cerveau, tout groſſier qu'il paroît, que lui-même ne l'eſt par l'Ame, beaucoup plus polie. Mêmes ſenſations, toutes choſes égales, mêmes Goûts des deux parts, mêmes Opinions, même façon de ſentir & de penſer. Si l'Ame en change avec le Corps, le Corps en change avec l'Ame. Enfin l'imitation eſt ſi parfaite, qu'on peut dire que c'eſt une vraie ſingerie, ou une vraie Comédie qui ſe jouë dans le Cerveau, ſoit qu'on rêve, ſoit qu'on veille, ſans qu'on puiſſe *décider* lequel du Corps & de l'Ame

a été le premier Acteur, ou, si l'on veut, le premier Singe, parce qu'on ne sait lequel des deux a commencé le premier. Et c'est apparemment ce qui aura jetté dans le Matérialisme, tous ces petits Philosophes qui ne jugent que sur l'écorce des choses.

N'OUTRONS rien : quelqu'unis & intimément liés que soient entr'eux l'Ame & le Cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toûjours. C'est comme en Mariage le ménage va mal, quand les cœurs sont mal assortis. Deux Chiens pris ensemble, ne tirent pas plus chacun de son côté, qu'une pauvre Ame timorée par le scrupule, & des Nerf, qui, si on les laissoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaisir à le braver. De là, de cette source empoisonnée, toutes ces contrarietés qui ont fait imaginer plusieurs Ames aux Philosophes embarassés de deviner l'Enigme de l'Homme, de là ces peines & ces combats, si flatteurs pour la Raison & pour la vertu, quand elles peuvent par hazard faire pancher la balance de leur coté & remporter la victoire.

PLUS l'Education est contraire à la Nature, plus il en résulte dans le

courant de la Vie d'incompatibilité entre les deux ſubſtances. La vaincre, cette contrariété, c'eſt le triomphe de l'Homme, qui ſeul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occaſion de faire ſentir combien l'Homme, tout Animal qu'il eſt, eſt cependant au-deſſus de tous les Animaux. Je ne négligerai pas de dire en paſſant, qu'il y a eu des Philoſophes, qui ont ſingulièrement expliqué cette bizarre contradiction de l'Homme avec lui-même; c'eſt par la mépriſe des Ames, qui ſe trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laiſſent là ceux qui leur étoient deſtinés. Ce ſont ces étourdies, dit-on, qui font les Gens diſtraits, ceux qui prennent la femme d'autrui pour la leur, ceux qui ſifflent, chantent, danſent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux queſtions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'Ame d'un Poëte pourroit bien ne pas s'accommoder de ces mépriſes; elle ne ſe trouveroit pas à l'aiſe, ni tranquille, dans un ſang bouillant & courageux. Toûjours inquiéte & en proye aux plus grandes anxietés, elle n'auroit d'autre reſſource que

cel-

celle des Plantes transplantées; car alors dégénérer, c'eſt acquérir. Mais le ſang auroit-il tant d'influence ſur l'Ame? Il n'y a qu'un Médecin qui puiſſe ſoutenir ce Paradoxe. *Tres Medici, duo Athei.* Wolff n'a pas été la dupe de leur Matérialisme le mieux masqué.

METTONS un vernis ſérieux ſur ce badinage; & puisque nous en ſommes à l'entrée de l'Ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au Myſtère de l'union des Subſtances, faiſons ici quelques queſtions à ce ſujet avec toute la modeſtie qui nous convient.

L'AME ſeroit-elle attirée dans les Corps des Animaux, du ſein de la Divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la ſienne, a voulu qu'elle fît portion? Y ſeroit-elle attirée, comme une Planète l'eſt par une autre Planète? Seroit-ce par ſa propre impulſion, plutôt que par attraction? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle ſeroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compaſſion, ou d'humanité qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égare? Auroit-elle deſcendu du Ciel ſur la Terre, pour

nous éclairer dans les ténèbres
préjugés de la Vie? Hélas! Po
préjugé, dont elle secouë le j
elle reçoit les Entraves de cent

N'AUROIT-ELLE pas plu
goût, plus de sympathie à s'u
telle Machine, qu'à telle autre,
de compenser des ressorts d'une
grande vivacité, par le Phlegm
la Raison & du bon sens; & réc
quement la lenteur des rouë
corps, par son action & par son
La Sympathie que nous éprou
tous les jours dans les Cercles
auprès des Tapis verds, rend
conjecture plausible.

MAIS tout ceci ne touche p
encore le but que je me suis pr
sé. Par quelle sorte d'emboitem
d'Articulation, de Charnière,
contact enfin, l'Ame seroit-elle a
cée avec le Cerveau? Surnage
elle sur sa superficie, comme l'
sur l'eau; beaucoup plus active
corps, quoique moins nubile
particules les plus mobiles & les
déliées? Cette union vous paro
trange! Mais le plus précieux
Métaux, l'or ne s'amalgame-t-il
sans peine avec un vil sémi-mé
Ainsi le pur Esprit qui nous an

ſe-fondroit avec quelque point Cortical ou Médullaire du Cerveau. Ainſi le *Mercure* de nos Ames, pour emprunter cette autre comparaiſon de la Chymie, s'amalgameroit ici avec le *fer* de nos Organes, ſans qu'aucunes *Crudités* puſſent l'en empêcher.

MAIS non, queſtions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce ſujet! Songeons que ce qui eſt corps, ſe lie étroitement à ce qui ne l'eſt pas, ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a: ce qui ne peut être ni vû, ni touché, ni ſoumis en aucune manière à nos ſens, à ce qu'il y a de plus ſenſible, de plus groſſier, de plus palpable. Songeons que le viſible ſe joint à l'inviſible, le matériel au ſpirituel, l'indiviſible au diviſible à l'infini. Comment une auſſi foible Intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'Ouvrage d'un Dieu, qui pour ſe jouër de fières Marionnettes, a voulu par ſa toute Puiſſance unir deux choſes auſſi contraires que le feu & l'eau, & ſerrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune priſe l'un à l'autre? Hélas! comme dit plaiſamment Voltaire,

„ nous ignorons comment on
„ des Enfans, & nous voulon
„ voir comment on fait des Id
L'union de la cauſe eſt auſſi in
préhenſible, que la Génératio
ſes effets.

MAIS que dis-je! Pardon, I
nitziens; vous avez appris à l'E
pe étonnée que ce n'eſt que r
phyſiquement que ſont liées les
ſubſtances qui compoſent l'Hom
& que, quoique l'Ame n'habitât p
dans le Corps, elle n'en exerçoi
moins ſur lui un empire harmon
& corrélatif. Ainſi voilà un g
Myſtère dévoilé! Quelle ſagacité
voir ſenti les inconvéniens de p
l'Ame dans un lieu, où il n'y a
du mouvement, & où elle ne
voit agir que par ce mouvement
canique!

QUOIQU'IL en ſoit, comme
par ſa volonté, que l'Ame agi
que c'eſt elle qui fait ſa gloire &
triomphe, nous allons un peu n
légérement que nous n'avons
expoſer ſa force & ſon despo
ſur le Corps.

NON ſeulement il eſt certain
perſonne n'en peut disconvenir
avoir perdu le bons ſens,) c

Corps est soumis à la Volonté dans les Animaux, mais on voit qu'elle se fait obéïr plus vîte que l'éclair ne parcourt; tant elle semble tenir en Souveraine les rênes des Organes qui lui sont subordonnés. Figurez vous la Volonté, pour en avoir une belle Image, lançant du haut de la glande Pinéale, ou d'ailleurs, (puisqu'elle en est déchuë; malgré l'autorité de Descartes,) lançant, dis-je, ses Esprits, comme Jupiter lance sa foudre du haut des Nuës. Voilà ses Ministres: la Volonté dit, les Esprits volent, & les Muscles obéïssent. Or voici comment tout cela se fait.

La Moëlle Epiniére n'est que la Moëlle allongée plus rassemblée, plus compacte; on peut dire que c'est le Cerveau même, qui descend, s'accommode, & se moule au Canal des Vertébres. Combien de Nerfs partent de la Substance médullaire de ce canal! Et que sont-ils eux-mêmes? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette Moëlle de l'Epine; de cordons creux, dans la cavité desquels se fait une vraie circulation d'Esprits Animaux, comme de sang dans les vaisseaux sanguins, & de *Lymphe dans les* vaisseaux Lympha-

tiques, quoique les yeux armés
plus excellens microcoſpes n'aien
mais pû voir, ni toute l'induſtr
natomique découvrir, ni ce f
fluide, ni le dedans des tuiaux
parcourt avec la vivacité de l
miére. Ces Eſprits qu'on ad
quoiqu'inviſibles, tandis que ta
libertins ne croient point à l'A
parce qu'elle ne tombe pas ſou
ſens ; ces Eſprits, dis-je, ſont o
nairement une production du
pur ſang de l'Animal, de celui
monte au Cerveau, tandis qu'i
néceſſaire que le plus épais deſce
c'eſt ce ſang vif & mobile qu
donne à filtrer; ils paſſent de la
ſtance Corticale dans la Médull
enſuite dans la Moëlle allon
dans celle de l'Epine, & enfin
les Nerfs qui en partent, pour a
inviſiblement gros d'Eſprits, p
avec eux le ſentiment & la vie
toutes les parties du Corps.

ARRIVE's aux Muſcles, ces I
s'inſinuënt dans leur maſſe, s'y d
buënt par-tout, & s'y ramifient,
qu'à s'y perdre enfin. On ne
plus les ſuivre, ils ſe dérobent
meilleures loupes, aux plus ſul
injections; il n'y point d'art

dans toute l'étenduë du même Régne. Mais si deux Animaux aussi bien instruits & aussi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrés, il est évident qu'il y a dans les Ames, comme dans les Corps, une variété essentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes succés, si leurs Ames étoient précisement les mêmes. Certes nous serions témoins de bien d'autres prodiges, si l'excellence de la construction & de l'éducation suffisoit pour les opérer; & ceux qui sont chargés de la dernière, n'auroient pas si souvent à se plaindre de la première. Les Esprits les mieux cultivés souvent restent loin en arrière, tandis que ceux qu'on négiige, marchent à pas de géant, se distinguent, & font, comme en jouänt, l'admiration des connoisseurs. Le Maitre retire alors un honneur dû tout entier à la Nature.

En général les Esprits vifs ont beau jeu : ils font bien du chemin en peu de tems, & cela est vrai partout.

Poussons plus loin la considération de la diversité des Ames, & ne restraignons point aux Bêtes par

orgueil, les richesses & la magnificence du Créateur.

QUAND on considére tous le manége de certains végétaux, comme ils se placent, se présentent, s'entortillent aux plantes voisines, pour la conservation & la multiplication réciproque, on n'ose blamer les Anciens d'avoir libéralement accordé aux Végétaux une sorte d'Instinct, qui leur suggère les moyens les plus propres pour se conserver & perpétuer leur espéce. C'est aussi ce que n'ont osé faire quelques savans Botanistes. Pourquoi donc refuser à ces pauvres Plantes ce qui leur est donné par des Gens qui doivent les connoitre, puisque ordinairement ils ne connoissent qu'elles ?

NON seulement les Plantes ont une Ame, & une Ame de leur fabrique, comme tous les Corps dont les opérations régulières nous étonnent; mais il y a une vraie différence dans les Ames Végétales, ainsi que dans la double classe des Ames Animales. Celui qui nie l'existence des Ames Végétales, n'a qu'à nier aussi celle des Léthargiques.

LES différences essentielles dont il s'agit ici, s'observent & sont plus

où moins grandes dans les Individus de chaque espèce. Rélatives aussi dans chaque genre & d'une espèce à l'autre, elles sont si exactement graduées, qu'un Auteur dont l'autorité ne peut être suspecte, car c'est un Ministre du St. Evangile, ne fait pas difficulté de nous révéler que l'Ame humaine est à celle des Bêtes, ce que l'Ame des Anges est à la nôtre. Ainsi, pour laisser *l'Ame du monde*, Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les Alchymistes & les anciens Hébreux, regardant toutes les substances célestes qui l'environnent, comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand, rit de voir qu'un Ange se croit de l'Esprit, tout Ange qu'il est; comme Voltaire, en lisant les jugemens de l'Abbé des Fontaines & les Vers de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Aristarque, & l'autre en Poëte.

QUI pourroit nombrer la multitude immense des Ames intermédiaires, qui se trouvent entre celles des plus simples Végétaux, & l'Homme de Génie. Il brille à l'autre extrémité. *Apprécions cette étonnante variété, sur celle des Corps*; & je ne

gétal le bon grain n'est pc
yvraie, le régne minéral 1
moins mêlé, pas moins big:
les deux autres. Comme il 1
une feuille d'arbre, pas un
sable qui se ressemble, &
que Corps a, pour ainsi dire
sionomie, il n'est point de mi
n'ait la sienne, & ne se disti
quelque chose de celui qui
d'affinité avec lui. Rien :
dans l'Univers, ni le Feu,
ni l'Eau, ni la Terre; com
auroit-il pas beaucoup d'allia
coup d'ordures & de crud
les plus précieux Métaux?

Mais que dirons-nous
action par laquelle certain
se cherchent & s'attirent

ment marquées; les principes similaires & hétérogènes semblent les faire naître à chaque instant. Enfin n'y auroit-il point de Minéraux Parasites? L'Analogie seroit-elle concluante? Cette espèce n'est pas rare parmi nous.

Le moyen de n'être pas disposé après cela, à accorder une Ame, quoique du dernier ordre, à des Corps qui croissent, & décroissent, suivant les mêmes loix physiques que ceux des autres Régnes.

Tout est donc plein d'Ames dans l'Univers. Il n'y a pas jusqu'aux huîtres qui ne soient attachés aux Rochers pour mieux passer leur vie, selon Mr. de Reaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilière dans chaque corps animé, si chacun étoit composé d'autant de petits Animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étenduë depuis le bout des doigts jusqu'à l'Ame, que leur mouvement successif avertiroit en rétrogradant de ce qui se passeroit au dehors. Ceux qui sont fort éloignés de croire qu'il soit démontré que la sensation se fasse par les *Nerfs*, préféreroient-ils cette *derniére Hypothèse*?

MAIS, dit-on, les Pierres, les Rochers, les Métaux &c., ne paroissent point sentir! Donc ces Corps ne sentent point. Belle conséquence! Dans l'Apoplexie parfaite, le Cerveau & tous les Nerfs brisés, déchirés, sont aussi insensibles que le diamant & le caillou: l'Ame y est encore cependant; ce *bel oiseau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hazard dans les Corps les plus simples un état qui seroit absolument & constamment semblable à celui d'un Apoplectique? Les *Monades* ont des *perceptions secrètes*, dont la Nature a fait confidence aux Leibnitziens.

JE n'ai rien négligé, me semble, pour prouver ma Thèse, si ce n'est l'histoire tant de fois répétée de ces Opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrans scrutateurs de la Nature dont la Terre est couverte... Mais je me trompe, le plus solide Arcboutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les Sillogismes & les Argumens, dont les *Spiritualistes* se servent pour prouver que la matière est incapable de penser. J'en demande pardon aux gens d'esprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos Frères ne

sont

ſont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injuſtement dépouillés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les Animaux avoient une Ame, & une Ame immatérielle? Or c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avouë que cette frappante Analogie qui ſe montre de toutes parts entre le Animaux & nous, m'avoit fait trembler. Sans cette conſolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions nous, hélas! nous autres bonnes Gens, qui en naiſſant, voulons bien naître, mais qui en mourant, ne voulons point mourir?

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque
ſecat res.

FIN.

ous que le Corps, ou quel-
ie privilegiée de ce Corps,
is connoissez si bien,) puis-
t vouloir & tantôt ne pas
Concevez-vous matériel,
voie, tantôt plus, & tantôt
Esprits, & tantôt point du
qui les suspend, les fait
courir, voler, ou s'arrê-
é de ses desirs? Rendez-
c au *Spiritualisme*, à la vuë
rdité du Systême contraire.
mplicité, pour ne pas dire
ie, de croire avec Lucréce,
ne peut agir sur un Corps
ui est Corps! La volonté é-
partie de l'Ame, est incon-
ent spirituelle, comme son
cependant elle agit visible-
ces Corpuscules déliés qui
bilité, non du vif argent,
matière subtile, mais de
du feu. Et il faut bien
soit, puisque c'est elle qui
ine, qui les met en mar-
enseigne jusqu'au chemin
doivent passer . . . Mais
nos adversaires.

IMENT la volonté peut-el-
sur le corps? Quelle prise
sur les Esprits Animaux?

„ Quels

„ Quels sont les moyens dont l'Ame
„ se sert pour faire exécuter ses vo-
„ lontés?

„ POURQUOI le chagrin resser-
„ rant le Diamètre des vaisseaux, y
„ fait-il croupir la lie des fluides
„ desséchés; d'où naissent les ob-
„ structions de l'Imagination, le dé-
„ lire sans fiévre sur un certain ob-
„ jet; les ris, les pleurs, qui se suc-
„ cédent tour à tour, & enfin la
„ plus nombreuse & la plus bizarre
„ cohorte d'accidens hypochondria-
„ ques; tandis que la joie fouëtte le
„ sang, comme le libre cours de
„ tous les fluides fait circuler la joie,
„ non seulement dans les veines de
„ l'homme gai, mais la fait passer
„ par communication dans le cer-
„ cle le plus sérieux? Pourquoi les
„ passions si foibles dans les uns, si
„ violentes dans les autres, laissent-
„ elles ici le Corps & l'Ame en paix,
„ pour les tourmenter là? Pourquoi
„ l'irritation de la *Paire vague & du
„ Nerf intercostal*, communs aux in-
„ testins & au cœur, allumant la fié-
„ vre, met-elle en si grand désordre
„ le Corps & l'Ame? Quel est l'em-
„ pire des Vésicules séminales trop
„ pleines! Toute l'œconomie de

„ deu

deux ſubſtances en eſt bouleverſée. Un coup violent ſur la tête jette l'Ame la plus ferme en Apoplexie. Elle ne peut pas plus s'empêcher de voir jaune dans l'Ictère, que le Soleil rouge, au travers du verre ainſi coloré, fait exprès pour pouvoir impunément regarder ce bel Aſtre. Enfin, ſi telle eſt l'abſolue néceſſité des ſens, du Cerveau, de telle ou telle autre diſpoſition Phyſique, pour produire les Idées liées à cet arrangement d'Organes; ſi ce qui bouleverſe la Circulation & le Cerveau, bouleverſe l'Ame *quant & quant*, comme dit Montagne; pourquoi recourir à un Etre, qui paroît *de raiſon*, pour expliquer ce qui eſt inexplicable hors du Matérialisme? &c."

RIEN de plus aiſé que de répon-e, s'il ne l'étoit encore plus d'in-roger. Que voulez-vous que je us diſe? Vous ſavez déjà tout le ſtère. Telle eſt l'union de l'Ame du Corps, & nous ſommes ainſi ts. Voilà toutes les difficultés nchées d'un ſeul mot.

MAIS le moyen de ne pas s'écrier ec St. Paul, O *Altitudo!* à la vuë de

de tant d'incompréhensibles merveilles ! L'Ame ne participe en rien de la Nature du Corps, ni le Corps, de l'Essence de l'Ame ; ils ne se touchent en aucun point ; ils ne se poussent & ne s'affectent par aucun mouvement ; & cependant la tristesse de l'Ame flétrit les charmes du corps, & l'ulcère au poumon ôte la gayété de l'Esprit. Compagnons invisibles & inséparables, ils sont toûjours ensemble, ou sains, ou malades. Mais peut-on être sain dans un lieu pestiferé ? Peut-on être fort dans les langueurs ? N'est-il pas naturel que l'Ame, qui ne fait rien que par le Ministère des sens, se ressente de leurs plaisirs, & partage leurs calamités ?

MAIS l'Ame que la volupté paroit avoir absorbée, ne lui céde, ne disparoit que pour un tems ; elle ne s'étoit éclipsée en quelque sorte, que pour reparoitre, plus ou moins brillante, selon la modération avec laquelle on s'est livré à l'amour. La même chose s'observe dans l'Apoplexie, où tantôt l'Ame qu'un coup de foudre sembloit avoir frappée, reparoit, comme le soleil sur l'horizon, dans toute sa splendeur, & tantôt dépourvuë de mémoire & de fa-

souvent imbécille. Mais a-
:·ce autre chose qu'un foi-
n, qui a pensé être écrasé
ige; ou qui pressé dans un
roit, y a laissé ses plus bel-
s.

ɔrnes de l'empire de la vo-
nt en raison de l'état du
t-il surprenant que les Or-
ntendent plus, pour ainsi
voix de leur Souveraine,
es chemins de communica-
rompus? Si vous exigez de
e qu'elle léve mon bras,
e *Deltoide* ne reçoit plus le
riel ou le suc nerveux, exi-
aussi qu'elle fasse marcher
boiteux.

QUE les Organes les plus
la volonté, lui deviennent
ment rebelles, quand les
is de l'obéïssance viennent à
, l'Ame s'accoutume cepen-
à peu à cette résistance &
nmobilité des parties; & si
age, elle se console aisément
rte d'un Sceptre qu'elle n'a-
conditionnellement.

ne releve tant la dignité &
sse de l'Ame, que de voir sa
sa puissance dans un Corps
im-

impuissant & perclus. La volonté, la présence d'Esprit, le sang-froid, la liberté même ne se soutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nuâges que forment les maladies, les passions, ou l'adversité? Quelle gayeté dans Scarron! Quel courage dans ces Ames sublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obstacles! Au lieu de succomber au chagrin qui tuë les autres, chez elles, la raison a bientôt fait l'ouvrage du tems.

Si la volonté est esclave, c'est moins du Corps que de la Raison; mais elle ne subit ce joug, que pour faire honneur à nôtre histoire, & relever la grandeur & la Majesté de l'Homme.

La Volonté qui commande à tant d'Organes, est en éffet quelquefois soumise elle-même à la raison, qui lui fait haïr en Mère sage, ce qu'elle désiroit en fille indiscréte.

Quoi de plus beau, que de voir cette puissante Maîtresse, qui semble tenir l'Homme & tous les Animaux par la bride, en reconnoître une à son tour, plus despotique encore & bien plus sage: car c'est elle qui, com-

ın autre Mentor, lui mon-
écipice à côté des fleurs; les
t les remords à la suite de
é, & lui fait sentir comme
l regard, tout le danger, le
le crime qu'il y a de vou-
u'on ne peut s'empêcher d'ai-

maux! quoique je sois ici
ologiste, que je vous trou-
eurs & subordonnés à l'Espé-
ne? Soumis à une fatalité
vôtre Instinct n'a point été
comme le nôtre, changé en
omme une terre s'améliore,
e culture. Vous voulez toû-
qu'une fois vous avez voulu.
& constans, vous avez toû-
osées les mêmes circonstan-
mêmes goûts pour les ob-
vous plaisent. C'est qu'un
r détermine tous vos senti-
otre Ame n'aiant point été
la connoissance de ces heu-
ıcipes, qui font rougir les
ı nés, non seulement d'une
mais d'un désir, ou même
ıdre appétit qui les flate:
vous n'avez pas la plus lé-
e de cette vertu, qui *tiroit*
ıt *l'oreille* de Seneque. Sem-
bla-

blable à l'enfant courageux qui donne, sans le savoir, des coups de piés à la mère qui le porte & le nourrit, nôtre Ame ne regimbe pas moins dans sa Matrice, avec une agréable *conscience*, contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'Instinct des Animaux & la Raison humaine? C'est que nous pouvons juger des choses en elles-mêmes; leur Essence & leur mérite nous sont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, esclaves & dupes de leurs illusions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que sur un rapport, que le Père Malebranche a décidé toujours trompeur. Comment seroient-elles capables de sentir ce singulier prurit de l'Amour propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous éleve au faîte de l'Art sur les débris de la Nature? Ce sont de vraies machines, bornées à suivre pas à pas cette Nature, dont le torrent les entraîne irrésistiblement, semblables à de legères chaloupes sans pilote & sans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne sont point susceptibles, elles

ſont dépourvuës de ce rafinement d'Eſprit & de Raiſon, qui nous fait orgueilleuſement fuïr & haïr ce que notre volonté eût naturellement cherché & deſiré; qui nous fait ſiffler & dédaigner ce qu'applaudit & appéte toute la Nature.

Je me ſuis livré d'autant plus volontiers à ces réfléxions, que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les Animaux au niveau de l'Homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'eſt avec moins de dégrés; en ſorte que je n'accorde volontiers que les Animaux montent avec plus de ſûreté & d'un pas plus ferme, que pour nier qu'ils s'élevent auſſi haut que nous. Telle eſt auſſi l'opinion de l'Auteur de *l'Homme Plante*, que Tralles propoſe ſi plaiſamment, comme un Modéle de ſageſſe & de jugement, à l'Auteur de *l'Homme Machine; tout Eſprit*, ſelon lui, *mais ſouvent ſans jugement & ſans raiſonnement, battant métaphoriquement la campagne, ſans rien dire, ni rien prouver.*

Il ne vous ſuffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la ſupériorité de l'homme; vous voulez que je vous diſe ce que c'eſt que cette Ame qui nageoit jadis avec les

petites anguilles ſpermatiques, & que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des Animaux. Ah! ſi je connoiſſois auſſi bien leur Eſſence, que celle de la pluſpart des Docteurs qui en traitent! je ne vous la définirois pas, je vous la deſſinerois d'après nature. Mais hélas! mon Ame ne ſe connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoîtroit l'organe qui lui procure le plaiſir du ſpectacle enchanteur de l'Univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle Idée ſe forger de ce qu'on ne peut ſe repréſenter, faute d'image ſenſible! Pour imaginer, il faut colorer un fond, & détacher de ce fond par abſtraction des points d'une couleur qui en ſoit différente; ce qui ſe fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle eſt plus tranchante, comme lorſque j'imagine des cartes ſur un tapis verd. De là vient que les aveugles n'imaginent point, ils n'ont pas comme nous beſoin d'imagination, pour combiner. De là vient que nous prononçons ſans ceſſe, tous Philoſophes que nous ſommes, tant de noms dont nous n'avons aucune Idée; tels ſont ceux de ſubſtance, de ſuppôt,

os du Parnasse, qui n'ont plus rien
ire, quand ils ont raconté tout ce
'ils ont lû ou vû; ou parmi ces Pé-
ıs, dont la fade & stérile érudition
perd dans un fumier de citations.

QUELLE merveilleuse docilité
vons nous pas? Quelle étonnan-
ıptitude aux sçiences! Il ne nous
t pas plus de dix ou douze ans,
ır apprendre à lire & à écrire; &
ans encore suffisent au dévelope-
ıt de la Raison. Il n'y a que le
ouïllement des préjugés de l'en-
:e qui trouve ordinairement trop
rt le reste de la vie.

QUELLE différence de l'Homme
Animaux! Leur instinct est trop
coce, c'est un fruit qui ne peut
ais meurir; ils ont en venant au
ıde presque tout l'esprit qu'ils ont
; la force de l'âge: enfin ils n'ont
ıt les organes de la parole: &
ıd ils les auroient, quel parti
roient ils en tirer, puisque les
spirituels d'entr'eux & les mieux
és ne prononcent que des sons
s ne comprennent en aucune ma-
:, & parlent toûjours, comme
; parlons souvent, sans s'enten-
à moins que vous ne vouliez
pter le perroquet du Chevalier

Temple, que je ne puis voir ſa
re aggrégé à l'Humanité, par u
taphyſicien qui croyoit à pei
Dieu.

MAIS ſoyons juſtes & impar
& jugeons des Animaux, comm
Hommes. Quand j'en vois q
parlent point, on ne me perſu
pas qu'une telle taciturnité ſo
l'Eſprit, mais auſſi je ne pourr
tre ſûr qu'ils en manquent. Le
maux ne feroient-ils point de
que des gens ſpéculatifs, plus R
nables que Raiſonneurs, & a
beaucoup mieux ſe taire, que d
une ſottiſe? Songeons que le pl
le bien-être, leur propre conſer
eſt le but conſtant où tendent to
reſſorts de leur Machine. Peu
pour obtenir ce but naturel, n'
pas trop de toutes leurs facultés
lectuelles & de toute la circo
tion dont ils ſont capables.
ſai donc s'ils ne garderoient po
térieurement, comme un thréſo
il n'y a rien à perdre, rien à é
rer, toutes les penſées qui leu
ſent par la tête. Ce qu'il y a
ment de ſûr, c'eſt que ſi le la
des Animaux eſt ſans Idées
heureux en cela, non que le

chos du Parnasse, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lû ou vû ; ou parmi ces Pédans, dont la fade & stérile érudition se perd dans un fumier de citations.

QUELLE merveilleuse docilité n'avons-nous pas ? Quelle étonnante aptitude aux sçiences ! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire ; & dix ans encore suffisent au dévelopement de la Raison. Il n'y a que le dépouïllement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reste de la vie.

QUELLE différence de l'Homme aux Animaux ! Leur instinct est trop préeoce, c'est un fruit qui ne peut jamais meurir ; ils ont en venant au monde presque tout l'esprit qu'ils ont dans la force de l'âge ; enfin ils n'ont point les organes de la parole : & quand ils les auroient, quel parti pourroient ils en tirer, puisque les plus spirituels d'entr'eux & les mieux élevés ne prononcent que des sons qu'ils ne comprennent en aucune manière, & parlent toûjours, comme nous parlons souvent, sans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le *perroquet* du Chevalier

nimaux différent par leurs facultés, & plus il s'ensuit qu'elles ne sont point de la même trempe, ou de la même pâte. Du moins, si la même farine a été emploiée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la dose ou la qualité du levain n'a point été par-tout précisement la même. Pardon, Tralles, si je parle métaphoriquement; je vois que c'est une lumière qui ne se réfléchit point jusqu'aux Commentateurs.

PRENEZ parmi tous les Animaux ceux qui doivent avoir le plus d'Esprit, selon Mr. Ariet, Médecin de Montpellier, qui a poussé plus loin que personne l'Anatomie comparée du Cerveau; & je doute que sur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux Echecs que le Singe dont parle Pline, ou aussi bien de la Guitarre, que celui dont la Motte le Vayer fait mention, pour l'avoir vû dans Paris. On n'exige pas qu'ils en jouënt aussi longtems que Tralles: les plus beaux talens ennuyent enfin.

NOUS n'avons pas tous la même industrie, la même docilité, ni la même pénétration. De là, la rareté du génie & la diversité des talens dans

pour les débrouïller & les découvrir; on ne fait, & vraisemblablement on ignorera toûjours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les Animaux sent la moindre piqueure, il est probable que les Organes du mouvement & du sentiment, ou se changent en fibres grêles musculeuses, (qui alors seroient conséquemment une vraie prolongation des Nerfs, comme les Poils,) ou pénétrent tellement ces fibres, & s'entrelacent si bien avec elles, qu'il n'est pas possible de trouver un seul point dans un muscle, dont le sentiment ne manifeste pas la présence, ou le mêlange du Nerf; & c'est aussi à peu près ce que pensent les Anatomistes les plus Sceptiques. Je n'en connois point qui le soient plus que le célébre Auteur de ces Planches immortelles, qui ont rejetté dans l'oubli celles-là mêmes qu'il en avoit si savamment tirées.

TELLE est la force qui contracte les Muscles, & le chemin que la volonté, & souvent à la vérité la Machine même, lui fait faire. On juge aisément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement jusqu'à la fin, on juge, dis-je,

que le suc nerveux peut sans nul délai, & même sans aucun intervalle de tems sensible, se rendre, dès que l'Ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

CETTE force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des Muscles; elle leur est tout à fait étrangère, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre; mais l'une sert à exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

TELLE est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réünir, pour faire, suivant le langage de l'École, un *Aggrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par raport aux Parties où elle réside.

RIEN n'étoit plus nécessaire que cette promte réünion, pour favoriser ce grand Agent des corps animés, cet Archée, (*Archæus faber*) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pû produire tant d'effet, sur tout celle du

Pa-

Parenchyme, qui est la plus foible. Effectivement qu'est-ce que la Contraction spontanée, sans les secours vitaux? Et ceux-ci à leur tour remüeroient-ils si puissamment de telles Machines, s'ils ne les trouvoient toûjours prêtes à être mises en branle par cette force motrice, par ce ressort inné, si universellement répandu par-tout, qu'il est difficile de dire où il n'est pas, & même où il ne se manifeste pas par des effets sensibles, même après la mort, même en des parties détachées du Corps, & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus long-tems la contraction du Cœur de la grénoüille, mis sur une Assiette chauffée, seroit-il le principe moteur dont nous parlons? L'Electricité ne rendroit-elle point plausible cette nouvelle conjecture?

QUOIQU'IL en soit, pour revenir aux Esprits Animaux, ce fluide imperceptible qui semble émaner de la volonté, comme de sa source, pour être transmis par-tout de ruisseaux aux Organes du Mouvement, est prouvé par la nécessité de l'intégrité des Nerfs pour l'usage ou l'exécution des mouvemens volontaires.

car si les autres canaux, j'entens ceux qui se rendent aux muscles qu'on veut faire agir, sont liés, coupés, ou bouchés, l'Ame désire & commande vainement; ces Parties sont immobiles, jusqu'à ce que ces tuiaux & leurs sucs soient remis en liberté: mais alors le mouvement, ou le sentiment, ou l'un & l'autre, renaissent sur le champ dans la Partie qui en étoit privée.

PUISQU'IL est vraisemblable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des prémières fibres musculeuses, dans lesquelles peut-être chaque filet dégénère, on pourroit conclure que les Esprits Animaux passant de cette extrémité du Nerf qui les porte, dans toutes les fibres du muscle, sont eux-memes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en se joignant à celle de chaque partie solide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les Ressorts: Ressorts d'autant plus foibles, que la Vie est moins forte, puisqu'ils diminuent & semblent se retirer avec elle.

VOUS seriez curieux de savoir par quel Mécanisme un fluide aussi fin, aussi délié, peut venir à bout de rap-

pro-

Mais vous avez Bernoulli, Bel-
tant d'autres, & sur-tout Borel-
qui vous diront, si vous aimez
.omans philosophiques, ce qu'ils
.ngénieusement rêvé à ce sujet.
OUR moi je me contenterai d'ob-
:r que la cause Physique de la
traction des muscles n'est d'elle-
e que le premier effet d'une cau-
létaphysique, qui est la volon-
Le moyen de faire au Cerveau
neur de le regarder comme le
ier Moteur des Esprits! C'est
rer sur les débris de l'Ame, &
aire usurper ses droits. Il y a
-tems que *le Cœur de Baglivi* ne
plus, si ce n'est dans sa tête. Il
oit que la dure-mère fût capa-
e bien autre chose que de coupe

Le Cerveau doit tout jusqu'à la sécrétion de ses Esprits, à l'action du Cœur. Voulez-vous que ce soit ce Viscère qui les envoie dans les muscles au gré d'une volonté qu'il n'a pas; car il est décidé par des Sillogismes en forme, malgré Locke, & tous ses partisans, que la matière ne peut vouloir? Tous les mouvemens répondront à la fois à la Systole du Cœur; il n'y aura plus de distinction entre les volontaires & les involontaires, ils se feront tous ensemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la première espèce; ils seront tous *Spontanés*, comme ceux d'une vraie Machine à ressorts. Or quoi de plus humiliant? Nous ne serions tous que des Machines à figure humaine. Fort bien, Tralles! *optime arguisti.*

RECONNOISSONS dans la volonté un empire que ne peut avoir le Cerveau. Celui-ci ne nous offre que bouë, fange, & matière. Celle-là remue à son gré une infinité de muscles: Elle ouvre, ferme les Sphincters, suspend, accélère, peut-être étouffe la respiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour se soustraire au trop pesant fardeau de la

la vie; elle donne des défaillances, des extases, des convulsions, & enfante en un mot tous ces Miracles qu'une Imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

La volonté seroit-elle donc matérielle, parce qu'elle agit ainsi sur une matière aussi déliée que celle des Esprits?

De tels prodiges pourroient-ils être rejettés sur l'activité d'Elémens aussi grossiers que le sont les plus subtiles molécules de nos Corps? La volonté d'un autre côté, seroit-elle dans le Cerveau, sans lui appartenir, sans en faire partie? Quoiqu'il en soit, elle est tout-à-fait distincte du viscère qu'elle habite; c'est un illustre étranger dans une vilaine prison.

Mais voici une preuve nouvelle de la Spiritualité de la moitié de notre Etre; je la crois tellement sans replique, que je défie tous les Matérialistes d'y répondre. Vive Dieu! Quel Dilemme!

Il n'y a dans tous les Corps animés que solides & fluides; les uns se ratissent par des frottemens continuels qui les usent & les consument. Les autres laissent sans cesse évaporer leurs *particules aqueuses*, leurs

prin-

principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la Circulation a détachés des vaisseaux: Tout transpire ensemble, & tout se répare de même, (avec usure, ou surcroît jusqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A présent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui se ratisse, ou dans ce qui s'évapore? La ferez vous galopper dans nos veines, & courir comme une folle avec nos liqueurs? Direz-vous que tranquillement assise sur son trône médullaire, sans participer en rien à ce qui arrive au Corps, elle voit du haut de sa grandeur les orages se former dans les vaisseaux, comme on entend gronder le tonnerre sous ses piés du haut des Pirénées? Vous n'osez soutenir une si étrange opinion! Donc l'Ame est distincte du Corps. Donc elle habite quelque part hors du Corps. Où? Dieu le sait, & les Leibnitziens. C'est ainsi que nous autres Spiritualistes, quoique assés fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la Palinodie.

NON encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Con-

ANTI-SENEQUE,

OU

DISCOURS

SUR LE

BONHEUR.

---

elix qui potuit rerum cognoscere causas,
tque metus omnes & inexorabile fatum
ubjecit pedibus, strepitumque Acheron-
tis avari!

Virg. Georg. L. IV.

DISCOURS

SUR LE

BONHEUR.

LES Philosophes s'accordent sur le Bonheur, comme sur tout le reste. Les uns le mettent en ce qu'il y a de plus sale, & plus impudent; on les reconnoit ce front Cynique qui ne rougit jamais. Les autres le font consister dans la Volupté, prise en divers sens; tantôt c'est la Volupté rafinée de l'Amour: tantôt la même Volupté, mais moderée, raisonnable, assujettie, non aux luxurieux caprices d'une imagination irritée, mais aux seuls besoins

de

l'Esprit, le motif & la fin de
nos actions, auquel Epicure
encore le nom de Volupté, n
gereusement équivoque, qu
se que ses Disciples ont reti
Ecole un fruit bien différen
lui que ce grand Personna
lieu d'en attendre. Quelque
mis le souverain Bien dans t
perfections de l'Esprit & du
L'Honneur & la Vertu le
tuoient chez Zénon. Sen
plus illustre des Stoïciens,
té la connoissance de la Vér
dire expressément quelle Vé

VIVRE tranquille, sans a
sans désir; user des richesses
en jouïr, les conserver sans
tude, les perdre sans regret;
verner, au lieu d'en être
n'être troublé, ni ému par
passion, ou plutôt n'en poin

yeurs; ſe dépouïller de toute
étude; dédaigner le plaiſir & la
pté; conſentir d'avoir du plaiſir,
ne d'être riche, ſans rechercher
grémens; mépriſer la vie même:
arriver à la Vertu, par la con-
ınce de la Vérité; voilà ce qui
: le ſouverain Bien de Sénèque,
:s Stoïciens en général, & la
ite Beatitude qui le ſuit.

JE nous ferons Anti Stoïciens!
Philoſophes ſont ſéveres, triſtes,
; nous ſerons doux, gais, com-
ıns. Toutes Ames, ils font ab-
ion de leur Corps; tout Corps,
ferons abſtraction de notre A-
Ils ſe montrent inacceſſibles au
r & à la douleur; nous nous
ıs gloire de ſentir l'une & l'au-
S'évertuant au ſublime, ils s'é-
ıt au-deſſus de tous les évene-
, & ne ſe croyent vraiment
nes, qu'autant qu'ils ceſſent de
. Nous, nous ne diſpoſerons
: de ce qui nous gouverne; nous
ommanderons point à nos ſenſa-
; avouänt leur empire & notre
vage, nous tâcherons de nous
endre agréables, perſuadés que
là où gît le Bonheur de la vie:
fin nous nous croirons d'autant
plus

plus heureux, que nous
Hommes, ou plus digne:
que nous sentirons la Na
manité, & toutes les vert
nous n'en admettrons poi
ni d'autre vie que celle
l'on voit que la chaîne
nécessaires au Bonheur,
courte que celle d'Hegesi
cartes, & de tant d'autr
phes; que pour expliqu
nisme du Bonheur, nous
terons que la Nature &
les seuls Astres capables
clairer, & de nous condu
ouvrons si bien notre A
rayons, qu'elle soit abso
mée à tous ces miasmes en
qui forment comme l'Am
Fanatisme & du préjugé.
matière.

Nos organes sont suscep
sentiment, ou d'une modi
nous plaît, & nous fait ai
Si l'impression de ce se
courte, c'est le plaisir; pl
c'est la volupté: perman
le Bonheur; c'est toujou
sensation, qui ne diffère
durée & sa vivacité; j'ajou
parce qu'il n'y a point de

Bien si exquis, que le grand plaisir de l'Amour.

PLUS ce sentiment est durable, délicieux, flatteur, & nullement interrompu ou troublé, plus on est Heureux.

PLUS il est court & vif, plus il tient de la nature & du plaisir.

PLUS il est long & tranquille, plus il s'en éloigne, & s'approche du Bonheur.

PLUS l'Ame est inquiète, agitée, tourmentée, plus la félicité la fuit.

N'AVOIR ni crainte, ni désirs, comme dit Senèque, c'est le Bonheur privatif, en ce que l'Ame est exemte de ce qui altère sa tranquilité. Descartes veut qu'on sache pourquoi on ne doit rien désirer, ni craindre. Ces Raisons, que notre Stoïcien a sous-entenduës, rendent sans doute l'Esprit plus ferme, plus inébranlable; mais pourvû qu'on ne craigne rien, qu'importe que ce soit par vertu de Machine, ou de Philosophie?

AVOIR tout à souhait, heureuse organisation, beauté, esprit, graces, talens, honneurs, richesses, santé, plaisirs, gloire, tel est le Bonheur réel & parfait.

IL

IL suit de tous ces Aphorismes, que tout ce qui produit, entretient, nourrit, ou excite le sentiment inné du Bien-Etre, devient par conséquent cause du Bonheur; & par cette raison, pour en ouvrir la Carrière, il suffit, ce me semble, d'exposer toutes les causes qui nous donnent une agréable circulation; & par elle, d'heureuses perceptions. Elles sont Internes, & externes, ou Intrinseques, & accessoires.

LES causes Internes, ou Intrinsèques, qui passent pour dépendre de nous, n'en dépendent point. Elles appartiennent à l'organisation, & à l'éducation, qui a, pour ainsi dire, plié notre Ame, ou modifié nos organes. Les autres viennent de la Volupté, des Richesses, des Siences, des Dignités, de la Réputation &c.

LE Bonheur qui dépend de l'organisation, est le plus constant, & le plus difficile à ébranler: il a besoin de peu d'alimens, c'est le plus beau présent de la Nature. Le malheur qui vient de la même source, est sans remèdes, si ce n'est quelques Palliatifs fort incertains.

LE Bonheur de l'éducation consiste à suivre les sentimens qu'elle nous

imprimés, & qui s'effacent à pei-
e. L'Ame s'y laisse entrainer avec
aisir; la pente est douce, & le che-
in bien frayé, il lui est violent d'y
sister; cependant son chef-d'œu-
e, est de vaincre cette pente, de
ssiper les préjugés de l'enfance, &
épurer l'Ame, au flambeau de la
aison. Tel est le Bonheur réservé
ix Philosophes.

ON peut être Heureux, j'en con-
ens, en ne faisant point ce qui
onne des remords; mais par-là on
bstient souvent de ce qui fait plai-
, de ce que demande la Nature,
ce qui la fait souffrir, si on est
urd à sa voix; on s'abstient de mil-
choses, qu'on ne peut s'empêcher
désirer & d'aimer. Ce n'est ici
'un Bonheur d'Enfant, fruit d'une
ucation mal-entenduë, & d'une
agination préoccupée: au-lieu
'en ne se privant point de mille a-
émens, & de mille douceurs, qui,
ns faire tort à personne, font grand
en à ceux qui les goûtent; sachant
e c'est pure puérilité de se repen-
du plaisir qu'on a eu, on aura le
onheur réel ou positif, félicité rai-
nnable, qui ne sera corrompuë par
cuns remords.

que les vertus de son Institu
sent à son entretien, à sa s
son Bonheur: qu'il n'y a q
rité, qu'il importe aux h
savoir; Vérité vis-à-vis d
toutes les autres ne sont q
rés, ou jeux d'esprit plus
difficiles. Dans ce Systême
la Nature & la Raison, le
sera pour les ignorans &
pauvres; comme pour les
les riches: il y en aura pou
Etats, & qui plus est, ce
volter les Esprits prevenus
Méchans, comme pour les

Les causes Internes du
sont propres & individuelle
me; c'est pourquoi elles
voir le pas sur les causes ex
lui sont étrangères, & qui
te raison occuperont la plus

La Vérité, la Vertu, la Science, ce qui s'apprend & vient du de-s, supposant donc le sentiment formé dans l'homme qu'on in-it, je ne dois parler de ces bril-avantages, qu'après avoir exa-é, si ce sentiment nu & sans au-ornement, ne pourroit pas faire élicité de l'Homme: ensuite vien-nt après tout ceux de la Gloire, a Fortune, & de la Volupté.

e qui me persuade de la Vérité e que je viens de mettre en ques-n, c'est que je vois tant d'igno-heureux, par leur ignorance mê-& leurs préjugés. S'ils n'ont point plaisirs que donne à l'amour pro-la découverte de la plus stérile ité, tout est compensé; ils n'ont nt les peines & les chagrins que nent les plus importantes. Que oit la Terre qui tourne, ou le So-, ils ne s'en inquiétent point; loin s'embarrasser du Cours de la Na-e, ils la laissent aller au Hazard, vont eux-mêmes rondement & ement leur petit train avec le on d'aveugle qui les conduit. Ils ngent, boivent, dorment, végé-t avec plaisir. Trompés à leur fit, loin d'avoir des frayeurs, s'ils

eux presque rien de reel
habile, qui est assez Heu

Pour approfondir c
me permettra de me liv
ques Réfléxions. Toutes
les, les uns sont plus suje
à la Vanité, à la Colère
lancolie, & aux Remor
que les autres. D'où cela
ce n'est de cette disposi
lière des Organes, qui pr
nie, l'Imbécillité, la
lenteur, la tranquilité,
tion &c.? Or c'est par
effets de la structure du
main, que j'ose ranger
organique. Il a été donn
reux mortels, qui pour
besoin que de sentir; à

laisse à peine effleurer. Le même concours fortuit, la même circulation, le même jeu des solides & des fluides, qui fait l'heureux Génie, & l'Esprit borné, fait aussi le Sentiment qui nous rend heureux ou malheureux. Le Bonheur n'a point d'autre source, comme nous l'enseigne l'uniformité de la Nature. Que la prédilection est ici remarquable! Celui qu'elle a favorisé jusqu'à ce point, content du plus petit nécessaire, ne se souvient plus qu'il a nagé, que dis-je? qu'il s'est noié dans le superflu: & si la fortune revient, prodigue par Tempéramment, quand le Tempéramment suffit au Bonheur, il regardera encore l'argent, comme les feuilles que le vent fait tomber; le sable ne coulera pas plus aisément de ses mains: tandis que l'Avare croit qu'on en a plus de deux pour le voler, & gémit lorsque son coffre-fort n'est qu'à moitié plein. Rien ne trouble un homme aussi bien construit. Patient & tranquille, autant qu'il est possible dans la douleur, elle a peine à le déranger de son assiète. Jugez s'il est ferme dans l'adversité! Il rit de voir combien la fortune est dupe *d'avoir cru* le chagriner:

que riches ; & ces changen
sations doivent encore
sur ceux des organes, do
dent visiblement. La r
duit tous les jours aux y
decins de bien plus surpr
tamorphoses ; elle char
d'Esprit en Sot qui n'
mais, & élève le Sot
d'immortel Génie. Ri
re pour la Nature ; c'e
sommes de l'en accuser

RIEN ne prouve n
un Bonheur de tempé
tous ces heureux imbé
cun connoît, tandis q
d'Esprit sont malheur
que l'esprit donne la
De plus les

sur ce qu'ils n'ont pas la connoissance intellectuelle du Bonheur, comme si les idées métaphysiques influoient sur le Bien-Etre, & que la réflexion lui fût nécessaire. Combien d'Hommes stupides, qu'on soupçonne moins de réfléchir, qu'un Animal, parfaitement heureux! La Réfléxion augmente le sentiment, mais elle ne le donne pas plus, que la Volupté ne fait naître le plaisir. Hélas! doit-on s'applaudir de cette faculté? elle vient tous les jours, & s'exerce pour ainsi dire, si à contre-sens, qu'elle écrase le sentiment & déchire tout. Je sai que lors qu'on est heureux par elle, & qu'elle se trouve, comme dans le droit fil des sensations, on l'est davantage; le sentiment est excité par cette sorte d'aiguillon: mais en fait le *malheur*, pris dans mon sens ordinaire, quel droit plus cruel & plus funeste! C'est le poison de la Vie. La Réflexion est souvent presque un remord. Au contraire un homme que son Instinct rend content, l'est toujours, sans savoir ni comment, pourquoi, & il l'est à peu de frais. Il n'en a pas plus couté pour faire cette Machine, que celle d'un Animal; tandis qu'il y en a une infinité d'au-

tres, pour la félicité desquelles, la fortune, la renommée, l'amour, & la Nature se sont en vain épuisées; malheureuses à grands frais, parce qu'elles sont inquiètes, impatientes, avares, jalouses, orgueilleuses, esclaves de mille passions: on diroit, ou que le sentiment ne leur a été donné que pour les vexer, ou que leur génie ne leur est venu, que pour tourmenter & dépraver leur sentiment. Confirmons notre Idée par de nouvelles preuves.

CERTAINS remèdes ne sont-ils pas encore une preuve de ce Bonheur que j'appelle organique, automatique, ou naturel, parce que l'ame n'y entre pour rien, & qu'elle n'en tire aucun mérite, en ce qu'il est indépendant de sa volonté. Je veux parler de ces Etats doux & tranquilles que donne l'opium, dans lesquels on voudroit demeurer toute une Eternité, vrais paradis de l'Ame, s'ils étoient permanens: états bien heureux, qui n'ont cependant d'autre origine que la paisible égalité de la circulation, & une détente douce & à moitié paralitique des fibres solides. Quelle merveille opère un seul grain de suc Narcotique, ajouté au sang, &

avec lui dans les vaisseaux !
: magie nous communique
le Bonheur, que tous les
s Philosophes ? Et quel se
t d'un homme qui feroit ce
ite sa vie, comme il l'est,
ce divin remède agit ! Qu'il
ureux !
êves, qui n'ont pas besoin
our être souvent fort agréa
nfirment la même chose
n objet aimé se peint mieux,
e présent, parce que la réa
à l'imagination des bornes
e connoit plus, lorsqu'elle
onnée à elle-même ; pour la
son les peintures sont plus
uand on dort, que quand
L'Ame que rien ne distrait
ute livrée au tumulte inter-
ns, goute mieux & à plus
its des plaisirs qui la péné-
éciproquement elle est aussi
mée & plus effrayée par les
qui se forment la nuit dans
n, & qui ne sont jamais si
lorsqu'on veille parce que
s du dehors les ont bientôt
Songes noirs, auxquels sont
ement sujets, ceux qui s'ac-
nt durant le jour à n'avoir

que des idées tristes, lugubres, ou sinistres, au-lieu de les chasser, autant qu'il est possibles. Descartes se félicite dans ses Lettres, de n'avoir pas la nuit des idées plus fâcheuses que le jour.

VOUS voyez que l'illusion même, soit qu'elle soit produite par des médicamens, ou par des rêves, est la cause réelle de notre Bonheur ou Malheur machinal: en sorte que si j'avois à choisir d'être malheureux la nuit, & heureux le jour, le choix m'embarrasseroit; car que m'importe en quel état soit mon corps, lorsque je suis mécontent, inquiet, chagrin, désolé. Si dans l'incube, il n'y a point de fardeau sur ma Poitrine, mon Ame en a-t-elle moins le *Cochemar*? & quoique ces objets charmans qui me procurent un rêve délicieux, ne soient point avec moi, je n'en suis pas moins avec eux, je n'en ressens pas moins les mêmes plaisirs, que s'ils étoient présens. On a les mêmes avantages dans le délire & la folie, qui en est un. Souvent c'est rendre un mauvais service, que de guérir ces maladies; c'est troubler un songe agréable, & présenter la triste perspective de la Pauvreté à un Hom-

Homme qui ne voyoit que richesses & vaisseaux à lui appartenans. Saine, ou malade, éveillée, ou endormie, l'imagination peut donc rendre content.

Le sentiment qui nous affecte agréablement, ou désagréablement, n'a donc pas besoin de l'action des sens externes, pour faire le plaisir, ou le désagrément de la vie. Il suffit que les sens internes, plus ou moins ouverts, ou éveillés, livrent mon sentiment à leur cahos d'Idées, sans l'étouffer, & donnent, pour ainsi dire, à mon Ame la Comédie, ou la Tragédie, les sensations de volupté, ou de douleur.

Mais la veille même est-elle bien certainement autre chose, qu'un rêve moins confus & mieux arrangé, en ce qu'il est plus conforme à la Nature & à l'Ordre des premières idées qu'on a reçuës? La Raison de l'Homme pourroit-elle bien ne pas toujours rêver, elle qui nous trompe si souvent, & qui n'est pas même Maîtresse, comme dit Montagne, de faire vouloir à sa volonté ce qu'elle voudroit.

Si tant de rêves, comme on n'en peut douter, lorsqu'on a quelque connoissance de l'œconomie animale, sont des veilles imparfaites, sans con-

tredit il y a une infinité de veille
ne sont que des songes incon
On réfléchit souvent, endormi
me éveillé, & quelquefois mie
y a des sots qui ont beaucoup d'
en rêve; le Prédicateur déclai
Poëte fait des vers, Morphée
un Apollon. Tel est le pouv
l'habitude de penser. Mais c
veille encore, on se surpren
cesse si bien rêvant, que si ce
duroit un siècle, c'est un siècle
auroit passé à n'imaginer rien.
ressemblons à ces chiens qui n
tent, que lorsqu'ils dressent les
les. Sans l'attention qui lie les
semblables, ou celles qui ont
me d'aller ensemble, elles ma
pêle mêle, & galopent si vite
légérement, qu'on ne les se
plus qu'on ne les distingue: c'
core comme en certains rêves a
pagnés de trop de sommeil, o
retient rien.

Tel est l'empire des Sens
Elles ne peuvent jamais nous
per, elles ne sont jamais fauss
rapport à nous, dans le sein
de l'illusion, puisqu'elles nous
sentent & nous font sentir no
mes à nous-mêmes, tels que

ommes *Actu*, ou au moment même
ue nous les éprouvons: tristes ou
ais, contens ou mécontens selon
u'elles affectent tout notre Etre, en
nt que sensitif, ou plutôt le con
ituent lui-même.

D'où il s'ensuit 1. que soit que la
ie soit un songe, ou qu'il y ait quel-
ue réalité, il en résulte le même ef-
et, par rapport au Bien- & au Mal-
tre. 2. Contre Descartes, qu'une
ésavantageuse réalité ne vaut pas u-
e de ces illusions charmantes, dont
arle Fontenelle dans ses Eclogues,
ui servent à *réparer le défaut des vrais
iens, que la Nature avare n'a pas ac-
ordés aux humains.*

SI la Nature nous trompe à notre
rofit, qu'elle nous trompe toujours.
ervons-nous de la Raison même
our nous égarer, si nous pouvons
n être plus heureux. Qui a trouvé
e Bonheur, a tout trouvé.

MAIS qui a trouvé le Bonheur,
e l'a point cherché. On ne cherche
oint ce qu'on a, & si on ne l'a point,
n ne l'aura jamais. La Philosophie
ait sonner bien haut des avantages
u'elle doit à la Nature. Senèque
toit malheureux, en écrivant même
ur le Bonheur. *Il est* vrai qu'il étoit

étrangers, dont l'ame pe
& elle me paroît toute
ne les point avoir dans la
hommes qui souvent les
les dédaignent; contens
sentir, ils ne se tourme
au fatigant métier de per
heur semble tout vivifié
sommé par le sentiment.
en donnant par là à tous
le même Droit, la mêm
à la Béatitude, les attac
vie, & leur fait cherir le

EST-CE à dire qu'il
ment point à compter s
& que (si le Bonheur d
Vérité) nous courons
vers chemins après une

;uide, quand la Nature est
Alors l'expérience & l'ob-
portant le flambeau, on
archer d'un pas ferme dans
n équivoque, dans ce laby-
rtueux, Dédale humain, qui
venuës & mille portes d'en-
à peine une de sortie; on
e pas toujours s'égarer, &
ne partie de son Bonheur
ris des préjugés.

utes les espèces de Bonheur,
: celle qui se développe avec
mes, & semble se trouver
oins, comme la force, dans
corps animés. Je n'ai point
nour propre, pour être du-
le l'organisation n'étant pas
s excellente fabrique, peut
ier par l'éducation & pren-
cette source les propriétés
'a pas en soi. Si elle ne vaut
mme la bonne en devient
, il faut espérer qu'elle en
is mauvaise. Ne négligeons
mérite étranger; il ajoute au
qui ne nous a pas été prodi-
minue le démerite de nos
comme fait l'Esprit dans u-
e laide. Il faut toujours ten-
perfection, suivant le noble
Sy-

Syſtème d'Ariſtote. Toutes choſes égales, n'eſt-il pas vrai que le ſavant avec plus de lumières, ſera plus heureux que l'ignorant?

PUISQUE ce qui peut s'acquérir, a une ſi grande liaiſon avec notre Bien-Etre, tâchons de rendre notre éducation parfaite. C'eſt déjà une perfection, que de connoitre une ou mille vérités ſtériles, & qui ne nous importent pas plus, que toutes ces Plantes inutiles dont la Terre eſt couverte; mais c'eſt un Bonheur, lorsque cette Vérité peut tranquilliſer notre Ame, en nous délivrant de toute inquiétude d'Eſprit, & ne nous laiſſant que celles du Corps, plus aiſées à ſatisfaire. La tranquillité de l'Ame, voilà le but d'un homme ſage. Senèque l'eſtimoit ſi fort, qu'il en a exprès donné un long Traité.

FAISONS donc tout ce qui peut nous procurer ce doux repos, & tâchons de les procurer aux autres. Diſons-le à haute voix, à la face des Pirrhoniens, réparons ce que nous croions ſupprimé par Senèque dans une ſublime (*) définition qu'il nous a

(*) Celui-là eſt Heureux, qui par raiſon, ne craint, ni ne déſire.

enfin donnée du Bonheur: Ouï, il ſt une vérité utile & frappante, c'eſt ue le ſein de la Nature qui nous a oduits, nous attend tous; il eſt ceſſaire que nous retournions au u d'où nous ſommes venus. Si nèque n'avoit pas eu à cœur cette ande Vérité, (dont on trouve parut des traces claires & nullement uivoques dans ſes ouvrages,) il uroit pas conſeillé la mort, non lement aux malheureux, mais à ux qui étoient plongés dans la Voté, ſuppoſé qu'ils ne puſſent s'y ſtraire autrement. S'il ne dit point, mme Lucrèce, que la mort ne nous garde en rien, parce qu'elle n'eſt int encore, lors que nous ſommes, que nous ne ſommes plus, lorselle eſt; c'eſt que dans tous les ms les plus reculés, l'entière deuction de notre Etre étoit une Vé é reçuë, & ſi triviale parmi les Philophes, qu'un Stoïcien pouvoit en ſe diſpenſer & comme dédaier de raſſurer les Eſprits à cet érd. Ciceron nomme celui qui s'aſa le prémier de croire que notre ne étoit immortelle.

QUOIQUE *notre* illuſtre Stoïcien *t peut-être mieux* fait de dire quel-

le

point. L'ai-je justifié, ‹
quant ?

Quoi qu'il en soit, d
cle aussi éclairé que le nô
Nature est si connuë, qu
elle ne nous laisse rien à
est enfin démontré par mil
sans replique, qu'il n'y a
& qu'une félicité. La pré
dition du Bonheur est de f
mort nous ôte tout sent
fausse Philosophie peut,
Théologie, nous promet
heur éternel, & nous ber
les chimeres, nous y co
depens de nos jours, ou
sirs. La vraye, bien c
plus sage, n'admet qu'
temporelle, elle seme

mortalité de l'Ame est une de ces Vérités, dont la connoissance est requise pour faciliter l'usage de la vertu & le chemin du Bonheur. Mais alors il ne parle point en Philosophe : & comme il avouë que le Souverain Bien n'est point une matière qu'il aime à traiter, il est facile de voir que la Prudence de l'Auteur est proportionnée à la délicatesse du sujet. Il pouvoit craindre la publication de ses *Lettres* ; & en conséquence ces bons Chrétiens qui ne cherchoient que la cruelle occasion de le perdre, comme tous ceux qui osent s'opposer à leurs opinions aveugles & despotiques. Lisez ses excellentes Lettres, pour voir toutes les inquiétudes & tous les chagrins que la Sainte Théologie lui a fait essuyer, & tout ce qu'elle a remué pour empêcher ce grand Homme d'établir sa Philosophie, à laquelle, toute Hypothetique qu'elle est, l'Esprit humain devra tous les progrés qu'il fera à jamais dans les expériences mêmes, dont elle a fait sentir la nécessité.

MAIS où l'on reconnoit enfin celui qui a regardé les Animaux, comme de pures Machines, imaginant bien que l'homme leur seroit un jour com-

comparé par des Génies plus médiocres & plus hardis ; c'est lors qu'il dit qu'on n'a aucune assûrance sur l'immortalité de l'Ame, si ce n'est dans la *fausse Philosophie d'Hegesias* : ce sont ses termes. Il ajoute que le Livre de ce Philosophe fut défendu par Ptolomée parceque plusieurs ennuyés des misères de cette vie, qu'il exageroit, s'étoient tués, après l'avoir lu, pour se depêcher, moins encore d'en sortir, que d'aller goûter dans l'autre Monde les félicités éternelles, dont il *leurroit* ses Lecteurs : ce qui fait voir 1. la mode des opinions, tantôt bien & tantôt mal accueillies en différens siecles ; 2. le danger de celles qu'on croit les plus vertueuses, les plus saintes, & les plus capables de soutenir l'humanité dans les peines de la vie, & même de nous rendre heureux & riches du moins en belles esperances. Je vois par la lecture que les meilleurs Esprits, géneralement reconnus pour tels, n'ont jamais pesé dans la même balance les avantages que procurent les deux opinions contraires. Rien de plus miserable & de plus à plaindre qu'un Esprit qui s'inquiette & se tourmente pour les choses futures, selon Seneque :

n'ayant point de certitude
'ront au gré de ses desirs;
'ent leur être tout-à-fait
. De là par consequent à
heuse incertitude n'est-on
:esse livré? Pour une idée
ombien d'idées tristes, &
rs cruelles! Au contraire
: opinion, si on n'a pas les
antastiques que donne un
e, du moins est-on exempt
réelles qui l'accompagnent.
t bien consideré, se borner
:, qui seul est en notre pou-
st un parti digne du sage;
nvéniens, nulles inquiétu-
ivenir dans ce Systême. U-
it occupé à bien remplir le
'oit de la vie, on se trouve
plus heureux, qu'on vit non
t pour soi, mais pour sa Pa-
ur son Roi, & en général
imanité qu'on se fait gloire
. On fait le Bonheur de la
avec le sien propre. Tou-
ertus consistent à bien meri-
, comme nous allons l'ex-

d'autres s'elevent sur les as-
:oïcisme, (s'il lui en reste
) jusqu'au haut de ce roc
escar-

escarpé, où Hésiode a b
ple sublime à la vertu, to
des ronces dont le chem
sé, sans les sentir, &
toyant un précipice, san
ils pourront bien donne
quelque Secte, comme
Je-sen aux Mers où il t
plus ils s'eloigneront de
sans laquelle la Morale
sophie sont également et
ils s'éloigneront de la ve
point aux Philosophes qu
servée. Tout esprit de
Secte, tout Fanatisme l
dos. Elle a été donnée
enseignée à tous les Hom
hommes seulement, &
vertueux. Rentrons en
& nous y trouverons la
n'est point aux Temples
notre cœur qu'elle habit
point je ne sai quelle Lo
que la Nature méconnoi
les plus sages des homme
gravée, & en ont jetté le
fondemens.

En general les homm
Mechans; sans l'éducatic
auroit peu de Bons; &
ce secours, y en a-t-il be

es uns, que des autres. Tel est le ice de la conformation humaine. 'éducation seule a donc amélioré organisation ; c'est elle qui a tourné s hommes au profit & à l'avantage es hommes; elle les a montés, comme un horloge, au ton qui pût server, au dégré le plus utile. Telle est origine de la vertu; le Bien Public a est la source.

ECOUTONS un Philosophe. „ Les Rois ont leurs vertus & leur Justice; elles ont d'autres limites que chez les particuliers. Dieu donna toujours le Droit, où il donna la Force. Les voyes les plus injustes en apparence, deviennent justes, lors qu'un Prince les croit telles; comme celles qui semblent justes ne le sont plus, lorsqu'il croit faire une injustice. L'Intention fait tout.

VOILA à peu près, si je m'en souviens bien, ce que j'ai lû dans les *Lettres* de Descartes.

SI de l'image des Dieux, on remonte aux Dieux mêmes, on aura une grande idée de leur Justice, & de la solidité de leurs Decrets. Si de là on descend à celle des peuples qui suivent aveuglément ce qu'ils trou-

remords. Il n'y a point d
pour employer ce mot d
barbare, entre les animau
qu'un commerce de paſſio
gues.

La neceſſité des liaiſon
a donc été celle de l'éta
des vertus & des vices, d
ne eſt par conſequent d'inſt
litique; car ſans eux, ſans
ment ſolide, quoi qu'imag
fice ne pouvoit ſe ſouten
boit en ruine. Nous pou
des Vertus, ainſi enviſagé
Zénon diſoit des Vices, qu
toutes égales. Mais l'honn
gloire, ſéduiſans Phantom
nommés pour ſervir de Co
Vertu qu'ils excitent. Le
l'opprobre, la crainte, l'igno
remords, ſont attachés a

qui en soi n'est que chimère,
.t par relation un bien réel, à
qu'on n'excepte l'amour prò-
taché aux belles actions même
'ſ; plus flatté, lorsqu'elles sont
ues; car c'est en cela que con-
l'honneur, la gloire, la répu-
, l'estime, la considération &
termes qui n'expriment que
gemens d'autrui qui nous sont
bles & nous font plaisir. Au
a convention, un prix arbitrai-
: tout le mérite & le démerite
qu'on appelle vice & vertu.
OIQU'IL n'y ait point de ver-
prement dite, ou absolue, ce
e formant comme tant d'autres
vain son, il en est donc de re-
: à la Société, dont elles sont
ɔis l'ornement & l'appui. Qui
ſſéde au plus haut degré, est le
eureux de cette espece de Bon-
qui appartient à la vertu. Ceux
negligent & ne connoissent
le plaisir d'être utiles, sont pri-
cette sorte de felicité. Peut-
tant la Nature se suffit, sont-
lommagés de ne point vivre
les autres, par la satisfaction
ont de vivre pour eux seuls,
re à eux-mêmes leurs parens,

leurs amis, leur maitresse & tout l'univers. Ceux-là, se trouvant malheureux dans la vie, ne se soucieront pas de la conserver, uniquement parce-qu'elle est aussi utile à leur famille, qu'elle leur est à charge, & comme je l'ai vu, la plus funeste ambition leur fera chercher la mort.

Le Bonheur de l'homme augmente aux yeux des personnes bien nées, par le partage & la communication. On s'enrichit en quelque sorte du bien qu'on fait, on participe à la joye qu'on procure. Il étoit digne de l'homme que cela fût ainsi. Il ne suffisoit pas que la vertu fut la Beauté de l'Ame; il falloit, pour nous exciter à faire usage de cette Beauté, que l'Ame fut flattée d'être Belle, & sur tout d'être trouvée telle, & qu'elle y trouvât du plaisir; comme une jolie Femme, qui aime la flaterie & les caresses d'amour, à cause de la vanité & de la volupté qui les suit, forcée d'ailleurs de s'aimer par l'image même de ses charmes; ou plutôt semblable à cette Coquette d'*Acibiade*, qui dit qu'elle aimeroit mieux, „ être bien moins aimable, & rencontrer quelqu'un qui lui fit compliment ". Qu'importe qu'une Femme

de, si elle passe pour jo-
ı homme soit sot, s'il
avoir de l'Esprit, qu'un
: vicieux, s'il passe pour
Ne dit-on pas tous les
it de galanterie, que la
t la circonspection suffi-
vaudroit mieux qu'on en
moins, & qu'on en fit
on est heureux par l'opi-
ui, comme par la sienne
a vanité rend plus de ser-
omme, que l'amour pro-
; juste & le mieux réglé;
le à cette foule de mau-
rs, qui pesent leur mérite
ance de leurs Libraires.
NNIFIONS la Vertu.
est le Diamant qu'elle por-
: amans vils, ce n'est point
aime; c'est son brillant
droit avoir, sans passer par
mine, & cette fortune ar-
et fort souvent à ceux qui
moins dignes. C'est une
e, qu'on recherche pour
ui pend à ses oreilles, ou
argent qu'il faut gagner.
les charmes de cette Reine
de cette Belle par excel-
cette divinité Stoicienne!

La Vertu encore, ſi vous voulez, tandis que mon Auteur me met en goût de faire des comparaiſons (Dieu me préſerve d'en faire d'auſſi ſérieuſement comiques (*) qu'il en fait quelquefois!) la Vertu, dis-je, ſera l'Arbre, dont on ſe ſoucie peu, qu'on regarde à peine, & qu'on ne cherche qu'à cauſe de ſon ombre; ombre ſingulière, en ce qu'elle repond ordinairement fort mal au corps qui la produit; tantôt trop grande, tantôt trop petite, ſuivant que le vent ſoufflant ou en prouë, ou en poupe, la contracte, ou la diſperſe. Enfin nous ſommes pour la plûpart de vrais petits Maitres en fait de Vertu; les faveurs qu'elle nous accorde, ne ſont rien, ſi elles ne font du bruit. Preſque perſonne ne veut avoir un mérite obſcur & inconnu; on fait tout pour la gloire. Ariſtote la regarde comme le premier des Biens externes; Horace dit que la vertu cachée eſt preſque nulle: Ciceron eût dit la même choſe, s'il eût oſé; il a fait ſonner ſa vertu auſſi haut que ſon élo-

(*) Seneque compare une definition plus ou moins étenduë, à une Armée qui occupe plus ou moins de terrain.

ence ; pourquoi ? pour en reti-
ette gloire, dont il étoit si avi-
l y a peu de vertus dont on ne
parade. Peu de Carnéades font
en pour le Bien, & même aux
ns de leur propre fortune ; peu
ens estiment d'autant plus la ver-
'elle est plus cachée, & d'autant
s, qu'elle a déjà transpiré. Ainsi
que Carnéade ait été chef d'une
on contraire à celle de Chrysip-
de Diogene, qui pour acqué-
ute la gloire du monde, n'au-
t pas daigné seulement *étendre le*
, il paroit que, tout bien exa-
, il n'a pas moins méprisé la
: que ces Philosophes ; (J'en-
la vaine gloire qui vient du suf-
des hommes, si on peut appel-
ine, une passion qui conduit aux
elles choses,) & qu'il a parfai-
it connu le vrai mérite, en con-
nt la gloire avec la vertu, & dé-
nt le plaisir de l'exercer pour
re but qu'elle-même. Si c'est
raffinement d'amour propre, &
: mépris même de la vanité en
e l'excès, (comme en effet la
tie est souvent un orgueil dé-
) c'est dans cette étrange &
vanité que je place la perfec-

tion de la vertu, & la plus noble cause de l'Héroïsme. S'il est delicat de se juger soi-même, à cause des piéges que nous tend l'amour propre; il n'est pas moins beau d'être forcé de s'estimer, lors même qu'on est méprisé par les autres. C'est par soi, plutôt que par autrui, que doit venir le Bonheur. Il est grand d'avoir à son service la Déesse aux cent bouches, de les réduire au silence, de leur défendre de s'ouvrir, d'en dédaigner l'Encens, & d'être à soi-même sa Renommée. Qui seroit sûr qu'il vaut lui-seul toute sa Ville, pourroit s'estimer & se respecter autant qu'il pourroit l'être par toute cette ville, & ne perdroit rien à tant d'applaudissemens méprisés? Qu'ont au reste de si flateur la plûpart des loüanges, pour les briguer tant? Ceux qui les prodiguent, sont si peu dignes de les donner, que souvent elles ne meritent pas la peine d'être entenduës. Un homme d'un mérite supérieur, n'est obligé de les écouter, que comme un Grand Roi lit de mauvais vers faits à son éloge.

QU'IL me soit permis de tracer un petit Tableau des vertus de la Societé. Chacun a la sienne. Le medecin,

cin, par ſon Art de conſerver les hommes, fait plus que s'il les créoit de nouveau. Le Père de Famille élève des enfans tendres & reconnoiſſans; il leur donne une ſeconde vie, plus précieuſe que la première. L'Epoux plein d'attentions & d'égards, ſe reſpecte dans ſa Compagne, & tache de lui faire une cabine de fleurs. L'Amant ne peut jamais trop ſentir ce que fait pour lui une Maîtreſſe qui ne lui doit rien, & lui ſacrifie tout. Le veritable Ami, complaiſant ſans baſſeſſe, vrai ſans dureté, prudent, discret, obligeant, defend ſon Ami, lui donne de bons conſeils, & n'en reçoit point d'autres.

IL eſt des vertus de tous les Etats. Le citoyen fidele & zelé fait des vœux pour ſa Patrie & pour ſon Prince. L'Officier brave & eclairé conduit le Soldat intrepide & féroce. Le Moraliſte ſenſé fournit de bons préceptes puiſés dans la Nature. L'Hiſtorien nous offre les plus grands exemples de l'Antiquité la plus récuſée. La Volupté, ce charme de la vie, coule des plumes qu'elle anime. Le Comique répand le ſel avec la joye: l'un excite l'eſprit, qu'il pique avec plaiſir; l'autre eſt le bien

des Cœurs qu'il dilate. Enfin le Tragique, le Romancier, &c. font naître ces sentimens de tendresse & de grandeur, que le Poëte transporté éleve jusqu'à l'enthousiasme.

SENTIR le Mérite, en est un: le récompenser, est divin.

ROIS, imitez le Salomon du Nord. Soiez les Heros de l'Humanité, comme vous en êtes les chefs. Descendre à la qualité de Mécènes, c'est s'élever. Le courage des Ames est autant au dessus de celui des Corps, que la guerre des siences est au dessus de celle des Armes. Soutenez ce courage qui fait la gloire d'un Etat: l'autre n'en fait que la sureté. La protection fait sur le Génie, ce que le Soleil fait sur la Rose, qu'il épanouït.

VOUS, Philosophes, secondez moi; osez dire la vérité, & que l'Enfance ne soit pas l'âge éternel de l'homme. Ne craignons point la haine des hommes, ne craignons que de la mériter. Voilà notre vertu. Tout ce qui est utile à la Société, en est une, le reste est son Phantôme. V. L'*essai sur le merite & la vertu* de Mr. D.

Ou en sommes nous, s'écrient les Théologiens, s'il n'y a en soi ni vices,

, ni vertus, ni Bien, ni Mal mo-
ni juste, ni injuste? si tout est
traire, & fait de main d'hommes,
rquoi ces remords, dont on est
hiré à la suite d'une mauvaise ac-
? Otera-t-on la seule vertu qui
e aux Criminels, comme dit V...
s *Semiramis*?

AISSONS déclamer les ignorans
es Fanatiques, & entrons tran-
lement dans cette nouvelle car-
e, où la meilleure Philosophie,
e des Médecins, nous conduit.

ÉTROGRADONS vers notre en-
:e; nous n'avons que trop peu de
à faire pour cela, & nous trou-
ons qu'elle est l'Epoque des re-
rds. D'abord ce n'étoit qu'un sim-
sentiment, reçû sans examen &
choix, & qui s'est aussi fortement
vé dans le Cerveau, qu'un cachet
s une cire molle. La passion,
ìtresse souveraine de la volonté,
t bien étouffer ce sentiment pour
tems; mais il renaît, quand elle
e, & sur-tout lorsque l'Ame ren-
à elle-même, réfléchit de sens
id; car alors les prémiers princi-
qui forment la conscience, ceux
it elle a été imbuë, reviennent,
c'est ce quon appelle remord,

dont les effets varient à l'infini.

Le remord n'eſt donc qu'une fâcheuſe réminiſcence, qu'une ancienne habitude de ſentir, qui reprend le deſſus. C'eſt, ſi l'on veut, une trace qui ſe renouvelle, & par conſéquent un vieux préjugé que la volupté & les paſſions n'endorment point ſi bien, qu'il ne ſe réveille presque toujours tôt ou tard. L'homme porte ainſi en ſoi-même le plus grand de ſes ennemis. Il le ſuit par-tout, & comme Boileau le dit du Chagrin, d'après Horace, il *monte en croupe & galoppe avec lui.* Heureuſement ce cruel ennemi n'eſt pas toujours vainqueur. Toute autre habitude, ou plus longue, ou plus forte, doit le vaincre néceſſairement. Le ſentier le mieux frayé s'efface, comme on ferme un chemin, ou comble un précipice. Autre éducation, autre cours des eſprits, autres traces dominantes, autres ſentimens enfin, qui ne peuvent pénetrer notre Ame, ſans s'élever ſur les débris des premiers, qu'un nouveau mécaniſme abolit.

Voici maintenant des faits inconteſtables. Ceux qui ſur mer prêts à mourir de faim, mangent celui de leurs Compagnons, que le ſort ſacrifie,

ſe, n'en ont pas plus de remords, que les Antropophages. Telle eſt l'habitude, telle eſt la néceſſité, par qui tout eſt permis.

AUTRE Religion, autres remords: autres tems, autres mœurs. Lycurgue faiſoit jetter à l'Eau les enfans foibles & mal ſains, en s'applaudiſſant de ſa ſageſſe. Voïez ſa vie dans Plutarque, elle ſeule vous fournira en détail la preuve de ce que j'avance en gros. Vous verrez qu'on ne connoiſſoit à Sparte, ni pudeur, ni vol, ni adultère &c. Ailleurs les femmes étoient communes & *Vulgivagues*, comme les Chiennes; ici elles étoient livrées par le Mari au premier beau Garçon bien fait. Autrefois les femmes ſeules rougiſſoient d'avoir leurs adorateurs pour rivaux, tandis que ceux-ci triomphoient en mépriſant l'Amour & les graces. Un fléau de l'Humanité, plus terrible que tous les vices enſemble, & qui n'eſt ſuivi d'aucun repentir, c'eſt le carnage de la guerre. Ainſi l'a voulu l'ambition des Princes. Tant la conſcience qui produit ce repentir, eſt fille des préjugés!

ET cependant cet excellent ſujet, qui *emporté par* un premier mouve-

ment, a assommé un mauvais Citoyen, ou qui s'abandonne à une passion, dont il n'est pas le Maître, cet homme dis-je, du plus rare mérite, est tourmenté par des remords qu'il n'eût point eû, s'il eût tué un adversaire en brave, ou si un Prêtre légitimant sa tendresse, lui eût donné le droit de faire ce que fait toute la Nature. Ah! si les graces sont faites pour sauver d'illustres malheureux; si en certains cas leur usage est plus auguste, & plus royal, comme Descartes l'insinuë, que la rigueur des Loix n'est terrible; la plus essentielle, à mon avis, est de l'exemter de remords. L'homme, sur-tout l'honnête homme, seroit-il fait pour être livré à des Bourreaux, lui que la Nature a voulu attacher à la vie par tant d'attraits que détruit un Art dépravé? Non; je veux qu'il doive à la force de la Raison ce que tant de Scélerats doivent à la force de l'habitude. Pour un fripon qui cessera d'être malheureux, reprenant une paix & une tranquilité qu'il n'a pas méritée vis-à vis des autres hommes, combien de sages & vertueuses personnes, mal-à-propos tourmentées dans le sein d'une vie innocemment douce & déli-

cieuſe, ſecouänt enfin le joug d'une éducation trop onéreuſe, n'auront plus que de beaux jours ſans nuage, & feront ſuccéder un plaiſir délicieux à l'ennui qui les devoroit!

CONNOISSONS mieux l'empire de l'organiſation. Sans la crainte des Loix, nul méchant ne ſeroit retenu. Les remords ſont inutiles (ou du moins ce qui les fait) avant le crime; ils ne ſervent pas plus après, que pendant le crime. Le crime eſt fait, quand ils paroiſſent: & il n'y a que ceux qui n'en ont pas beſoin, qui puiſſent en profiter. Le tourment des autres empêche rarement (ſi jamais) leur rechute.

SI le remord nuit aux Bons & à la vertu, dont il corrompt les fruits, & qu'il ne puiſſe ſervir de frein à la méchanceté, il eſt donc au moins inutile au Genre humain. Il ſurcharge des Machines auſſi à plaindre que mal reglées, entrainées vers le mal, comme les Bons vers le Bien, & ayant déjà trop par conſéquent de la frayeur des Loix, dont le filet néceſſaire les prendra tôt ou tard. Si je les ſoulage de ce fardeau de la vie, elles en feront moins malheureuſes, & non plus impunies. En feront elles

plus méchantes ? Je ne le crois pas; car puisque le remord ne les rend pas meilleures, il n'eſt pas dangereux pour la Société de les en délivrer. La bonne Philoſophie ſe deshonoreroit en pure perte, en réaliſant des ſpectres qui n'effrayent que les plus honnêtes gens : tant eſt ſimple, au lieu d'être ferme, la probité! Pour eux, c'eſt un Bonheur de plus, qu'un malheur de moins. Félicitons ceux-ci, plaignons les autres, que rien ne peut contenir : La Nature les a traités, plus en marâtre qu'en Mère. Pour être heureux, il faudroit qu'ils euſſent autant de Philoſophie, que de certitude d'impunité. Puiſque les remords ſont un vain remède à nos maux, qu'ils troublent même les eaux les plus claires, ſans clarifier les moins troubles, détruiſons les donc; qu'il n'y aît plus d'yvraie, mêlée au bon grain de la vie, & que ce cruel poiſon ſoit chaſſé pour jamais. Ou je me trompe fort, ou cet antidote peut du moins le corriger. Nous ſommes donc en droit de conclure que : ſi les joyes puiſées dans la Nature & la Raiſon, ſont des crimes, le Bonheur des hommes, eſt d'être criminels.

Heu!

Heu! Miseri, quorum gaudia crimen habent!

TELLE est la Nature réduite à elle-même, & comme à son pur nécessaire ; on croit lui faire beaucoup d'honneur, de vouloir la décorer d'une prétenduë Loi née avec elle, comme de tant d'autres idées acquises. Elle n'est point la dupe de cet honneur-là. Semblable à un bon Bourgeois, qui préfere l'ancienneté de sa roture, à une nouvelle Noblesse, qui ne coute que de l'agent; une Ame bien organisée, contente de ce qu'elle est, & ne poussant pas ses vûës plus loin, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au dessus de ce qui lui appartient en propre, & se reduit au sentiment. L'Art de le manier, c'est le manège de l'éducation qui le donne. Les belles connoissances dont l'orgueil gratifie si libéralement notre Ame, lui font plus de tort, qu'elles ne lui donnent de mérite, en la privant de celui que leur acquisition suppose: car dans l'hypothèse de la loi prétenduë naturelle & des idées innées, l'Ame apportant avec elle le discernement de mille choses, comme du Bien & du Mal, ressembleroit

à

roiſſant pas lumre par elle ...
ceux qui la connoiſſent mal, i
imaginé pluſieurs ſubſtances, &
ché, ce qui eſt abſurde, l'inte
ce de la Raiſon dans de vrais
de Raiſon, comme le prouve
teur de *l'Hiſtoire de l'Ame.*
les uns ont gratuïtement fabri
idées innées, pour donner au
de vertu & de vice une eſpèce
te qui en impoſât & les fît
pour des choſes réelles; les
ne ſont pas plus fondés à don
remords à tous les corps ani
vertu d'une diſpoſition parti
qui ſuffiroit dans les Animau
dans l'homme, ſeroit de moi
l'éducation: Syſtème qui ne
ſoutenir, quand on conſidè

re bien fait & bien écrit, attribué à
L de St. Evremond: où (ce dont
ne l'aurois pas soupçonné) il n'a
as osé s'armer contre tous les pré-
gés à la fois.

De même que le Mal, le Bien
ses dégrés.

L'Idée de la vertu nous a été si
eu donnée avec l'être, qu'elle n'y
t pas même stable, quand l'éduca-
on & le tems ont développé & or-
: nos organes. C'est un oiseau sur
branche, toûjours prêt à s'envo-
r. Le prémier pli se refait aisé-
ent ; l'organisation reprend machi-
lement ce que l'éducation semble
i avoit dérobé, comme si la per-
ction & l'art la génoient. Qui igno-
la contagion des mauvaises lectu-
s, le danger des mauvaises compa-
ies? Un exemple pervers, une seu-
conversation louche détruit sou-
nt les plus beaux regards de l'Edu-
:ion: & la Nature vicieuse s'ap-
iudit de le redevenir. On diroit
'elle s'en trouve plus à l'aise, qu'el-
boite avec plaisir, comme s'il lui
oit violent, ou douloureux de mar-
er droit, *si droit y a.*

Cette fragile inconstance de la
rtu la mieux acquise & la plus for-
te-

propre par ...
penses, ou des gratificatio
couragent lui-même, &
la vertu. Sans quoi, à
ne soit piqué par un ce
d'honneur, on aura bea
déclamer, haranguer, c'
vais Soldat qui désertera
vec raison qu'un homme
sa vie, peut détruire qui
ble. Il en est de même
qui méprise son Amour
dieu toutes les Vertus,
à ce point d'indolence!
sera nécessairement t
propre seul peut entr
qu'il a fait naître. S
beaucoup plus à craind
cès. La belle Société

réliorer; excusons cette pente in-
umaine de l'Humanité. Ne perdons
oint de vuë les entraves & les fers
ue nous recevons en naissant, &
ui nous suivent dans tout l'Esclava-
e de la vie. Voyez ces Arbres plan-
!s au haut & au pied d'une Monta-
ne; les uns sont petits, les autres
ont grands; non seulement ils diffe-
:nt par leurs germes, mais par le
rrain plus ou moins chaud, où ils
ont plantés. L'homme végète, sui-
ant les mêmes loix; il tient du cli-
at où il vit, comme du Père dont
est sorti; tout les élemens domi-
:nt cette foible machine; elle ne
:nse point dans un air humide &
urd, comme dans un air pur & sec.
Insi dépendant de tant de causes
:ternes, & à plus forte raison de
nt d'internes, comment pourrions-
ous nous dispenser d'être ce que
ous sommes? Comment pourrions-
ous régler des ressorts que nous ne
onnoissons pas?

MAIS qui le croiroit? le bien-ê-
e est le motif même de la méchan-
té. Il conduit le perfide, le Ty-
n, l'Assassin, comme l'honnête hom-
e. La volonté est nécessairement
:terminée à désirer & chercher ce
qui

[redacted]

qui peut faire l'avantage actuel de
me & du corps: & comment? s
n'est par ce qui la produit elle-mê
je veux dire par la circulation,
laquelle il n'y a plus ni volonté
sentiment. Lorsque je fais le l
ou le mal; que vertueux le ma
je suis vicieux le soir, c'est mon
qui en est cause, c'est ce qui l'ép
sit, l'arrête, le dissout, ou le pr
pite; comme lorsque se faisant
route, plutôt qu'une autre, les
prits qu'il a filtrés dans la moëll
mon Cerveau, pour être de là
voyés dans tous les nerfs, me
tourner dans un Parc, à droite
tôt qu'à gauche. Je crois cepen
avoir choisi, je m'applaudis de m
berté. Toutes nos actions les
libres ressemblent à celle-là.
détermination absolument nécess
nous entraîne, & nous ne voul
point être Esclaves? que nous so
mes fous! & fous d'autant plus r
heureux, que nous nous reproch
sans cesse de n'avoir pas fait ce q
n'étoit pas en notre pouvoir de fai

MAIS puisque nous sommes
chinalement portés à notre bien p
pre, & que nous naissons avec ce
pente & cette invincible dispositi

il s'ensuit que chaque individu en se préférant à tout autre, comme font tant d'inutiles, qui rampent sur la surface de la terre, ne fait en cela que suivre l'ordre de la Nature, dans lequel il faudroit être bien bisarre & bien déraisonnable, pour ne pas croire qu'il pût être heureux. Si ceux qui font le mal, peuvent l'être, comme on n'en peut douter; si non seulement ils sont sans remords, mais s'ils ne craignent point d'expier par les supplices la punition de leurs crimes; à plus forte raison ceux qui se contentent de ne pas faire le bien, ne se croyant point obligés de tenir une parole que d'autres ont donnée pour eux, pourront-ils avoir le bonheur, qui peut dépendre de leurs aises, & en général de leur façon de sentir. „ Ou la raison se mocque" (comme dit fort bien Montagne) „ ou elle ne doit viser qu'à notre con„ tentement, & tout son travail ten„ dre en somme à nous faire bien vi„ vre, c'est-à-dire, à notre aise. „ Toutes les opinions du Monde en „ sont là, que le plaisir est notre but. „ Quelque personnage que l'homme „ entreprenne, il jouë toujours le „ sien parmi, & dans la vertu mê-

„ me,

„ me, le dernier but de notre visée,
„ c'est la volupté." Quel plus naïf, quel plus charmant Epicurien!

Le plaisir de l'Ame étant la vraie source du bonheur, il est donc très évident que par raport à la félicité, le bien & le mal sont en soi fort indifférens; & que celui qui aura une plus grande satisfaction à faire le mal, sera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien. Ce qui explique pourquoi tant de Coquins sont heureux dans ce monde; & fait voir qu'il est un bonheur particulier & individuel qui se trouve, & sans vertu, & dans le crime même.

Une source de bonheur que je ne crois pas plus pure, pour être plus noble & plus belle dans l'Esprit de presque tous les hommes, c'est celle qui coule de l'Ordre de la Société. Plus la détermination naturelle de l'homme a paru vicieuse & comme monstrueuse par raport à la Société, plus on a crû devoir y apporter différens correctifs. On a lié l'idée de générosité, de grandeur, d'humanité aux actions importantes au commerce des hommes; on a donné de l'estime, & de la considération à qui ne nuiroit jamais, quelque bien

i lui en pût arriver; du respect,
s honneurs, & de la gloire, à qui
viroit la patrie, l'amitié, l'Amour,
l'humanité même à ses propres dé-
ns; & par ses aiguillons, tant d'A-
naux à figure humaine sont déve-
s Héros. Loin d'abandonner les
mmes à leur propre nature, hélas!
op stérile, pour leur faire porter
i fruit, il a fallu les élever & les
effer en quelque sorte dans le tems
e la sève pouvoit le mieux passer
ns la branche qu'on leur entoit.

On voit que je ne me lasse point de
venir à l'éducation, qui seule peut
ous donner des sentimens & un bon-
eur contraires à ceux que nous au-
ons eus sans elle. Tel est l'effet de
modification ou du changement
u'elle procure à notre instinct, ou
notre façon de sentir. L'Ame in-
ruite, ne veut, ne suit, ne fait plus
qu'elle faisoit auparavant, lors-
u'elle n'étoit guidée que par elle.
clairée par mille sensations nouvel-
s, elle trouve mauvais ce qu'elle
ouvoit bon, elle louë en autrui ce
u'elle y blamoit. Vrayes Girouët-
s, nous tournons donc sans cesse au
ent de l'Education, & nous retour-
ons ensuite à notre premier point,
quand

pas même le Maître de
son Education, autant q
droit, pour le bien de l
CE Matérialisme mé
gards: il doit être la fo
dulgences, des excuses,
des graces, des éloges,
ration dans les supplices
ordonner à regret, & de
ses duës à la vertu, &
roit accorder de trop gr
Vertu étant une espèce
vre, un ornement étran
prêt à fuïr, ou à tombe
pui. En tout cependa
public mérite d'être co
faut bien tuër les chien
écraser les serpens.

Il me reſte à ouvrir cette nouvelle ſource de vertu, qu'on appelle courage. Les Cœurs foibles & laches ſuccombent ſous le poids de l'adverſité; les Ames fortes & courageuſes la ſupportent, & principalement celles qui ſont éclairées, & joignent de ſalutaires études à une heureuſe organiſation. Marchons donc ſans reprendre haleine, & tâchons de ne point broncher en ſi beau chemin.

L'Ame a ſa commotion, comme le Corps; la fortune peut la bouleverſer à ſon gré; mais c'eſt une maladie qui n'eſt ni ſans Médecins, ni ſans remèdes. Epicure, Senèque, Epictète, Marc-Aurele, Montagne, voilà mes Médecins dans l'adverſité; leur courage en eſt le remède. Vous ſavez qu'après une violente chute, le ſentiment s'affaiſe avec les fibres du Cerveau; pour le relever, il faut rétablir par la ſaignée les reſſorts étouffés. Il en eſt de même ici. La force, la grandeur, l'Héroïsme de ces Ecrivains paſſe dans l'Ame étonnée; comme une eſpèce de Cardiaque, qui la ſoutient & la reſtaure, pour ainſi dire, dans les foibleſſes de l'infortune.

Le Stoïcisme tant taillé, tant dé-

Quelle meilleure Boussole!
utile exercice! J'apprends
deviens Athlete avec ceu
ſont. -Pour ne pas faire
ou n'être pas terraſſé, il n
ſe ſervir des muſcles de l
C'eſt par le courage qu'on
tir vainqueur du combat.
la reſſource des gens de Le
terdite à ceux qui ne les
point, & qui cede cependa
de tant d'ignorans bien c
comme eût été, par exem
ron, dont le tempérammen
ſoit la gaieté, indépendem
toute Littérature.

La Nature a ſes droits;
ſentir, & même on le doit
lâche, ou comme le vulgai

dont me préservent, non les Dieux inutiles au monde, mais le plus Grand des Rois; je la sentirai encore, mais je la supporterai. Elle est le creuset, ou l'accoucheuse de la vertu, comme dit l'aimable Auteur des *Lettres sur les Phisionomies.*

MAIS n'en est-elle pas quelquefois la peste, ou l'écueil ? Hélas! dans quelles tristes & déplorables extrémités nous réduisent la pauvreté, la misère, la douleur, les fers! L'horreur & le désespoir marchent à leur suite; l'Ame avilie, sans courage, n'a plus d'espoir, plus de prétentions qu'à la mort. Rarement la diffère-t-elle, sans se reprocher, ou sa lâcheté, ou les préjugés qui la retiennent: regardant le néant, comme un Bien, parce que son Etre est un mal, elle se fait un devoir de s'y précipiter. Sans doute c'est violer la Nature, que de la conserver pour son propre tourment. J'ai vû les plus saints personnages, les plus fortes Ames, forcées de désirer la Mort, & leurs amis l'implorer pour eux. La triste destinée du Grand Boerhaave en fait foi. Lorsque la vie est absolument aucun Bien, & qu'au contraire elle est assiégée d'une foule de maux

ter-

terribles, faut-il attendre une Mort ignominieuse?

JE ne prétends pas dire qu'on ne doive pas supporter la pauvreté & la douleur; il faut se plier à la dureté des tems. Tous ces momens de courage (ou plutôt de fureur) tant vantés, ne viennent souvent que pour dispenser un lâche d'en avoir toute sa vie. Sophismes captieux, Enthousiasme Poëtique, petite grandeur d'Ame, tout ce qui a été dit en faveur du Suïcide!

VOILA certes un grand courage & une Ame bien forte dans les revers, qui ne peut supporter la pauvreté! Et comment se peut-il que ceux qui ont montré tant de vigueur dans le sein des Richesses, la perdent dans celui de la misère? Et sur-tout, que tel qui s'étoit élevé il n'y a qu'un moment au-dessus de l'humanité, pour qui la douleur & la pauvreté n'étoient point un mal, ne se souvenant plus de son Systéme, conseille le Suïcide! „ Tu pleures, dit mon Stoïcien; „ parce que le pain te manque! & „ que t'importe, puisque les moyens „ de mourir ne te manquent pas? „ Pour un moyen de venir au Monde, la Nature qui ne retient per-

„ son-

„ ſonne, t'en offre cent d'en ſortir."
Et un moment auparavant, on ne pouvoit être malheureux dans l'indigence avec de la vertu! Je t'entends; c'eſt que cette vertu conſiſte apparemment plus à ſecouër le joug, lorsqu'il eſt très-difficile à porter, qu'à le porter, lors même que cela ne coute pas beaucoup de peine.

FAIRE parade d'un courage qui enfle nos Ames, & s'arrêter ainſi dans le plus beau chemin! dire que la pauvreté & la maladie ne ſont point des maux, & vouloir qu'on ſe tuë pour s'en délivrer! ce n'eſt pas la ſeule contradiction digne d'un bel Eſprit. Notre Payen ne prétend-il pas encore que la principale affaire d'un Philoſophe, eſt d'apprendre tous les jours à mourir. Or c'eſt aller ſur les briſées du Chriſtianisme. Lorsqu'on ne craint & ne croit pas même les ſuites de la mort, ſi on ne meurt pas toûjours trop-tôt, (car je ne vois pas qu'on aît rien de mieux à faire, que de vivre,) du moins ne doit-on pas plus déſirer, que craindre le ciſeau d'Atropos. Il faut lui laiſſer couper le fil, *quand elle voudra*, & ne *point s'en mettre en peine*; ſoit que

cela se fasse machinalement, ou par raison; ou qu'on soit tellement emporté par le tourbillon des plaisirs, qu'on n'ait pas le tems d'y songer, il n'importe, pourvû qu'on n'ait aucune inquiétude. J'aime autant n'avoir jamais l'idée de la mort, si elle m'importune, ou m'effraye, comme elle effrayoit Cicéron, que l'honneur d'être en présence & de la braver. La faux est levée pour tous les hommes, je m'y soumets; c'est au vulgaire à trembler; il est aussi ridicule à qui n'admet qu'une vie (qu'il trouve belle & bonne, s'il n'est pas hippocondriaque) de se préparer à recevoir le coup qu'il ne craint point, que de l'accélerer, lorsque la vie non seulement est supportable, mais pleine d'agrémens.

QUELLE folie de préferer la mort au plus délicieux train de vie! de croire, que qui ne peut mener une vie Solitaire & Philosophique, ne puisse être heureux, & doive en conséquence quitter la vie, plutôt que de porter des chaînes de fleurs. De bonne foi Sénèque a-t il pû serieusement conseiller la mort à un Ami aussi puissant, aussi élevé en Dignité, aussi riche & entouré de plaisirs

que

ue Lucilius, à qui ses Lettres sont a-
ressées, sous prétexte que tant d'hon-
eurs & de Voluptés sont un trop pe-
ant fardeau? Mais Montagne lui-mê-
ne, qui a été si vivement frappé de ce
oût surprenant pour la Mort, n'est
as pardonnable, ce me semble, d'a-
oir crû, comme les Stoïciens, que
a Mort devoit faire la principale étu-
e d'un Philosophe. C'est peut-être
ccuser sa peur, & comme dit cet Au-
eur même, sa *couardise*, que d'em-
loyer sans cesse tous les moyens de
'apprivoiser avec la Mort; c'est afin
e n'être pas si déconcerté, quand
lle paroîtra, semblable à un enfant
ui auroit peur d'une souris, & à qui,
our le corriger de ce défaut, on la
eroit voir en peinture, chaque par-
e, l'une après l'autre, avant de ris-
uer de lui montrer l'original. Mais
eviner par qui notre aimable & ju-
icieux Pirrhonien a été entraîné dans
e piége? Par un homme qui dit que
*Philosophie n'est rien, si elle n'est or-
le*; plus déraisonnable en cela, qu'un
hymiste, qui diroit qu'il n'y a point
e Médecine sans la Chymie. La Phi-
osophie bien réglée conduit à l'a-
our de *la vie*, dont nous éloigne
e *Fanatisme* (car elle a le sien;)

mais enfin elle apprend à mou
quand l'heure est venuë.

SENEQUE, si inconséquent d
leurs, a sû mourir, quand il l'a
lu. Comme il avoit employé sa
nétration à voir de loin l'orage
le menaçoit, & sa Philosophie (al
bien placée) à en recevoir le cou
dès qu'il eut ordre de mourir, il cho
sit de sens froid son genre de mort
& fit voir que, s'il avoit été homm
durant sa vie, s'il avoit été attaché
ces grand biens, objets de la jalousie
publique, & funestes présens du plus
cruel des Princes, il savoit tout quit-
ter & rompre ses chaînes, comme un
autre Samson, pour périr en Héros
de sa Secte. Autant (il l'insinuë lui-
même) il est honteux de se laisser
trainer, au lieu de marcher, quand
il faut obéir; autant il est beau de
s'élever au-dessus de la Mort par la
grandeur du mépris. Il n'y a qu'une
action que je trouve encore plus bel-
le, c'est d'avoir le courage de sup-
porter le fardeau de la vie & des re-
vers, quand ce n'est pas pour soi seul
qu'on vit.

COMBIEN d'autres espèces de
gloire! Celles que donnent les Ar-
mes, les Sciences, les Beaux Arts

La

: beau champ à parcourir, pour qui
udroit s'étendre! Bornons-nous,
ıignons la ſtérile fécondité de tant
Ecrivains.

Qui n'a de paſſion que pour les
ttres, peut bien ſe contenter de la
ire qui les ſuit.

Je dis de ceux qui craignant de
itter le chemin battu, n'oſent s'é-
rter des opinions reçuës & penſer
trement que les autres, ce qu'Ho-
:e dit des imitateurs, *ſervum pecus!*
vous que la démangeaiſon d'écrire
urmente, comme un Démon, &
i pour un grain de réputation don-
riez volontiers les Mines du Pe-
u, laiſſez là tout ce vil troupeau
Auteurs vulgaires, qui rampent à
ſuite des autres, ou dans la pous-
re de l'Erudition; laiſſez-là ces fa-
dieux ſavans dont les ouvrages peu-
nt aſſez bien être comparés à ces
ſtes Landes triſtement uniformes
ıs fleurs & ſans fin. Ou n'écrivez
int, ou prenez un autre effort;
yez libres & grands dans vos é-
its, comme dans vos actions; mon-
:z une Ame élevée, indépendante.
:tte voie eſt riſqueuſe, je le ſai;
ıi fait ſon étude de l'homme, doit
ttendre à avoir l'homme pour en-

nemi. Galilée fut enfermé dans les prisons de l'Inquisition pour avoir osé penser que la Terre tournoit: exemple de la tyrannie Ecclésiastique, qui fit grand peur à Descartes. Mais si la gloire augmente avec le péril, le Bonheur n'augmenteroit-il point avec la gloire?

C'EST ce que je ne décide point, pour ne pas séduire ceux qui habitent de moins heureuses Contrées: car d'ailleurs je vois que la Philosophie paroît à tous belle & bonne, mais que ce n'est pas pour ses beaux yeux, du moins pour l'ordinaire, qu'on lui fait la Cour. Peu se sentent un certain génie, cette étoile du Bonheur, ou du Malheur de notre vie, sans courir après la gloire; Spectre brillant, quand c'est la Vérité qui l'enfante; puissant, quand c'est l'Opinion, Reine plus dominante & plus despotique. La Renommée n'a point trop de ses cent bouches pour redire & publier les Découvertes & les Conquêtes faites dans l'Empire de l'Esprit. Elles sont le prix & la récompense de tous les travaux Littéraires, qui sans cette flatteuse amorce seroient beaucoup plus rares & plus imparfaits. On penseroit pour soi, &

non

non pour les autres; ou plûtôt, on penseroit moins, & on sentiroit davantage. Mais non; traitant la Philosophie, comme nos Maîtresses, nous voudrions avoir l'Univers pour confident des faveurs qu'elle nous accorde. Nous sommes donc Philosophes, comme on a vu que nous sommes vertueux; il y a plus de vanité, que de curiosité & d'envie d'obliger dans nos Etudes & dans les services que nous rendons. Il étoit bien juste de trouver en soi un sentiment qui nous dédommageât de l'ingratitude & nous fit oublier tant de gens qui n'en ont point.

QU'EST-ce donc que cette Réputation qui fait tant de bruit dans le Monde, après laquelle on court, dès qu'on sait barbouiller du papier, & qu'on méprise autant, lorsqu'on ne peut l'atteindre, qu'on feint de la mépriser, lorsqu'on est célèbre? Quel est cette Trompette, qui plus puissante que celle de Mars & de Bellone, élevant notre courage & nous étourdissant sur les dangers, nous appelle à combattre par les seules armes de la Raison, des ennemis vainqueurs *de la Raison* & des Tems? *verba & voces*, une vaine image,

comme on l'a dit avant moi, un songe, l'ombre d'un songe, un écho &c. Mais aussi fous que les Poëtes, & peut-être plus, les Philosophes métamorphosent cet écho en Nymphe, en Nymphe charmante, que dis-je? en Impérieuse Divinité: & c'est ainsi que notre pauvre imagination se repaît, comme la leur, de belles chimères. Vrais Ixions, prendrons nous toujours la Nuë, pour Junon? le frivole, pour l'utile? ce qu'il y a de plus stérile, pour ce qu'il y a de plus fécond? Prendrons nous toujours l'esprit pour le sentiment, & la vanité pour ce juste amour propre qui nous a été donné en partage? Nous laissons, je le dis dans un sens bien différent de Senèque, nous dédaignons les plus grands Biens, le plaisir de jouïr à longs traits de nous même & des Corps qui nous environnent, pour courir après des Biens imaginaires, après des sons & des douceurs, si l'on peut donner ce nom, à ce qui est mélé de tant d'amertume.

SOMMES-nous dans ce monde pour chercher & goûter la célébrité, ou les plaisirs de la vie? Puisque le hazard nous y a jettés, je ne dirai point au préjudice de tant d'autres

que milles causes empêchent tous les jours de sortir du néant, il paroît que le premier but, & le plus raisonnable, est d'y vivre tranquille, à l'aise & content. C'est une chose décidée, beaucoup mieux par la conduite de tous les hommes, que par toutes les Opinions diverses de ceux d'entr'eux qui se sont érigés en Précepteurs du Genre humain. Songer au Corps, avant que de songer à l'Ame, c'est imiter la Nature qui a fait l'un avant l'autre. Quel autre guide plus sûr! N'est-ce pas à la fois suivre l'instinct des hommes & des animaux? Disons plus, & prêchons une Doctrine que nous avons eu l'honneur de ne pas suivre; il ne faut cultiver son Ame, que pour procurer plus de commodités à son corps; peut-être ne faut-il écrire, comme tant d'Auteurs, que pour attrapper ou l'argent des Libraires, ou une estime encore plus lucrative. S'il est des causes finales, celle-ci en est une, & des plus sensées; l'amour de la vie & du bien-être, a évidemment des droits plus pressés que ceux de l'amour propre, & comme le plaisir *va devant l'honneur*, pour *qui a le goût bon*, le pain est un

par nous ...
parti qu'on puisse tire
des hommes, assez simp
re qu'un savant vaut mi
norant. La gloire au
quand elle voudra. Q
mes vains & dupes, q
nous sacrifier au chi
neur d'immortaliser l
l'Alphabet qui compos
Soyons meilleurs Pilo
que le sentiment seul
Boussole, & nous n
que vers le Port de l
l'Indépendance & du

ENCORE un mot
de la carrière où je
beau, je le veux, c
ter, non sur le suff

Ariſtote ne s'y fia pas plus que moi, & fit bien : la République d'Athènes qui s'étoit deshonorée en condamnant à mort un homme qui valoit mieux qu'elle, n'eût pas rougi de se deshonorer une seconde & une troisième fois. La Politique qui a fait la honte, ne la connoit point. Descartes s'absenta aussi fort à propos, au moindre murmure de la Mer Théologique aisément en fureur. Prêt à jetter au feu un travail de 4 ans, combien n'a-t-il point craint que l'Eglise (ce que je ne puis voir, sans rire de sa simplicité,) n'approuvât point ses opinions & conjectures Physiques.

La gloire qui marche à la suite des Muses, ne peut donc nous dédommager de la perte des Biens du Corps ; c'est un Bien trop étranger & trop loin de nous ; pourquoi donc lui immole-t-on ce qu'on a de plus cher au monde ! C'est que la vanité se l'approprie. Notre imagination enflée & comme boufie par les éloges, fait passer l'estime d'autrui chez nous-même, où elle se change en si haute considération, que nous nous regardons *comme* des personnages *de grande importance*, & ne voyant en

en nous que matière & forme, n
croyons cependant avoir non se
ment une Ame, mais une Ame
ne trempe particulière, supérieu
& faite exprès pour nous. D
viennent tous les avantages que
sprit peut procurer au Corps; car
doute les Liqueurs circulent a
plus d'aisance, lorsque l'Ame
agréablement affectée : & toutes c
ses égales, c'est à-dire, lorsque
tre Individu n'en souffre point, s
quérir de la gloire, est un plus gr
Bien, que de n'en point avoir.

N'y auroit-il point plus de gr
deur d'Ame à la mépriser? C'est
qu'il faut demander aux Stoïcie
Voyez, disent-ils, en levant d
gueilleux sourcils, voyez courir t
ces fous; la gloire est leur objet
cherchent l'estime publique, & n
la nôtre. Nous avons trop de v
tu pour en faire parade. Nous v
rons dans la suite que ces mêr
hommes ne méprisent pas plus la
putation & l'honneur, que les rich
ses; qu'ils font tout pour en av
Je n'en voudrois pas d'autre preu
que toutes ces recherches d'espri
tudié, que Senèque montre dans
écrits, & notamment dans celu

dont j'ai adouci de mon mieux l'affectation.

Le mépris n'est pas plus un Mal, que la louänge n'est un Bien. Mais nous sommes assez dupes encore une fois, pour tenir par l'imagination, à celle des autres, qui nous flatte, ou nous blesse par l'image agréable, ou désagréable qui en résulte dans le cerveau. Un discours choquant ou flatteur agit, comme un Tableau, beau ou laid, par le *bene* ou le *male placitum* des Anciens. C'est pourquoi on dit : telle chose fait honneur, telle autre n'en fait point. Honneur! ah! qu'on est sot, qu'on est à plaindre, quand on n'est point Philosophe! & que bien des gens à qui on donne ce nom le méritent peu! Je voudrois bien savoir, si les idées que les Indiens ont des Chinois & des François, les Turcs des Chrétiens, & ceux-ci des Turcs, les touchent & les mortifient. Non, répondez vous. Pourquoi donc ce qu'on dit, ou ce qu'on pense de vous, vous fait-il tant de peine? Médecins, pourquoi ne voulez vous pas qu'on dise ce que vous faites pour la plûpart? Ou pourquoi *faites vous des* choses qu'on ne *peut exposer aux yeux* du Public, sans

vous

vous faire rougir ? Souffrez que je vous offre en moi-même un meilleur exemple à suivre.

La plus utile médisance vous met en fureur, parce que vous en êtes l'objet décrié : on me calomnie dans bien des Libelles & notamment dans un Extrait & un avis au Lecteur qui ne mérite pas d'être autrement qualifié : & je ne sors pas de ma modération & de ma tranquillité naturelle. Un autre eût été furieux comme vous, à la Lecture de l'Avertissement des *Pensées chrétiennes* : que n'eût-il pas fait pour détromper le Public ? Pour moi, qui sais à quoi m'en tenir, & qui n'apprendrois rien de nouveau à ceux qui me connoissent & qui savent mon Histoire, j'ai bien voulu le lire une fois, mais sans prendre la peine de lui répondre. Ce qui n'est pas vrai, ne merite pas qu'on s'en justifie. Piqués de mon silence, mes adversaires ont paru sous une autre forme : ils m'ont, dit-on, attaqué dans je ne sai quel volume de la Bibliothèque Raisonnée que je n'ai lu, ni ne veux lire, quoique je puisse le faire sans émotion. Enfin ils ont tout tenté, mais vainement pour être tirés de l'obscurité où sont condamnés des Au-

Auteurs qui ſe mêlent de Litterature, ſans en être plus inſtruit que de ma conduite & de mes mœurs. Mais dans l'Extrait dont je parle, je ſuis fort mal mené, m'écrivent mes Amis d'Amſterdam. Je le crois bien, leur ai-je répondu, car j'y ſuis calomnié; & moi qui n'ai que medit, pour jetter mes Confrères en meilleur moule, je ne les ai pas moins mal menés. J'ai paſſé les bornes de la Critique envers les autres, & on a paſſé envers moi les bornes de la Médiſance : voilà à quoi ſe réduit tout le grand mal qu'on m'a fait. Je ſuis bien aiſe que mes Ennemis ſoient plus coupables que moi.

Au reſte les Opinions d'autrui ſont auſſi étrangères à mon Etre, que ce qu'un autre ſent eſt différent de ce que je ſens. A coup ſûr, celui qui me mépriſe, ne penſe pas comme moi ſur mon compte, & celui qui me louë, ne me louë peut-être pas tant que moi-même. Un connoiſſeur qui lit un Ouvrage, en juge par la juſte balance, où il le pèſe; l'Auteur ſeul l'eſtime plus que ſon poids. Je m'arrête à ce Dilemme, & les médecins *auroient bien* fait de s'y tenir *auſſi. Ou les idées* qu'on a de moi ſont

font vraies, ou elles font fauffes. Si elles font vraies, c'eft à moi de me corriger, fuppofé que je reconnoiffe avoit tort. Si elles font fauffes, *Omnis homo mendax;* ce n'eft qu'une erreur, qui retombe fur celui qui la commet, & qu'il faut lui pardonner, fi elle eft involontaire, comme le plaindre, s'il y a de la méchanceté, s'il ne cherche qu'à nuire, uniquement pour nuire, & fans qu'il en réfulte aucun Bien. Je fuis une efpèce fort fingulière; j'ai plus ri de l'ignorance & des bévuës de mes Antagoniftes, que je ne me fuis faché de leur acharnement. Je traite tout de même. Le chagrin, l'adverfité, les maux, les petites mortifications de la vie ne m'atteignent point, ou fort peu. On crie, on déclame, & je ris. Tous les traits de la malignité & de l'envie ne percent point ce rempart de Douceur, de Gaieté, de Patience, de Tranquillité, d'Humanité, en un mot de vertus, fi non Théologiques, du moins Morales & Politiques, que la Nature m'a données, & que la Philofophie a renforcées. Je me fuis vu battu par la Tempête, mais comme un rocher. *je le dis fans fonger que Senèque l'*

dit avant moi. Enfin assez Stoïcien sur la douleur, sur les maladies, sur les calomnies &c. je suis peut-être trop Epicurien sur le plaisir, sur la santé & les éloges. Si ce n'est pas là ce qu'on appelle un heureux Tempérammment, qu'on me dise donc où il est; car quoi de plus fortuné que de pouvoir sentir toujours la douce ardeur des rayons du Soleil, sans être incommodé de l'ombre & du froid que donnent les nuages qui le couvrent!

POURSUIVONS notre chemin. Si le Bonheur ne peut consister dans la Gloire qui suit les Lettres, le mettra-t on dans le plaisir de les cultiver? Je ne le crois pas. Je sai que l'Etude affecte immédiatement notre Ame, ou en satisfaisant sa curiosité, ou par le charme du goût, d'images agréables, & de mille sentimens divers. Je sai que penser n'est qu'une manière de sentir, qu'un sentiment en quelque sorte replié; & que par conséquent vaquer aux Lectures & aux Méditations qui nous rient, penser à des choses qui plaisent, c'est sentir presque sans cesse agréablement. Telle est la volupté de l'E-*sprit, qui a excité* dans l'Auteur de l'Hom-

paire de loin & par degrés à l
l'impression de cette Volupté
n'en ferions point susceptible
l'Education, dont la variété
tant ici. Encore ne le somme
pas fort long-tems. Un Arc 1
toujours être tendu; les cor
violon détenduës ne donnent
son sous l'archet: de même l
scles de l'Ame venant à se re
le plaisir diminue proportio
ment; les yeux se fatiguent,
les ligamens ciliaires qui appr
le crystallin de l'uvée, sont
se contracter. Voyez les Ne
plus sensibles & les plus *érigi*
tout le corps, ils ne peuvent
roidir après un seul commerce
sentent rien; plus morts que v
peut bien dire avec Petrone, *fi*
est pars illa &c. en même tems
lonté ne veut plus ce qu'elle eû
qu'elle voudroit. On se dégo
lire & d'écrire, par la même
qu'on se dégoute d'une femme.
me le plaisir du commerce ams

diminue, à mesure que le besoin & la passion décroissent; le charme de l'Etude, la prémière heure, est bien plus vif que quelques heures après. Je sens bien qu'il en est de la Passion des Lettres & des Arts, comme de toute autre, qu'il faut satisfaire, ou être malheureux. Je ne crains point les fers, ni la tyrannie, parce que l'Esprit ne peut s'enchaîner: mais vif comme je suis, je serois fort à plaindre, si je n'avois ni livres, ni plumes, ni encre, ni papier. La Liberté de satisfaire un goût dominant, ne suffit cependant pas, pour rendre heureux. Il y a trop d'autres vuides, trop d'autres besoins à remplir. Jugez du Bien-Etre de ceux qui aiment si peu l'Etude, qui s'appliquent à leur Profession avec si peu de goût & de plaisir, que mille écus de rente leur en laisseroient à peine une étincelle; pour ne rien dire de ces Génies bornés, qui étudiant malgré Minerve, surchargent leur pauvre Mémoire de mille faits, qui leur feroient perdre le Jugement, s'ils en avoient: souvent forcés d'ailleurs de se devouër tout entiers à des choses ingrates, (& qui le sont encore moins qu'*eux*,) *ils regardent* les livres dont

ils

[redacted]

à ceux qui favorisés par le hazar
la naissance, n'auroient point mé
leur Noblesse.

POUR expliquer tant de lumi
qu'on a cru infuses, la Nature ne
roissant pas suffire par elle-mên
ceux qui la connoissent mal, ils
imaginé plusieurs substances, & c
ché, ce qui est absurde, l'intelli
ce de la Raison dans de vrais E
de Raison, comme le prouve l'
teur de *l'Histoire de l'Ame*. Ma
les uns ont gratuïtement fabriqu
idées innées, pour donner aux n
de vertu & de vice une espèce d'a
te qui en imposât & les fît pre
pour des choses réelles; les au
ne sont pas plus fondés à donne
remords à tous les corps animés
vertu d'une disposition particuli
qui suffiroit dans les Animaux; &
dans l'homme, seroit de moitié a
l'éducation: Systême qui ne pe
soutenir, quand on considère se
ment, que, toutes choses égales
uns sont plus sujets aux remords
les autres, & qu'ils changent &
rient avec elle. Telle est l'erreu
l'Auteur de *l'Homme Machine*. C
n'a pas si bien connu la nature
remords, que l'Auteur d'un peti

. Placer en général la Félici-
la Culture des Lettres, pour
r qu'on en retire ; c'est né-
es Biens du Corps & se met-
la Nature. Attacher le Bon-
Char de la Gloire & de la
mée ; c'est le mettre, comme
nt, dans un joujou, ou dans
que fait une Trompette.

TRONS le reste du Tableau,
s tout-à-fait le rideau, derrie-
el est caché Seneque.

T de Gens sont heureux sans
s & sans volupté, ainsi que
nce & sans réputation, & sur-
s le sein d'une obscure & tran-
médiocrité, qu'en plaçant si
Bonheur, des Biens, que
en ont mis si près, j'ai cru
ire encore plus d'honneur
e méritent.

MINONS donc la nouvelle
ui se trouve à notre arc, sans
isser plus seduire par sa belle
d'or, que par toutes les bou-
teuses de la Renommée. Mais
nous sommes sensibles à l'a-
d'être estimés, sans cepen-
uloir désormais sacrifier no-
quilité au plaisir de faire un
it, ne soyons point aussi du-

tement enracinée, prouve non l
lement la néceſſité des bons ex
ples & des bons conſeils pour la
tenir, mais celle de flatter l'am
propre par des louänges, des réc
penſes, ou des gratifications qui l
couragent lui-même, & l'excite
la vertu. Sans quoi, à moins q
ne ſoit piqué par un certain p
d'honneur, on aura beau exhor
déclamer, haranguer, c'eſt un n
vais Soldat qui déſertera. On d
vec raiſon qu'un homme qui mép
ſa vie, peut détruire qui bon lui ſ
ble. Il en eſt de même d'un hon
qui mépriſe ſon Amour propre.
dieu toutes les Vertus, ſi on en v
à ce point d'indolence! la ſource
ſera néceſſairement t·rie. L'Am
propre ſeul peut entretenir le g
qu'il a fait naître. Son défaut
beaucoup plus à craindre que ſon
cès. La belle Société qui ne ſe
compoſée que de Diogènes, de
ſipp·s & autr·s fous ſemblables,
l'Antiquité ne nous fait point tan
vérer, que nous ne les trouvion
gnes des petites maiſons.

SI la diſpoſition au mal eſt te
qu'il eſt plus facile aux bons de
venir méchans, qu'à ceux-ci de

; excusons cette pente in-
de l'Humanité. Ne perdons
vuë les entraves & les fers
recevons en naissant; &
suivent dans tout l'Esclava-
vie. Voyez ces Arbres plan-
ut & au pied d'une Monta-
uns sont petits, les autres
ds; non seulement ils diffe-
leurs germes, mais par le
us ou moins chaud, où ils
tés. L'homme végète, sui-
mêmes loix; il tient du cli-
vit, comme du Père dont
i; tout les élemens domi-
foible machine; elle ne
int dans un air humide &
mme dans un air pur & sec.
endant de tant de causes
& à plus forte raison de
ernes, comment pourrions-
s dispenser d'être ce que
nes? Comment pourrions-
er des ressorts que nous ne
ns pas?
qui le croiroit? le bien-ê-
motif même de la méchan-
conduit le perfide, le Ty-
ssin, comme l'honnête hom-
volonté est nécessairement
e à désirer & chercher ce
qui

cisse de *Britannicus*, sa felicité d
les malheurs dont il est cause.

FAIRE le Bien de la Societé, r
dre les cœurs heureux de sa jo
c'est le devoir d'un homme riche.
ne s'en acquitte pas, s'il n'est pa
compatissant, liberal, s'il ne sou
point à la vuë de tant de pauvres
le plus opulent ne peut soulager,
depôt a été mal confié; il ne pou
être en de plus mauvaises main

JE ne désire point d'être riche, po
avoir chez moi une foule de flatte
& de faux Amis, qui sans un reste
mauvaise honte, ou plutôt de pe
die, me tourneroient le dos presq
aussi vîte que la fortune: Je ne vo
drois posseder de grands Biens, q
pour jouïr de cette belle préroga
ve, le plaisir d'obliger; la générosi
seroit toute ma magnificence. Je
mépriserois point les richesses, je sa
rois les depenser & les distribuer.
regarde l'avarice, comme la sour
de tous les vices. Et sans généro
té, est-il quelque vertu?

MA Félicité n'est point d'avoir d
Chevaux, des Courriers, des Chie
& tout cet amas de Laquais pressé
dont le poids semble menacer d'e
foncer le derriere d'un Carosse.

d'animaux Domestiques ne me sont point nécessaires. Je ne me crois point décoré d'avoir à ma porte un Suisse menteur, qui refuse l'entrée à des Créanciers, qu'un honnête homme ne doit point craindre, parce qu'il ne les a faits que pour les païer. Passe encore, si sa Hallebarde & sa Moûstache faisant peur à qui la fait à tous les autres, pouvoit empêcher la mort d'entrer! Mais non; Horace l'a dit en Latin & Malherbe en François:

Le Pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

LOIN d'ici tout superflu. Le Sage ne le connoit, que pour le mépriser. O! malheureux cent fois qui ajoûte aux besoins de la Nature, qui sont déjà en trop grand nombre, ceux que le faste ou la vanité lui fait! pour être heureux, si ce n'est point assez d'un nécessaire trop exact, du moins suffit-il de pouvoir dire: j'aime à vivre, parcequ'avec peu de choses je ne manque de rien. Socrate préferoit *la mort à l'exil*; je n'ai pas jus-

qu'à ce point la *maladie du*
crois que la Patrie & le Bonh
vent aller ensemble, & sont
où l'on est bien. C'est un
dont on auroit peine à
qui la sent avec une aussi viv
noissance que moi. Pourqu
qu'on soit reduit à desirer d
la conservation de ce qu'on
la crainte de le perdre, un
phe seroit heureux. Mais
il de si beaux jours qui ne s
scurcis par de petits nuages
raïons de la plus belle esper
bien de la peine à dissiper? C
me qui vit de ses propres
est-il sûr que son fermier
jours solvable?

REGARDONS la Prosp
mieux fondée en apparence
un calme auquel peut suc
Tempête. Le vaisseau perir
ne se trouve prêt sur le cha
jetter l'ancre, & la parer.
tumons-nous donc peu à p
moins attachés à ce qu'il ser
commode de ne pas avoir,
le regretter moins, quand v
ment nous aurons le malheu
tre privés. Le fardeau est
moins pesant, quand on s'é

à le porter. Ce que je dis de la pauvreté, je l'ai dit ci-devant de la vie, dont le joug est quelquefois bien dur dans le sein même des richesses & des grandeurs. C'est alors qu'il faut se munir de plus de force, pour ne pas céder à la facilité de briser ses liens. Il est moins glorieux de sçavoir mourir que de savoir vivre dans les douleurs & les revers. Il y a d'ailleurs si peu d'occasions d'acquerir cette gloire du dernier moment, qu'il vaut mieux apprendre à pouvoir vivre, qu'à oser mourir. J'ai crû devoir revenir à un article aussi interessant pour la Societé.

QUI est digne des faveurs de la fortune, peut bien l'être de celles de la Nature, & par consequent de la volupté. La Raison pour laquelle Seneque se déclare si vivement contr'elle, c'est qu'il prétend que le voluptueux ne peut-être ni bon Ami, ni bon Soldat, ni bon Citoïen, mais sans raison. L'Experience le prouve. La Volupté n'énerve pas toujours ses favoris : on lui sacrifie beaucoup, mais on ne lui sacrifie pas tout; & quelque puissant que soit son Empire, le devoir s'allie si bien au *plaisir dans une Ame* raisonnable,

que loin de se nuire, ils se prêten des forces mutuelles. L'Art de sentir, de gouter, de perfectionner en quelque sorte le plaisir, est assez généralement accordé aux François peut-être par ce qu'on leur en fait un démerite. Cette Nation si voluptueuse cependant, en est-elle moins capable d'amitié? L'amour de la Patrie en est-il moins gravé dans son cœur? Connoit-elle le danger, où l'honneur, où son Roi l'appelle? la volupté d'Epicure n'est qu'une robe de femme sur un corps robuste comme dit figurément notre Auteur ne puis-je pas dire dans le même sens, que nos Seigneurs François portent le courage d'Hercule dans les habits d'Omphale? Voltaire, & tous ceux qui connoissent la Nation, ne me démentiront pas. Voici comm l'a peint ce beau Génie:

Des Courtisans François tel est le Caractère,
Du sein de la Molesse ils courent aux hazards;
Vils flatteurs à la Cour, Heros aux Champs de Mars.

SENEQUE ne defend pas absolument l'usage de la Volupté. No

connoissez ces bluëts, image du Vaudeville pour la durée, ornemens de Cérés, que le hazard des graines & les vents fait naître au milieu des blés; la volupté, insinuë-t-il, croit ainsi quelquefois sur les pas d'un homme vertueux; il peut la cueillir, lors qu'elle se présente, sans qu'il la cherche, comme on cueille une fleur en passant. Suivant cette idée, la Volupté seroit donc la fleur de la Vertu, comme l'Esprit du plaisir; elle germeroit dans son sein d'autant plus belle & plus pure, & plus *Vierge*, si l'on me permet cette expression Chymique.

Ce n'est pas tout-à-fait defendre l'usage d'une fleur, que de permettre de la flairer: mais faut-il en respirer si négligemment la délicieuse odeur? S'il est dans la Volupté, comme dans toutes les Plantes, une quintessence, ou, comme dit Boerhaave, un Esprit Recteur, en prendre la fleur, la sentir avec nonchalance, ce n'est pas le moyen de goûter cet Esprit ravissant. Le dédaigner, n'est-ce point une indolence coupable? N'y a-t-il point une sorte d'inhumanité à laisser *flétrir*, qui pis est, une rose, *mieux employée* à notre usage?

Je ne prétends pas faire
le Bonheur dans la Volup
quoique j'aye autrefois fait
ma plume toute l'yvresse qu
répanduë dans mes sens,
geant aujourd'hui des piég
Syrene, je souscris (par t
ment peut être) à plus de
tion, & veux que le besoin
Père du Plaisir, l'appelle d
& sonne, pour ainsi m'e
l'heure de ma volupté.
plaisirs des sens sont essent
trop courts, & trop peu
pour constituer un état au
nent que la félicité, regard
moins comme des éclairs
heur, qui ne peuvent manq

moins de voluptueux; mais donnons à la Nature ce qui appartient à la Nature. On boit quand on a soif, on mange quand on a faim. Or ici on éprouve quelquefois ce double effet de la même cause; car quel homme n'a pas quelquefois faim & soif de certaines voluptés? Faute de s'y livrer, combien de nuages & de mécontentemens s'élevent dans l'Ame, que la Volupté seule peut dissiper? Je n'ignore pas que certains Tempéramens foibles peuvent, ou plutôt doivent s'en priver, pour se bien porter, & mieux jouïr des autres plaisirs; mais d'ailleurs la Volupté prudemment conduite, est d'une aussi grande nécessité que les autres besoins, & la Nature a employé les mêmes moyens pour faire naître celui-là. De là vient que Celse, son Commentateur Lommius, Venette, Boerhaave, & tous les plus graves Philosophes & Médecins, n'ont point fait difficulté de la recommander dans leurs écrits, & d'y donner de vraies & sages leçons d'Amour. J'avois suivi moi-même leur exemple dans une Lettre, qui terminoit celles que j'ai données *sur la Santé*; mais je ne sai quel *scrupuleux* Censeur a jugé à pro-

pos d'en supprimer la seule copie qui j'eusse, & qui contenoit Venette ra jeuni, (moins bien qu'il ne va pa roître) avec précis de tout ce qu nos meilleurs Auteurs nous ont lai sé sur un sujet plus important qu'o ne pense.

Quoique le Bonheur ne doive pa être placé en général dans la Volu té des sens, il y a cependant des Se pour qui c'est un besoin si urgen qui ont tellement faim & soif du Coït que sans cet Acte Vénérien, qu' leur faut souvent répéter chaqu jour, ils seroient malheureux, & fo à plaindre. Au contraire donnez u ne ample carrière à leur Tempér ment, ils sont heureux, non seul ment dans la Volupté, & par la Vo lupté même, mais dans le sein de débauche, de la folie & du désordr Quelle preuve en demandez-vous Leurs jours se coulent, presque sa qu'ils s'en apperçoivent, parce qu'i sentent & ne réfléchissent point: to jours gais & contens, ils ne res rent que la joie; ils la portent pa tout. C'est, pour ainsi dire, la mo noie courante de nos Cœurs, c' un Substitut de l'Esprit, plus agré ble que l'Esprit même, & plus à

tée de tout le monde: comment
seroit-il pas de toutes les Fêtes &
tous les Banquets? La Joïe est as-
avec eux, elle rit aux Convives
'elle réjouït; ils la font circuler
ns les Cercles, & en quelque sor-
mousser, & boire à longs traits
ns différens vins exquis. Cepen-
nt ils sont perdus de Dettes &
Honneur. Tant il est vrai que la
'ertu & la Probité sont choses étran-
ères à la Nature de notre Etre; or-
nemens & non fondemens de la Fé-
licité. Combiens d'autres sont aussi
vertueux qu'honnêtes, chastes, so-
bres, & malheureux? Leur Candeur,
leur Sagesse, leur Humanité est à tou-
te épreuve; mais ils n'en trainent pas
moins aprés eux l'ennui de la solitu-
de, la dureté de leur caractère & l'o-
nereux fardeau d'une raison qui ne
se déride jamais: aussi durs & sévé-
res, que graves & silentieux, aussi
froids & tristes, qu'hommes sûrs &
vrais; leur mélancholie, leur figure
atrabilaire, font fuïr les Jeux & les
Ris déconcertés, ou effarouchés à
leur aspect. On les respecte & on les
fuit, c'est le sort de la vertu; tandis
qu'on recherche avec empressement
d'aimables vicieux qu'on méprise.

plus qu'une P***, & e
pas plus de cas de la rép
le malheur des autres vi
penser, & à des objets r
bres, images tristes que l
re, comme un rideau, d
gination bouchée. Quel
ont ceux-ci? Quelques p
moment; le vin qui nuit
Compagnies, les Spectac
pation, qui ne réussissent p
La Société des personn
ment joieuses, afflige d
celles qui ne le sont pas
direz-vous, ne sont capa
goûter la Volupté, & de
les délices d'un doux pru
en sont-ils moins heureu
vent ils par cet instinct

ra point de remords, dans une familiarité avec le crime, que vices soient pour lui des Vertus, plus Heureux, que tel autre, après une belle action, se repentira de l'avoir faite, & par là en perdra tout le prix. Tel est le merveilleux empire d'une tranquillité que rien ne peut troubler.

... TOI, qu'on appelle communément malheureux, & qui l'est en effet vis-à-vis de la Société; devant toi-même, tu peux donc être tranquille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par la réfléxion, (si elle en a la force,) ou par des habitudes contraires, beaucoup plus puissantes. Si tu eusses été élevé sans les idées qui en sont la base, tu n'aurois point eu ces ennemis à combattre. Ce n'est pas tout, il faut que tu méprises la vie, autant que l'estime, ou la haine publique. A... en effet, je le soutiens, parricide, incestueux, voleur, scélérat infâme, & juste objet de l'exécration des honnêtes Gens, tu seras Heureux cependant. Car quel malheur, quel chagrin peuvent causer des remords, qui, si noires & si horribles qu'on les suppose, ne laisseroient, (suivant l'Hypothèse,) aucune tra-

ce de crime, dans l'Ame du Cri
nel. Mais si tu veux vivre, pre
y garde, la Politique n'est pa
commode que ma Philosophie.
Justice est sa Fille; les Bourreau
les Gibets sont à ses Ordres: cr
les plus que ta Conscience &
Dieux.

Les prémiers hommes, qui en
eu d'autres à gouverner, ont sen
foiblesse de ce double frein. D
est venuë la nécessité d'étrangler
partie des Citoiens, pour conser
le reste, comme on ampute un m
bre gangréné, pour le salut du Co

Goutes aussi puisque l'ing
Nature te le permet, Prince cruel
lâche, savoures à longs traits la
rannie. Erostrate voulut s'immo
liser par le feu; immortalises toi
le sang; raffines dans l'invention
tourmens, comme un homme à b
nes fortunes dans celle des Volup
& trouves-y, s'il se peut, le m
plaisir. Le seul Bien qui soit en
pouvoir, est de faire du Mal: f
le Bien, feroit ton Supplice. J
t'arrache point au maudit pencl
qui t'entraîne. Eh le puis-je? I
la source de ton malheureux I
heur. Les Ours, les Lions, le

iment à déchirer les autres A-
: Féroce comme eux, il est
iste que tu cedes aux mêmes
tions. Je te plains cependant,
epaître ainsi des Calamités pu-
, mais qui ne plaindroit encore
Etat, où il ne se trouveroit
homme, un homme assez ver-
pour le délivrer, aux dépens
de sa vie, d'un Monstre tel
?

oi-même, voluptueux, (pour
nmoder à ta foiblesse, comme
urgien au vuide des vaisseaux,)
sans plaisirs vifs, tu ne peux
r à la Vie Heureuse, laisses là
ne & Senèque; chansons pour
toutes les Vertus Stoïques!
ges qu'à ton Corps. Ce que
Ame ne merite pas en effet
re distingué. Les Préjugés,
ans, les Fanatiques s'armeront
oi; mais quand tous les Ele-
y joindroient?... Que fai-
Tibulle dans les bras de sa
la pluïe, la grêle & les vents
és? Ils ajoutoient à sa félici-
les bravoit. Prens donc le
s, quand, & par tout où il
ouïs du présent; oublies le
n'est plus, & ne crains point
l'a-

pour la Mer; que tout c
lecte, eit plaisir, & que ri
tr'elle que la douleur.
lution & la Jouïssance, l
vales, se succédant tour
faisant nuit & jour, fondr
té, rendent ton Ame,
aussi gluante & lascive qu
Enfin puisque tu n'as po
ressources, tires en parti
ges, dors, ronfles, rêv
penses quelquefois, que
deux vins; & toûjours,
du moment présent, ou
nagé pour l'heure suivan
non content d'exceller d
Art des Voluptés, la c
débauche n'ont rien de tr

QU'ON ne dise point que j'invite au crime, car je n'invite qu'au repos dans le crime. L'homme paroit en général un animal faux, rusé, dangéreux, perfide &c. il semble suivre plutôt la fougue du sang & de ses Passions, que les idées qu'il a reçuës dès l'enfance & qui font la base de la Loi Naturelle & des remords. Voilà à quoi se réduit en substance tout ce que je dis. Mon but est de raisonner & d'aller aux causes, en faisant abstraction des conséquences, qui cependant n'en seront ni plus fâcheuses, ni plus difficiles à réprimer. Si tant de Méchans, malgré tous les préjugés, contraires à leurs actions, dans lesquels ils ont été élevés, ne sont pas toujours malheureux, n'est-il pas évident qu'ils le seroient conséquemment encore moins, dans la double supposition, ou qu'ils en pourroient secouër le joug, ou sur-tout qu'ils ne l'eussent jamais porté. Je dis donc ce qui me semble, & ne donne qu'une Hypothèse Philosophique. Je ne soutiens point, à Dieu ne plaise! la méchanceté, trop opposée à mon caractère; j'y compatis, parce que j'en trouve l'excuse dans *l'organisation même*, quelquefois dif-

fi-

ficile & même impossible à dompt
Les chevaux ne sont pas les se
Animaux qui prennent le mors
dents. Que chacun s'examine; q
se rappelle ses anciennes colères,
vengeances, ses querelles &
d'autres mouvemens qui l'ont
porté, & il se trouvera Cheva' c
me un autre. Tout homme fougu
& violent en est un.

MAIS, (pour me parler à l'
tation de Senèque) tu ne pour
point les vices & les crimes ave
stile de fer? Je ne suis point ten
remplir une tâche qui n'est poin
mienne. Je la laisse aux Satyrique
aux Prédicateurs. Je ne moralise
ne prêche, ni ne déclame, j'ex
que. Je suis & me fais honneur
tre Citoien zélé; mais ce n'est p
en cette qualité que j'écris, c'est c
me Philosophe. Comme tel, je v
que Cartouche étoit fait pour
Cartouche, comme Pirrhus pour
Pirrhus: je vois que l'un étoit
pour voler & tuër à force cachée,
l'autre à force ouverte. Les cons
sont inutiles à qui est né avec la
du carnage & du sang. On pourra b
les écouter, & même les applau
mais non les suivre. Voilà ce que

ićte la Philosophie. L'Amour du Pu-
lic me dicte autre chose. Je déplore
: sort de l'Humanité, d'être, pour
nsi dire, en d'aussi mauvaises mains
ue les siennes. Je suis fâché de croi-
: tout ce que je dis; mais je ne me
:pens point de dire ce que je crois.
u travers de ce qui semble révolter
ı premier coup d'œil, les gens qui
: sont pas sans odorat, pénetrant
écorce, trouveront que ma Philo-
phie ne s'élève point sur les débris
: la Société. Je ne puis trop insister
r cet article. Qu'on y prenne bien
ırde, & qu'on distingue en même
ms l'homme de l'Auteur. Je n'en-
ırdis point les méchans; je les plains
ır humanité, & je les tranquillise
ır raison. Si je les soulage d'un pe-
nt fardeau, je ne reconnois pas
oins qu'ils en font eux-mêmes un
en plus onéreux pour la Société.
'le a ses coutumes & ses loix, & ses
mes, quand on les a blessées; je
: suis point ici son Vengeur, ni son
ppui. Themis ne m'a point remis
Balance, elle ne m'a point char-
: de peser les vices & les vertus,
s peines & les récompenses. Et
omme Crébillon n'en est pas plus
oir pour avoir fait la Tragédie d'A-
trée

donne. Pour ſavoir appré
hommes, il ne s'enſuit pa
dédaigne de les ſervir & qu
de à leur ruine. Je déteſte
traire tout ce qui nuit à la
Je voudrois que ces armes d
litique, (les remords) ſuffi
effrayantes, & efficaces qu
tence & l'échaffaut. Ou plu
ne puis-je empêcher les hom
ſe nuire les uns aux autres!
puis-je les pêtrir en quelqu
comme une pâte excellente,
ner tous à la ſureté, à l'ava
à l'agrément de la Patrie! Q
roient nobles, doux, tendres
téreſſés, généreux, compa
ſans envie, ſans autre ambi

eins, semblables à ces ruisseaux,
nt. l'onde claire & filtrée au tra-
rs de pierres poreuses, qui la ren-
nt encore plus belle, se répand
ns la prairie, suivant un cours si
turel & une pente si douce, qu'el-
paroit véritablement ne point l'ar-
ser sans plaisir. C'est l'image de
vie d'un bon Citoien.

J'AI crû cette espèce d'Apologie
de Digression nécessaire, & je viens
fin à la Conclusion.

PUISQUE tout est sacrifié dans la
e à ce contentement intérieur, au-
uel Epicure a donné le nom de Vo-
pté, concluons qu'il est la source
cette Béatitude qui suit le souve-
in Bien. Toutes les opinions des
hilosophes reviennent donc à celle-
; & la nôtre même au fond n'en est
is différente. Epicure dit, que c'est
oujours l'envie de se satisfaire, qui
it commettre les Actions bonnes ou
auvaises: & moi je dis que c'est le
ntiment du Bien-Etre qui nous dé-
ermine. J'en infère que le Bonheur
st, comme la Volupté, à la portée
e tout le monde; des Bons comme
es Méchans que les plus vertueux
e sont pas plus heureux: ou que
s'ils le sont, ce n'est qu'autant qu'ils
sen-

sentent avec délices leur
d'exister & d'agir. J'en infé
faute de cette modification de
les Bons peuvent être Malh
tandis que ces mauvais sujets
à eux-mêmes leur Patrie, leur
leur Maîtresse, & leur Fen
leurs Enfans, éternels contei
de la Vertu & des *vrais Bie*
nommés, vivent contens seuls
tiles au monde, *pondus inutil*
dans la jouïssance des *faux Bie*
ne sont apparemment si faux
nom. J'en conclus que chac
portion de Félicité. les gueux
les riches, les ignorans comme
vans, les Animaux comme les
mes, (car le tems d'en faire d
chines dépourvuës de sentim
passé,) que chaque individu p
conséquemment à son dégré d
heur, comme à la santé, à la
à l'esprit, à la force, au cou
à l'humanité possibles; & qu'a
est construit pour être heureu
malheureux, & presque à tel
point, comme pour mourir jeu
vieux, de tel ou tel mal, e
de Médecins.

ON voit encore par ce qui
dit, le cas qu'on doit faire d

chesses, de la Volupté des sens, de la Société, de la Vertu, & des Loix. Montagne, le premier François qui ait osé penser, dit que celui qui obéit aux Loix, parce qu'il les croit justes, ne leur obéit pas *justement*, par ce qu'elles valent. Ce n'est que comme Loix qu'elles sont respectables; autrement on n'eût point suivi toutes celles dont l'Histoire fourmille, qui me semblent si souvent injustes & cruelles; & on se fût cent fois révolté contre les Décrets du Sénat Romain. Les Loix, la Vérité, & la Justice paroissent mériter la même considération; les unes comme émanées des mains de la Politique, les autres, comme Filles du sentiment. Mais puis qu'il y a eu dans tous les tems! qu'il y a aujourd'hui, & y aura toujours des Loix contraires à ce qu'on appelle Vérité, ou à ce qui paroit Justice, comment concilier ensemble des Intérêts si opposés? A qui donner la préférence? La Vérité, comme tout bon parti; (c'est encore l'idée de mon Philosophe, & de celui de la Nature,) doit se soutenir *jusqu'au feu, mais exclusivement.* Les Loix les plus injustes ont la force en *main; il n'y a* qu'un fou qui

 ose

té. Ce font des Etres qu
qu'autant qu'ils fervent
les poffède. Vous éclair
mes, vous fervez la So
dépens ; c'eft le fruit de l
le germe en eft dans l'Ame
mais non dans la Nature.
te de telle, ou telle Vo
le, ou telle Vérité, les
la Société en fouffriront
fi je ne la prive point de
ges, moi j'en fouffrira
pour autrui, ou pour m
Nature & la Raifon m
d'être heureux? Le Poët
dans *Démocrite prétendu f*
en vrai Philofophe: *On*
pour les autres.

r un feul chemin, qui eft le fen-
ient. Pour le former, il a fallu
e tous les Nerfs fe donnaffent,
ur ainfi dire, un *rendez-vous* dans
endroit particulier du Cerveau,
ils font tous réünis. Et comme
core le Cœur fe contracte plus fou-
nt, ou plus fortement, quand le
g & les efprits y font abondam-
nt précipités par diverfes caufes;
même le fentiment de notre Bien-
Mal-Etre s'aiguife & s'excite par
lles qui agiffent intérieurement ou
térieurement fur nos Organes fen-
fs. De forte que celui dont les
erfs font le plus agréablement affe-
és par quelque caufe que ce foit, eft
ceffairement le plus heureux.
TEL eft le Tronc, duquel partent
ites les branches du Bonheur, luxe
armant de l'arbre de la vie, à l'om-
e duquel, fi par fois nos chagrins
us eclairent trop vivement fur no-
condition, il faut être bien peu
ge, pour ne pouvoir par les fup-
rter avec patience.
VOILA le but que nous nous'é-
ons propofés d'atteindre: le champ
vafte, la carrière brillante: fi nous
ons fû la remplir avec autant de
ftinction, que nous nous fom-
K 2 mes

Traité de la Vie heureuse, q
le donne, est très fameux.
nité du sujet, la réputation d
vain, ce que tant d'Auteur
écrit, & sur-tout Descartes à
stre Princesse Palatine, tout
téressé à Senèque & à son
Non seulement j'ai cru qu'il
d'être mieux examiné & au
réfuté qu'il ne l'a encore ét
quoiqu'en dise Descartes, je
gé digne d'être traduit, sans
gard aux Traductions qui on
dé la mienne. Tous les déf
l'imperfection avec laquelle il
bable qu'il nous est parve
m'ont pas empêché d'y tro
grandes beautés.

SENÈQUE, il est vrai,

former un Syſtème, dont les
bien liées & enchaînées en-
ſe répondent toutes parfaite-
il faut un eſprit d'ordre, un
ſcrire, plus commun aujour-
qu'autrefois, une marche d'es-
uivie, un Génie vaſte, péné-
x vraiment Philoſophique. Ce-
Senèque me paroit conſiſter
ıne imagination riche qui le
ſoit. Eſprit précieux, le Néo-
ıe ne remonte pas plus haut que
iiſonneur étudié, le plus ſou-
'eintre de Colifichets, je com-
ès lumières dont il brille, tant
entent l'artifice, à ces étoiles,
s fuſées laiſſent dans l'air après
Genie obſcur, lorsqu'il veut
ıncis, entrecoupé de plus de té-
, que de lueurs Philoſophi-
peu conſiſtant ou peu ſolide,
ıeu conſéquent, éloquent à ſa
'e, en paroiſſant mépriſer l'Elo-
:, vigoureux par vertu, ver-
par ſecte, fort de choſes par
'es, fort d'eſprit par affecta-
ıointilleux par minauderie; en-
ıpliquant plus à orner ſon lan-
ı'à ſe faire entendre, ou à s'en-
lui-même, *je conviens qu'il a
aimé ſe répeter* en termes ar-

chant toujours l'agrément
tion & la vanité des parol
re le fard de l'Eloquence à
tés naturelles qui font bien r
ornement: panneau couve
quant, où donneront tou
beaux Esprits peu Philoso
la Varieté des images éblo
leur faire prendre pour de
choses, un brillant tissu d'a
joliment arrangés. Mais a
trouve que Senèque a plu
que Ciceron. Si celui-ci
Philosophe dans la Théor
que l'étoit plus dans la
moins incertain, quoique n
séquent; marchant à la mor
ferme & intrépide, il a fa
non aussi gaie que celle de

l'Homme dans l'Orateur qu'il admire.

CRITIQUONS, blâmons même Senèque, admirons le quelquefois, & estimons-le toujours. Une Ame médiocre n'outre rien; elle ne s'élève point; elle nage, pour ainsi dire, entre deux eaux. Loüons les plus vains efforts; pardonnons, comme sur nos Théatres, une exagération qui invite à la Vertu. Senèque a cherché à être vertueux, comme Pascal à croire. Du fond des vices, il est difficile de monter au sommet des Vertus. L'un a le courage de l'Aigle, l'autre en a le vol, peu en ont la vuë; l'homme est porté par son génie, comme l'oiseau par ses ailes. Mais n'est-ce pas assez, comme notre Auteur l'insinuë lui-même, qu'il s'évertuë, s'excite, & rampe moins? Heureux cent fois qui aux facultés naturelles d'être Heureux, joint celle de rendre son Bonheur communicatif, comme est la Vertu & le Courage de Senèque!

VOILA mes idées sur le Bonheur, & ce que je pense de l'Auteur illustre qui m'a fait naître l'envie de les mettre par écrit. Bien des Gens seront peut-être choqués de ma façon *de penser, principalement sur la Ver-*

puisé dans la Nature. M
fachent, ces esclaves de l'e
de la superstition, ces peti
qu'on ne voit point, où la
roit, qu'on peut ici (quell
le invitation à ses Amateurs
les préjugés & tous les en
la Philosophie, comme on
courroux des flots dans un l
quille! Je n'entends plus en e
der les miens que de loin,
me la Tempête qui bat le
dont je me suis échapé. Ici
une fois, quel plaisir pour un
phe! chacun peut à son gré c
Philosophie, les Sciences & l
Arts: la Carrière est ouver
Prince qui s'y est distingué

ogiens Juges des Philosophes !
pitié ! C'est vouloir ramener
erstition & la Barbarie. Au
re brider ces Bêtes arrogan-
ur laisser peu de pouvoir, (ils
rpent assez) c'est le moyen de
er le progrès des Lettres, &
e fleurir les Etats. L'ignoran-
mence par les avilir, & finit
s détruire.

UE ma réconnoissance & mon
exerceroient avec plaisir à cé-
les Vertus du *Salomon du Nord*,
toit aussi facile de le suivre que
mirer ! Mais ce feroit trop pré-
de mon peu de forces ; car que
ajouter à la Gloire d'un Prin-
i, tandis que presque tous les
Rois font consister leur Bon-
s'endormir mollement dans
s de la Volupté, n'en connoît
, que celui qui resulte de l'Hu-
la plus éclairée, & du plus
Héroïsme ; d'un Prince qui

fant Génie que nous devo

que tant d'autres doiver

à la faveur, à l'intrigue,

fesse, & à tout ce vil mane

vots, de Femmes & des C

qui n'a point lieu devan

Philosophie.

Tous les Arts à la fois c
Science.

Rival de Ciceron, il brille e
ce:

De la Nature il a sondé les P

Des charlatans devots confo
veurs.

Voiez ce savant Roi sans so
affaire;

Il passe un Ignorant dans l'a
de plaire.

;PITRE

à

le. A. C. P.

Ou la

CHINE TERRASSÉE.

MADEMOISELLE!

Rien n'est plus flatteur pour moi, que la bonté, que Vous me faites, en me demandant un recit fidéle de la Maine, qui a parû dans nos jours. exécute Vos ordres d'autant plus tement, que je conte sûrement sur otre approbation; motif pour moi, ii charme & qui l'emporte surtous s attraits possibles.

J'entre donc en matière, ma che, & je Vous dis, que la Machie, que Vous admirer, cette Mahine sans ame, cette matière oraisée est enfin terassée & mise à la astille *Pluton*.

Toujours mobile, elle roula jusu'à casser enfin le cou. Elle chercha

cha à l'emporter fur les machines vulgaires par fon caquet, par fes manœuvres, par fa médifance, & par l'effort de compofer des livres. Elle alla même jusqu'à faire des réflexions ferieufes fur la félicité:
„ *Mais l'ignorance commença par l'a-*
„ *vilir & finit par la detruire.*

Mr. Machine, car c'eft fon *nomen & omen*, s'entêta, que l'opium foit le veritable moyen de parvenir à la felicité & au Paradis d'une machine. „*Je veux*, dit-il, *par-*
„ *ler de ces états doux & tranquilles,*
„ *que donne l'opium, dans lesquels on*
„ *voudroit demeurer toute une éternité,*
„ *vrai Paradis de l'ame, s'ils étoient*
„ *permanens;*" *Mr. Machine* trop jaloux de fa tranquillité heureufe pour n'en vouloir pas jouir fans ceffe, prit enfin le parti, de fe plonger par le moyen de la poudre de rats dans fes douces tenébres. Il en prit une bonne dofe & réüffit dans fon deffein.

Vous blamerés, je le prévoi, la folie de *Machine*; mais, je Vous en prie, ma chére, ne Vous irritès pas contre lui. Rappellés Vous, s'il Vous plait, que c'eft *Mr. Machine*. Une Machine n'agit pas à ce qu'elle

veut,

me, mais plutôt à ce qu'elle doit-hautement ses loüanges, je ne permettrai jamais, qu'on le décriât. Je mets à couvert de tout réproche sa folie, je lui conserve la reputation malgré toutes objections contraires, en disant: il fut machine, & pas plus.

Pardonnés le moi, ma chere, d'avoir entamé mon histoire par la mort de mon heros. Il est un peu bizarre; & il faut, que la relation de sa vie ne le soit pas moins. Je reviens sur mes pas, & je Vous promets d'observer dans la suite un meilleur ordre.

Pour la naissance de *Mr. Machine*, je serai le plus court du monde. Je me console facilement, de ne savoir pas, dans quelle retorte cette matiére lourde & grossiére se soit animée. Dès qu'elle l'etoit, elle devint Machine. *Calons*, qui annonce toujours sa présence par quelques obscénités, la nomma, & c'étoit *Mr. Machine* qui parût peut-être à la manière des canes de *Mr. Vaucanson* à *Paris*. Car *Mr. Machine* est comme elles sans ame, sans esprit, sans raison, sans vertu, sans discernement, sans gout, sans politesse & sans moeurs.

tout eſt corps, tout eſt matière en lui. Pure machine, homme plante, homme machine, homme plus que machine; ce ſont les titres qu'il affecte, qu'il ambitionne, & dont il fait gloire.

Il célébra ſolemnellement ſon jour de naiſſance pendant le cours de quatre années une fois; car il fut mis au jour au je ne ſai quel biſſexte.

Je vous avertirois auſſi de ſon éducation; mais je ne ſai que dire de celle d'une machine. Chacun a ſon tour; la machine pourſuit le ſien. On la monte, & elle joüe ſon rôle jusqu'à tomber dans le trou. Elle ſe conforme à ſes règles; & c'eſt ce que fit auſſi *Mr. Machine*. Il pouſſa ſes efforts, ſes études, ou plûtôt ſes manœuvres à *Paris*, à *Leide*, & à *Rheims* jusqu'à en venir à bout. Il fut créé Docteur en M..... n'eſt-ce pas aſſés d'honneur pour une machine?

Ce n'eſt pas encore tout; il ſût maintenir avec adreſſe la figure, ſous laquelle il parût. Il ravagea machinalement dans la republique des lettres, ſe ſignalant entre autres par quelques *Inſtitutions de M.....* qu'il mit au jour. Cette traduction, car

elle

[redacted]

le n'est plus presque par tout, lui beaucoup d'honneur. Il ne se conpta pas de traduire; il tâcha même netamorphoser à son gré. *Breslau*, quelle admirable machine! selon est un auteur. *Breslau*, dit-il, *l'a vû sortir par la cornée*,, en vouit citer les recueils de *Breslau*. .ns un autre endroit il parle plus e machinalement: „ *je parle*, dit-il, *d'une injection, où l'on ne met* *pas plus de force que le cœur, ce qui* *est prouvé par l'imperfection de la perfection.*" Galimathias sans bon sens! la même manière parle-t-il *des* *s dissouts:* pour moi, j'aimerois lire des œufs separés. La chatte *Bythinie* selon lui est une civette. pourquoi cela? parcequ'il est bon noisseur de la nature. Et qu'est-que signifient ces mots? „ *L'une* *& l'autre cave & fort cave est plus* *arge que la trace du trou ovale.*" Il vrai, c'est sur ce point-là, que e gronderois; mais je sai, dont 'agit, c'est *M. Machine*.

Je Vous lassés pas, ma chère, lire encore quelques manœuvres *Mr. Machine*. Ils sont trop jolis ır Vous les cacher. *Aldrovandus*, *l*, *dans un autre* Ouvrage, a be-

rité

fant Génie que nous devons
que tant d'autres doivent
à la faveur, à l'intrigue, à
fesse, & à tout ce vil manége
vots, de Femmes & des Cou
qui n'a point lieu devant
Philosophe.

Tous les Arts à la fois com
Science.
Rival de Cicéron, il brille en
ce:
De la Nature il a fondé les Pro
Des charlatans dévots confond
reurs.
Voilà ce savant Roi fa
affaire;
Il passe un l
ne pl

EPITRE

à

Mlle. A. C. P.

Ou la

[illegible]NE TERR[illegible]

que de lui-même, pour aller de plein vol à l'Immortalité. Qu'il me suffise donc de sentir; (quoi de plus flateur pour le Maître & pour les Savans de son Royaume!) que c'est à son puissant Génie que nous devons tous, ce que tant d'autres doivent ailleurs à la faveur, à l'intrigue, à la bassesse, & à tout ce vil manége de Dévots, de Femmes & des Courtisans, qui n'a point lieu devant un Roi Philosophe.

Tous les Arts à la fois composent sa Science.
Rival de Ciceron, il brille en Eloquence:
De la Nature il a sondé les Profondeurs,
Des charlatans devots confondu les Erreurs.
Voiez ce savant Roi sans soin & sans affaire;
Il passe un Ignorant dans l'art heureux de plaire.
Il fait tout, il fait tout, il s'élance à grands pas,
Du Parnasse à l'Olympe, & des Jeux aux Combats.

FIN.

EPITRE

à

Mlle. A. C. P.

Ou la

MACHINE TERRASSÉE.

que ... qu'il a été en état d
reux, qu'il a été en état d
blesser la verité. C'est sa
tion, lorsqu'il avouë in
» *d'avoir copié la plupart*
» *tions de la M. pratique* :
» *te, d'avoir dépensé cen*
» *par débauches & volupt*
» *de devenir Docteur* ; &
» gloire, *de s'être fait*
» *par le moyen de l'ange*
» *stoit après ses debauches*
je ne lui reproche pas c
il n'en est point du tou
agit en machine ; il co
il cajole, il cabriole a
son matérialisme. L'un
qui me deplait, c'est
les cendres de ce prén

ment dans quelque épître à son
prit, ou plûtôt à sa matière, qu'il
it fou. Je ne le crûs pas d'abord;
ais en peu de tems je l'apperçus é-
demment sans conclusions forcées.
r. *Machine* prit la fatale poudre de
ts, pour faire durer sa felicité tou-
une éternité.

Mais il se trompa lui même. L'é-
rnité se finit malgré lui. Il ne fit,
our ainsi dire, que changer de scène
se rétirer derrière les rideaux. Ils
rent tirés, & voilà *Mr. Machine*
onta malgré lui la seconde fois,
our joüer un autre rôle.

Cependant *Machine* fut mort
n effet quelque tems. Il coucha tout
endû le long de la rivière d'*Acheron*.
on ame ou plûtôt sa matière ressem-
la alors à une corde de Violon, qu'on
rélachée. Il étoit enveloppé dans
es tenébres plus noires que le chaos,
nuit éternelle & les Cocytes.

Mais à peine avoit-il commencé
joüir de son bonheur prétendu, que
haron, ce fameux voiturier, par or-
re de *Pluton*, se tenoit déjà sur ses
ardes au-delà des ondes tenebreu-
es. *Pluton* étoit averti des desseins
le Mr. *Machine*; il envoya donc *Cha-
on* les traverser le plûtôt, pour ne

se

ſe faire pas dérober un ſujet, qui lui étoit dû. *Charon* ne s'apperçût pas ſi tôt de ſon recruë, qu'il cria trois fois : Qui eſt là ? Ce qu'il fit d'un ton ſi terrible que Mr. *Machine* ſe reveilla malgré lui. Cette fois ſa machine ſe monta elle-même ; il avoit ſoutenu pendant ſa vie, que ce ſoit poſſible, & il en prouva la verité par ſon exemple.

LA première action de *Machine* dans cette nouvelle carrière fut, qu'il trembloit extrémement, & ſe mettoit à repondre. Je ſuis Machine, dit-il, je ſuis „ *tout corps, tout matière, un* „ *hors d'œuvre inutile, hors d'œuvre de* „ *Parade & d'Orgueil, que la nature* „ *n'a point apprêté. Peut-être ſuis-je* „ *jetté au hazard ſur un point de la ſur-* „ *face de la terre, ſans qu'on puiſſe ſa-* „ *voir ni comment ni pourquoi, ſembla-* „ *ble à ces champignons, qui paroiſſent* „ *d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui* „ *bordent les foſſés & couvrent les mu-* „ *railles.* Pourquoi m'envie-tu, continua-t-il, ces éternités ſacrées, ces doux ſommeils, ces veritables ſoutées de perfections ? Bouchecouſue, repartit *Charon*, c'eſt le ſilence qui regne dans nos quartiers. *Pluton* m'a donné ordre de t'amener à l'auberge, qui te convient.

Il dit. Et tout d'un coup, après lui avoir fait passer les ondes *d'Acheron* il l'amena aux vastes & superbes édifices de *Pluton*. Enfin ils parvinrent par un labyrinthe tortueux & obscur à la forge des *Cyclopes*. *Machine* promenant ses yeux & voyant ces gens afreux, cet abîme du feu & des flammes, ces soufflets effroyables & les quarreaux de foudre, qu'ils forgeoient, commença à frémir. Il n'osa ni réculer ni protester, Cependant à chaque coup de marteau il sembla vouloir s'évanouir; tant il étoit hors de lui.

Charon enfin l'introduisit dans la chambre, qui étoit vis à vis la forge des *Cyclopes*, & s'en retourna. Ce fut l'apartement des Charlatans, des Scaramouches & des Pantalons. *Pluton* les avoit separés de ses autres sujets, pour conserver entre ceux-ci la paix, la conversation & la tranquillité éternelle. Les Charlatans de leur coté ne furent pas malcontens de cette disposition de *Pluton*. Ils vecûrent depuis dans le voisinage des *Cyclopes* à leur aise, dans une libre republique, sans loix, sans ordre, sans géne, sans contrainte & même sans souverain.

Ils pousserent justement des cris

horribles, comme Mr. *Machine* en-
tra dans la porte. Ils se préparerent
pour faire ce même jour un repas
Pique-nique. Mr. *Machine* fut d'a-
bord bien satisfait de se voir dans u-
ne compagnie si amusante, qui favo
risoit le materialisme.

Mais à peine avoit-il fait ses pré-
miers complimens, qu'on demand
son nom. Je suis *Machine*, dit-il
Quoi, répondit un certain Pedant d
quelque Université, *Machine*? Oui
reprit notre heros, je suis *Machin*
Bougre, repliqua ce Pedant, est-c
là me traiter d'honnête homme qu
de toucher à ma reputation d'un
maniére si basse & si vilaine? & d
me blamer de vous avoir vendû l
titre de Docteur? Il est vrai, je vou
l'ai donné, mais vous savés, que vou
m'en devés encore l'argent à cett
heure.

Il parla encore d'un ton menaçant
qu'il le prit à l'imprevû par la gorge
& la serra si furieusement, que Mr
Machine ne pût réspirer. L'ame de
Machine ou plûtôt sa matière se trou
vant pressée pénniblement, tacha d'a
bord de se retirer par la tranchée-ar
tére; mais étant trop grossière pour
pouvoir pénétrer par ce canal étroit

elle ſe tourna ça & là jusqu'à prendre le parti de gliſſer par derr...... Et voilà la machine terraſſée & privée de la vie à jamais. On n'en vit plus que les os & la peau. Ce fait heroique donna au feſtin de cette journée un nouveau luſtre; & tous les Charlatans applaudirent à la bravoure de leur compagnon.

Enfin ils accordèrent généralement de metamorphoſer la dépouille de *Machine*, pour en faire un bon uſage. Après bien de diſputes on la fit prendre la forme d'une cornemuſe, qui auprès de ces gens-là tenoit lieu de trompette. On voulut avoir une bonne muſique; & en effet Mr. *Machine* metamorphoſé en fournit une, qui charmoit tous les Charlatans. On ſiffla, on cria, on chanta, on danſa; mais rien n'égala la cornemuſe; elle ſonne d'une manière ſurprenante.

Mais touchons la groſſe corde; il faut congédier Mr. *Machine*. Vive la contenance, mon cher! C'eſt pour vous une nouvelle Epôque. Vous êtes à préſent la cornemuſe. Vous faites le ſac, mon cher; mais courage! On ne vous connoît guères dans nos quartiers. Vous êtes

dans celle de *Machine*,
réussissent-ils mieux dans
tion d'à présent. Adieu
Portés vous bien, Mac
nés dans la bonne plaisa
nemuse. Sonne la bo
sifflés, pipés, cajolés le
vous pourrés, & voyés
mouches, vos Pantalons
latans.

C'EST la carrière de f
chine. Vous me pardon
chère, d'en avoir fait
si detaillée. Vous l'avé
me tire d'affaire. Et si
êtes ennuyée de lire un
lettre; ressouvenés-Vou
plait, ma chère Amie,
la peine de l'écrire. J
respect &c.

EPITRE
À
MON ESPRIT,
OU
L'ANONYME
PERSIFLÉ.

EPITRE

A

MON ESPRIT.

EN vérité, mon Eſprit, c'eſt dommage que vous ayez tant de défauts, car on dit que vous n'êtes pas ſot; c'eſt dommage que vous participiez à cette légereté de ſtyle, qui dans le moins ſuperficiel de vos ouvrages eſt portée au plus haut point: car autant elle eſt aimable, autant elle rend l'eſprit peu conſéquent. De là vient que vous raiſonnez ſi mal: riche en imagination, on en convient, mais pauvre en jugement; & je ne doute point que quelque jour on ne vous montre en

quel lieu de vos Ecrits il se f
firer. Vous êtes trop vif, m
mi; vous pensez, comme vou
vez, trop vîte. Par quelle
sympathie, votre imaginatio
elle aussi vîte que vos doits! (
est, cette partie phantastique
be toutes les autres, comm
son tourbillon. Vous avez v
sons, comme on voit, pou
consister l'ame dans cette seu
tie, puisque les autres vou
quent. Vous tranchez cepend
Philosophe. Petit Philosophe
cas; & vive Dieu! comme l
tes vous traiteroit, s'il ressu
vous & la généreuse protecti
vous vous êtes donné les airs
accorder! Vous vous mirez d
ouvrages, comme un Père t
dans un Enfant bien tourné.
dez-vous justice: Vous n'ête
cerveau brulé, où tout se c
rien ne meurit: nulles idées f
point de vuës profondes; c
dire que vous ne marchez p
ne faites que sauter. On peut
re vous comparer à une Te
produit des fruits précoces
cruds; nouveaux, mais perr
Enfin il y en a, qui par une

[redacted]

ne Boileau nous a donnée, difent
ue vous êtes fou; fou non férieux,
ar bonheur pour la Société; mais
ty, qui fans ceffer de l'être, s'eft
it une armée d'ennemis, compo-
e, comme dans une affemblée d'E-
ts, de la Nobleffe, du tiers-état
du Clergé. Pourquoi? Oh! la
elle raifon! Pour une Reine dé-
iée, fi elle fut jamais Reine, la
érité. Peut-on faire un auffi mau-
ais Ufage de la raifon? Tous les
noyens qui tournent le dos à la
ortune, ne font-ils pas des abus
e l'Efprit? Pourquoi avez vous
it, par exemple, pour citer une
e vos folies, *l'Homme-Machine*?
ites-le nous en confidence; feroit-
e pour la vanité d'imprimer ce que
es gens fenfés, ce que tous ceux
ui voient le train de ce Monde,
e difent à l'oreille. Il faut cepen-
ant vous pardonner, quels que
oient vos motifs, vous avez été
orcé de les avoir & de les fuivre.
Qu'en pouvez vous mais, fi vo-
tre Machine eft montée à penfer
ainfi & non autrement; & la ren-
dra-t-on refponfable de ce que
d'autres machines lui applaudif-
fent, & trouvent fort fpirituelle

„ une hypothèse, qui n'a pas le
„ sens commun?"

Vous voyez que je vous fais généreusement trouver dans votre matérialisme, „ matière d'excuser votre
„ tre extraordinaire procédé. Libre
„ néanmoins, (si vous le permettez)
„ libre au parti contraire de faire
„ des vœux, pour que des Machines
„ nes qui pensent & si légérement
„ & si de travers, soient portées
„ machinalement à renfermer en elles-
„ les-mêmes leurs belles pensées,
„ & à s'y complaire seules, sans a-
„ voir la démangeaison de dogma-
„ tiser : ou si elle leur prend, & les
„ fait quelquefois s'élever au-des-
„ sus de l'Horizon, qu'on ait bien-
„ tôt la satisfaction de les voir se ré-
„ plonger dans leur sphère."

Vous faites l'Esprit fort, & vous n'êtes qu'un Esprit foible, facile à terrasser. Savez-vous combien peu de choses il faut pour vous confondre? *Une* couple des *premières* & des plus simples régles de Logique, je ne dis pas de l'admirable & séduisante *Logique des vraisemblances*, mais de celle du premier Pédant de quelque Université : à condition cependant que j'ajouterois pour ren-
for-

ſort „ une définition claire & diſtin-
„ cte de ce que c'eſt que qualité,
„ de ce que c'eſt que quantité, & de
„ ce qu'on entend par ſubſtance."

Je ne ſai ſi vous entendez mieux ce jargon, que le précedent; car moi qui vous le tiens, je n'y vois que ce qu'on appelle galimatias, ou amphigouri. Tout ce que je ſai, c'eſt qu'à l'aide d'un pareil verbiage, il ne tient qu'à vous d'être auſſi Orthodoxe qu'un ſot, ou l'Anonyme.

Vous n'avez, dites vous, aucune idée de ſubſtance. L'ignorant! & ignorant d'autant plus à plaindre, qu'il eſt préſomptueux. Je ſuis ſûr que vous compoſez vos ouvrages, ſans le ſecours de qui que ce ſoit; que vous oſez faire imprimer ce qui vous paroit raiſonnable, ou évident. C'eſt un grand malheur, que de s'obſtiner à ſe conduire de la ſorte. Si vous daigniez vous abaiſſer juſqu'à en conſulter d'autres, ſur-tout des Théologiens, car ce ſont de grands Philoſophes, vous auriez une *notion claire* de ce qu'on nomme *ſubſtance*, & vous reviendriez de bien des erreurs où vous êtes.

Vous donnez à tout un nom imposant, qui n'en impose qu'au Vulgaire, celui de liberté Philosophique. Libertinage d'Esprit, vous dis-je. Et ne pas mettre le cœur même de la partie, c'est une grace qu'en conscience un Dévot ne peut vous faire.

Il s'agit vraiment bien de Liberté, quand on ose toucher à la pierre fondamentale de la Religion! Elle veut absolument, (telle est sa manie,) que l'homme soit libre; mais comme une jolie femme qui nous a subjugués, par-tout, excepté avec elle.

Quoi! vous ne croyez pas tout ce que chante votre Curé! Vous *usurpez le nom* de Philosophe, *sans en avoir l'effet.* Lors qu'au-lieu de voltiger, comme vous faites, sur la surface de la Philosophie, on la creuse, on l'approfondit; alors la Nature mieux connuë, & par elle, son Auteur; loin de détourner de la Religion, y conduit nécessairement & directement. Qui a dit cela. Bacon, Locke, &c. Eh! Laissez-là ces petits génies qui réduisent clairement tant de prétenduës démonstrations à leur juste valeur,

c'est

c'est-à-dire, à O: & croyez en sur leur parole d'honneur des Auteurs d'une autorité aussi grande, des Ecrivains aussi *profonds*, que des Anglois.

APPLIQUEZ vous donc plus sérieusement à l'étude de la Nature; alors nous aurons lieu d'espérer qu'un jour peut-être, & moins superbe, & moins ignorant, Vous abjurerez enfin un Systême qui fait frémir les préjugés. Que dis-je! le jour qu'il parut, la sacro-sainte Théologie en trembla jusques dans ses fondemens, & les Chapeaux larges & plats par devant de tous ces Scaramouches, ou Pantalons que le peuple respecte, furent mis plus de travers que jamais.

VOICI une Recette qui vous épargnera bien des veilles & des travaux; elle est courte.

PRENEZ un de ces morceaux de papier mou, aussi agréable, qu'utile aux besoins des connoisseurs; & avant d'en faire usage, lisez; c'est ici le sécret, non de la Philosophie, mais de l'Eglise. „ La „ matière organisée est toujours ma„ tière, & par conséquent ne peut „ produire le penser." Rare & mer-

merveilleuse conséquence! Vous êtes, mon Esprit, *de beaucoup trop léger* pour en sentir la justesse & la solidité, & *pour faire des réflexions aussi profondes!*

AH! mon Ami, car soit que vous voiïez des originaux, ou que vous lisiez leurs plus froides & plus maussades productions, vous me faites d'autant plus rire au nés des gens, qu'ils sont plus graves: Vous, avec qui ma personne iroit plutôt à la Bastille, que mon nom ne seroit cité avec éloge par un Théologien; doux charme de ma vie & toute ma ressource enfin, que je suis fâché de vous voir au lieu de tête, je ne sai quel vase ardent, où le Mercure & les sels qui vous composent, ne peuvent se fixer! Ils ne sont pas à la vérité tout-à-fait aussi insipides que les pointes & les critiques & les satyres de ceux qui vous ont honoré de leur pieuse haine; mais ils sont de beaucoup, on ne sauroit trop vous le répeter, oui *de beaucoup trop légers* & trop volatils. Vous avez beau faire, tous les gens lourds ont reconnu d'abord *le léger Auteur*; vous ne passerez jamais pour un bon Esprit,

vous

vous n'êtes ni assez sérieux, ni même, j'ose le dire, assez sot. On vous prouvera que vous n'avez fait qu'une seule fois trêve à tant de légéreté ; c'est lorsque vous avez montré cette pénible exactitude qu'on a remarquée dans le paralléle frappant que vous avez fait de l'homme & de l'animal. On le sait : ces deux espèces du même Regne se ressemblent parfaitement, si ce n'est qu'on veuille dire que la figure d'un Ours n'est pas tout-à-fait celle d'une jolie femme ; & il est évident que l'intelligence de l'un ne différe que de quelques dégrés (si considérables qu'on voudra) de l'intelligence de l'autre. *Conclusions forcées* cependant, ne vous en déplaise, mon Esprit, toutes celles que vous avez si clairement & si laconiquement déduites de l'analogie de l'organisation, & des Opérations animales ! il falloit être aussi rusé que votre Compatriote, c'est-à-dire, laisser tirer aux autres de si dangereuses conséquences. Descartes a montré la plus prudente adresse ; & vous n'êtes, car il faut que je vous gronde, qu'un franc Etourdi. Ce grand Philosophe a dit l'Animal est

ainsi

ainſi fait; l'homme eſt ainſi fait: il a montré les deux tableaux, mais il n'a pas dit, voyez combien ils ſe reſſemblent! Au contraire il s'eſt fort bien paſſé d'Ame dans les Animaux pour expliquer leurs mouvemens, leurs ſentimens, & toute l'étenduë de leur diſcernement, mais il ne s'en eſt point paſſé dans l'homme; il a voulu paroître Orthodoxe aux yeux du peuple, & Philoſophe aux yeux des Philoſophes. Je ſai que cette ame de nouvelle fabrique, différente de l'Ame ſenſitive, eſt un hors d'œuvre inutile, hors d'œuvre de Parade & d'Orgueil, que la Nature n'a point apprété; aliment creux, dont les bons Eſprits ne ſe repaiſſent point; Roman ſacré dans l'Hiſtoire Naturelle de l'Homme: mais enfin c'eſt une poudre qu'il falloit jetter aux yeux de vos Antagoniſtes. Le peu de cas que vous faites des poudres prouve bien que vous n'êtes pas Médecin.

MAIS que dis-je! ni vous, ni moi peut-être n'entendons Deſcartes; & c'eſt aux Miniſtres du ſaint Evangile à nous l'expliquer: tout leur a été révélé, juſqu'à l'action des

res-

ressorts de la machine humaine. *Risum teneatis amici.*

A PROPOS de Machine, vous me permettrez de vous dire que vous n'en avez pas la moindre idée. Avez-vous vû celle de Vaucanson & de ses Rivaux? Ouï. Eh, bien! Vous imaginez qu'un homme parle & jouë de la flûte, comme un Perroquet & le fluteur! Vous pensez qu'on peut rélever, tendre, ou relâcher à son gré une *Ame immortelle*, comme des cordes de Violon! Vous seriez même tenté de croire qu'on pourroit faire une machine qui parlât; ce que l'art a fait, vous fait concevoir tout ce qu'il pourroit faire. Mon Ami, vous êtes dans l'erreur: on peut bien *parler sans langue*, mais non sans ame. Pour faire une Machine capable de parler & de penser, il faudroit donc être à l'affut d'une ame; lorsqu'en je ne sai quel tems, & je ne sai comment, elle vient se nicher *incognitò* dans nos veines; au moment même, la prendre au vol, comme un Oiseau, & l'introduire par quelque voie dans la machine dont il s'agit; car n'est-ce pas ainsi que les choses se passent

dans

dans l'homme, selon les savans Théologiens ?

OUI savans, mon Esprit. Vous avez beau dire, qu'en faisant deux substances dans l'homme, & une seule dans l'Animal, ils se jettent par là dans un vrai cul de sac; qu'ils *tombent dans Scilla pour éviter Carıbde*; s'ils n'étoient pas aussi éclairés que je le dis, si leurs études n'étoient pas fortement liées à la Philosophie, oseroient-ils s'ériger en Juges des Philosophes, eux qui sont si modestes ?

MAIS j'ai peur qu'on ne m'accuse moi-même de les persiffler, comme vous faites. Peut-on en effet aussi gaiment manquer de respect à d'aussi graves personnages ? Tel est le danger de vivre en mauvaise compagnie : mon Esprit, vous me perdez. Savez-vous que ces Messieurs sont de fort bons Chrétiens, mais des Ennemis redoutables, pour qui tout est égal, le faux & le vrai! En voulez-vous la preuve ? Ils prétendent que sur les traces de ce bénait si géométriquement ténébreux, vous avez formé, Monsieur l'Esprit fort, un labyrinthe d'Athéisme, tortueux, obscur, avec cent

issu-

lle portes d'entrée, comme le
a, sans en avoir une de sortie:
cela est, si vos Ecrits sont un
aveau Dédale, où le fil de la
son ne conduisit jamais, si vous
s, en un mot, Sectateur du pro-
Systême de Spinosa, vous mé-
ez sans contredit le nom qu'on
us donne de *pitoiable & embrouillé*
onnage : mais si Spinosa moderne
pposé qu'on vous prouve, ce
e je ne crois pas, que vous le
ez) vous êtes aussi profond, que
ncien est superficiel, aussi clair,
si lumineux, aussi suivi, que l'au-
est rempli de ténébres, jusques
ns les nouvelles idées qu'il lui a
d'attacher aux mots dont il s'est
vi : si enfin c'est par une toute
re voie, que vous avez été for-
d'arborer les mêmes étendarts,
el nom donner à votre tour à un
si plat bavard, que votre préten-
Antagoniste? On dit plus enco-
: Vous avez dû, parlant à lui-
me, vous avouër franchement
nosiste. Calomnie, dites-vous:
t pis, mon cher, car on n'en
ira rien; une bouche sacrée pu-
e l'imposture, comme Socrate les
ux qu'il habitoit.

Je

JE passe, mon Esprit, aussi vîte que l'Anonyme *aux salutaires conclusions de votre ouvrage.* Je suis fâché avec lui qu'un peu de bon grain se trouve mêlé avec tant d'yvraye. Il est difficile de dire, lequel on doit préférer, ou du bonheur des Citoiens puisé dans la source impure du matérialisme; ou de leur malheur, coulant d'une source aussi *claire* que celle du spiritualisme. Un autre vous diroit avec transport: Ah! si vous égarez, mon Esprit, en faisant mon bonheur & celui des autres, puissiez-vous vous égarer toujours; l'égarement n'est alors qu'un nom frivole & supposé. Un autre vous diroit; on prend pour amour de l'ordre, pour vertu & raison, ce qui est désordre, vice & folie; il s'écriroit: ces voies qu'on décore du faux nom de zèle & de piété, ne paroîtront-elles jamais ce qu'elles sont, des voies de scandale, de honte, & d'iniquité? sous le masque de la Religion, le Tartuffe, si bien joué, ne sera-t-il jamais découvert avec son premier Dieu, l'amour propre &c? Mais moi je pense tout autrement; en savez-vous la raison? Vous ne l'au-

riez

riez jamais devinée; c'est que je suis un Visionnaire, un Fanatique, un Cerveau illuminé. Que ne l'êtes vous un peu, mon cher Esprit? Au-lieu de répondre à de sots critiques, à un *Sac* d'ignorance & de préjugés, à un homme qui a vû tout *l'Homme Machine* dans je ne sai quel livre Allemand; enfin au-lieu de vous perdre de réputation dans l'Esprit de la Gent terriblement dévote, vous nous donneriez quelque jour un beau & sublime traité de l'immortalité de l'Ame, l'unique moien de vous remettre en grace dans le Sanctuaire. Par ce qui a servi à faire passer tant de Reveries, (l'Algèbre) ne pourriez-vous démontrer celle-là? Je crois que le P. Tournemine a donné la solution du même Problême par la Géométrie. Vous ignorez, dites-vous, ce que savent tant de gens bornés: Vous aurez le plaisir de l'apprendre. Si vous le saviez, vous n'auriez, comme Pascal, que celui de le mépriser. Adieu, mon Esprit, soiez, s'il se peut, moins grave; & croyez que la bonne plaisanterie est la pierre de touche de la plus fine Raison. Je vous souhaite

te au reste & à l'Anonyme, la bonne Année, accompagnée, comme elle sera vraisemblablement ce persiflage, de plusieurs autres.

FIN.

L A

VOLUPTÉ.

PAR M^r. LE

CHEVALIER DE M**

apitaine au Regiment Dauphin.

Scribere juſſit amor.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

À MADAME
LA
[M]ARQUISE DE ***.

C'EST votre Ouvrage que je vous offre : votre seule idée m'a [in]spiré ; je lui dois tout [ce] qu'il y a de plus déli[ca]t & de plus séduisant dans [ce]t Essai. Vous vous y recon[no]itrez, vous y lirez avec plai-

sur l'Histoire de nos amours. J'en ai voulu laisser des traces publiques, pour me rappeller, si j'ai le malheur de ne pas vous aimer toujours, combien vous m'avez été chère, dans un tems, où mon cœur, épuisé, ne sentira peut-être plus rien. Il est des momens, vous m'aimez trop pour ne pas les connoître, où la force de l'imagination représente si vivement à l'esprit un objet adoré, qu'on croit le voir & être avec lui; que dis-je! on le voit, on lui parle, on le touche, on le trouve sensible, on rend hommage à tous ses

charmes. C'est dans ces heureux momens, que souvent l'illusion m'accorde de plus grands biens, que la réalité même. Quels transports, quelle tendresse, quelles caresses vous recevez, vous rendez à votre amant! l'honneur, la raison, toutes ces belles Chiméres, que vous respectez aux dépens de nos plaisirs, s'évanouissent enfin. Pourquoi mettez-vous des bornes à mon bonheur? Se peut-il qu'un mortel dans vos bras, forme encore un désir? La Volupté en gémit, les sentimens du cœur ne peuvent lui suffire, son

ſon empire eſt fondé ſur les dernières faveurs : il faut que tous les plaiſirs des ſens ſoient réciproquement mêlés & confondus avec nos ames, pour qu'elles goutent les plus délicieux transports.

C'EST ainſi qu'un cœur tendre & affligé cherche à ſoulager les Maux que lui cauſe votre abſence ; malheureux cependant, après vous avoir fait connoitre la Volupté, de ne pouvoir aujourd'hui vous en offrir que la Peinture.

LA

LA
)LUPTÉ.

.OIN d'ici, Beaux Esprits,
précieusement Néologues
& puérilement entortillés;
loin d'ici, vil troupeau de
serviles imitateurs d'un mo-
)re plus froid que vous: vo-
)p recherché ne me condui-
des jeux d'enfans, que la
·oscrit, ou à un ordre insi-
ie le génie méconnoit, &
Volupté dédaigne. Vous
uvez divinement m'inspi-
vous heureux enfans de la
, vous que l'Amour a pris

ſoin de former lui-même, pour ſervir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre humain; échaufez-moi de votre génie, ouvrez-moi le ſanctuaire de la Nature, éclairé par l'Amour. Nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puiſe ce feu ſacré de la Volupté, qui dans mon cœur, comme dans ſon Temple, ne s'éteigne jamais.

VOLTAIRE, ſois mon premier guide: tu avois trop d'Eſprit pour ne pas être Voluptueux, pour ne pas préferer le ſentiment à l'Eſprit, comme l'Eſprit à la beauté même. Peintre favori de la Nature, tu en ſaiſis tous les mouvemens, tu en connois les charmes: chez toi la Volupté noble, pour ainſi dire, polie, décente, n'a rien de groſſiérement laſcif; épurée par la délicateſſe, toute en ſentimens, elle ſéduit le cœur par l'Eſprit, qui les fait valoir. Oui, c'eſt elle, c'eſt cette Volupté des honnêtes gens, qui a répandu ſur tes ouvrages, cette Ame qui nous touche, nous émeut, cette expreſſion attendriſſante qui donne aux Arts, les graces inimitables du ſentiment. Beaux Arts, aimables

bles enfans, dont le séjour & le Père est à Paris, je vous reconnois à peine en d'autres climats, mais je vous adore, élevés par Voltaire.

QUE j'aime à te voir peindre ce vuide affreux d'un cœur sans tendresse! Non, rien ne peut le remplir; tous les goûts, tous les arts, rien, tu dis vrai, rien ne peut remplacer l'Amour. Mais pour exprimer comme toi la triste situation d'un cœur, qui se voit forcé de quitter le Dieu qui l'a quitté, d'un cœur, hélas! qui ne peut plus aimer, il faudroit la sentir de même. Quels regrets plus vifs que les tiens! Plaise à l'Amour, qui en aura été touché, de te faire encore quelquefois sentir les approches du plus respectable des Dieux, signe consolateur d'une Amante éperduë, & tel, qu'au Nautonier allarmé, se montre la brillante étoile du matin.

Ste. FOY, J'aime aussi la Volupté de ton pinceau; il étoit digne de peindre l'Amour & les Graces: mais pourquoi faut-il que ton exemple & tes succès m'apprennent, qu'il n'est pas possible d'être longtems voluptueux?

CRÉBILLON, voluptueux aussi

délicat, que lascif, quell
Beaux Esprits l'art de sen
du plaisir rassemble auto
L'Admiration est le moinc
timens que tu leur inspi
connoîtrois-tu si bien le
femmes ? Aurois-tu peir
stérité celles de ton siècle
couleurs si voluptueusem
ques, si le plaisir, le plai
qu'elles t'ont donné, Ingr
éclairé sur des défauts
l'Amour ?

MONCRIF, la Volupt
dique; on t'a injustemen
à ces Chymistes ruïnés,
fureur de nous enseigner
de faire de l'or : le bonhe
as d'être aimé d'un grand
t'a fait croire qu'il y avoit
plaire. Peintre charmant
sirs de la Jeune *Aurore* & d
du vieux *Titon*, tu mérite
commencer ton cours, p
si bien décrit l'Amour &
ceurs. Ah! si Jupiter t'ac
nouvelles années, sans d
saurois bien les reperdre,
les plaisirs, mais moins vî
Amant prodigue! Meille
me des faveurs du plus

Dieux, tu ménagerois la vigueur de ta jeunesse, pour prolonger ta félicité.

VOLUPTUEUX de toutes les saisons, que tu sais corriger & embellir, Apôtre & rival d'*Ovide*, Gentil BERNARD, quand donc veux-tu lui donner en public tes leçons dans l'*Art d'aimer*? Mais si c'est un Art imposteur, que je l'ignore toute ma vie. Non, je ne tromperai point un objet qui me rend heureux, si ce n'est pour le rendre plus heureux lui-même.

GRESSET, pourquoi garder si long-tems le silence? en continuant de nous décrire la Volupté, ne fera-ce pas la sentir toi-même? Qu'importe, si ton cœur est heureux, que ton esprit en soit énervé? Peins nous jusqu'aux plaisirs, qui se mêlent aux pavots de Morphée: peins-nous ces songes toujours trop courts, où rien ne distrait l'ame enivrée de la plus pure Volupté; dis, si la réalité même fait plus d'impression sur les sens. C'est ici la preuve, que le bonheur n'est qu'une illusion agréable, une heureuse façon de sentir, qui dépend de l'imagination. Mais que ton pin-

ceau prête des couleurs aimables à cette vérité. Tu fais que

„ *Souvent en s'attachant à des Phantômes vains*,
„ *Notre raison séduite avec plaisir s'égare*,
„ Qu'*elle même jouït des objets qu'elle a feints*,
„ Que *cette illusion pour un moment répare*
„ *Le défaut des vrais biens, que la Nature avare*
„ *N'a pas accordés aux humains.*

Mais plus Poëte que FONTENELLE, sois aussi Philosophe que lui: fonds la glace de ses idées, sans qu'elles perdent rien de leur justesse; Animes enfin, donnes la vie aux objets, même les plus fantastiques: l'imagination Voluptueuse attend de toi son triomphe.

ET toi, BERNIS, convive aimable & décent, qui fais oublier l'indécent *Grécour*, tu ès plus propre à inspirer le goût du plaisir, qu'à convertir les incrédules; lis nous ces vers charmans que t'ont dictés de concert les Graces & la Volupté, & qui présentés par *Cypris*, t'ont éle-

'é à un rang, que tu dois peut-
: en partie aux ouvrages d'amour,
ont su plaire à la Déesse.

Toi-même, cher FRERON, que
ux tu faire à pareil prix de la mau-
ise succession d'un Prêtre encore
us mauvais qu'elle? Crois-moi.
iss-s critiquer les Esprits froids qui
ont sans talens: connois-toi mieux,
édes au beau feu de ton imagina-
ion poëtique; qu'il te serve à te
bien peindre à toi-même les beau-
tés de LUCRÈCE, comme le nou-
veau Traducteur de PÉTRONE,
s'etoit sans doute pénétré de celles
de son Auteur. Pour bien traduire
LUCRÈCE, il suffit d'être, je ne
dis pas, meilleur Philosophe que
toi, mais aussi mauvais Physicien que
lui. Mais pour invoquer l'amour d'u-
ne maniere digne de ce Dieu, & du
Poëte qui l'a chanté, pour rendre en
beaux vers les magnifiques descrip-
tions d'un Ecrivain, qui s'exprimant
toujours avec force, n'a pas tou-
jours dédaigné l'harmonie, il ne faut
rien moins que l'impétuosité de ton
génie, & de ton goût pour les plai-
sirs voluptueux; & c'est ici principale-
ment que tu dois te montrer plus
EPICURIEN, que l'Auteur même.

TOI même encore, PIRON, fai voir que le rival obſcène du célèbi Auteur de *l'Ode à la Fortune*, coi noit plus d'un chemin pour arriver l'immortalité: mets un frein à cett imagination fougueuſe & trop gro ſièrement lubrique; peins nous VI NUS, non la Cynique, non dai ces jours de luxure, où elle ſollicit impudemment *Priape*, à la face d tous les Dieux, mais dans ces mo mens de modeſtie piquante, où po tant une ceinture de gaze, qui coi vre en partie ſon beau ſein, on l prendroit pour la Volupté mêm ſur-tout lorsque tenant à la mai les loix & les fâſtes de ſon *Ecole*, e le chante ces vers plus dignes d l'Amour, que de *la folie*.

„ *Venez tous, venez faire emplett*
„ *Je vends le ſecret d'être heureux,*
„ *Je fais diſpenſer ma recette*
„ *Par les plaiſirs & par les jeux.*

Mais quoi je t'oubliois, charmai Abbé! Avec quel plaiſir je recoi nois ton ombre immortelle, à la V lupté qui la ſuit! Quittes, je t'év que du ſein des morts, quittes c champs toujours verds, & l'étern Printems de ces jardins fleuris, riai ſ

ſéjour de ces ames tendres & généreuſes, qui ont joint le plaiſir délicat de faire des heureux, au talent d'être heureuſes. Enivré des joyes les plus pures, s'il t'eſt poſſible, réprends ta première forme, pour mieux les ſentir encore: ou ſi tu ne peux quitter *les La Farre*, *les La Faye*, *les Chapelle*, & autres mânes aimables, auprès de qui la plus douce ſympathie t'enchaîne pour jamais, qu'il naiſſe de ta cendre un autre toi-même, qui m'apprenne à venger l'amour du culte indifférent de la plûpart des mortels.

MUSES, Graces, Amours, qui fûtes les Dieux, les ſeuls Dieux de CHAULIEU, comme de *Voltaire*, ou rendez-le à mes transports, ou daignez être les miens! Sans vous, ſans votre adorateur, comment peindre ces jouïſſances parfaites, ces contentemens, ces extaſes d'une ame éperduë, dont la tendreſſe ſurpaſſe encore les tranſports? Le Vainqueur de l'Inde a cent fois fait chanter *les glous glous de la bouteille.* Je veux dire ceux de l'amour, incomparablement plus délicieux. Toi, qui les as ſi ſenſiblement goûtés, durant le cours de la plus agréable vie,

pece de
tenir du miracle? Par quel
laiffe-t-il paffer l'ame de
pour recevoir en échange
l'Amante? Par quelle incr
tu, ces ames, après av
ment erré fur des lèvres
ment-elles à couler de
bouche, & de veine en
qu'au fond du cœur?
roient-elles la fource d
dans des fentimens plus
le eft cette divine, mais
Métempfycofe de nos a
plaifirs?

CHARMES magique
la Volupté, Myftères
pris, foyez toujours
Amans vulgaires: m
de votre

cé les délicieux jardins *d'Héden*.

QUI que vous soyez enfin, tendres Sectateurs de la Volupté, sublimes, ou naïfs interprêtes de la Nature & des sentimens du cœur, RACINE, LA FONTAINE, ROUSSEAU, ST. EVREMOND, MONTAGNE, mes deux Philosophes, CATULLE, ANACRÉON, TIBULLE, PÉTRONE, OVIDE, MONTESQUIOU; vous-mêmes, Auteurs zèlés, qui pour faire goûter votre morale, n'avez pas dédaigné de l'assaisonner d'une pointe de Volupté qui la tuë; ô vous tous, grands Maîtres dans l'art de sentir, qui avez forcé les Graces & les Amours à une éternelle reconnoissance, ah! faites que je la partage! Mais que tout l'Esprit dont vous auriez pu abuser, pour tromper la plus belle moitié du monde, s'il en est d'aussi coupables parmi vous, ne me serve, qu'à en augmenter les plaisirs. Que je préside du moins à ceux de ma Céphise, avec la même ardeur que je les partage! Le bel esprit du siècle, soiez en sûrs, ne m'a point corrompu; ce que la Nature m'en réservoit, je l'ai pris en sentiment, pour être, s'il se peut, digne de vous.

CE-

CEPENDANT, s'il ne m'est pa
donné de vous suivre, laissez-mo
du moins un trait de flamme, qu
me guide vers le temple de la Vo
lupté, comme ces Cométes, qu
laissent après elles un sillon de lu
mière, qui montre leur route.

VOUS, Belles, qui voulez con
sulter la raison pour aimer, je n
crains pas que vous prêtiez l'oreil
à mes discours ; la raison emprun
ici, non le langage, mais le sen
ment des Dieux. Si mon pinceau n
répond pas à la finesse & à la dé
catesse de votre façon de sentir, f
vorisez moi d'un seul regard ; & l'
mour, qui s'est plû à vous forme
fera peut-être en votre faveur, co
ler de ma plume la tendresse &
Volupté, qu'il sembloit avoir rese
vées pour vos cœurs. Philosophe
la fabrique de Chaulieu, attaché
sa secte par le gout le plus vif, il n
rougira point, je l'espère, de m'e
tendre prêcher son Evangile, cet a
de passer agréablement la vie, a
de Psyché, qu'inventa la Natu
l'entre en matière.

EN géneral plus on a d'esprit
plus on a de penchant au plaisir
à la Volupté. Au contraire il me p

que dans le commerce du mon-
les sots, les esprits bornés sont
munément les plus indifférens
:s plus retenus. Sans doute le
ir qu'ils sentent avec peu de vi-
té, les emporte rarement au-de-
:s bornes de la raison. Exami-
tous ceux qui se sont ruinés,
s'être trop livrés au plaisir; ce
pour la plus part des gens qui
autant d'esprit, que peu de con-
:.

EST déjà faire l'éloge des écri-
; Voluptueux; car pour peindre
olupté, il faut la sentir; & on
:nt d'une manière exquise, ou
ate, qu'à force d'esprit.

: partage ces Auteurs en deux
:s. Les uns sont obscênes &
lus, & les autres sont des maî-
de Volupté plus epurée. Les
iers prostitués à la debauche,
ent dans les excès les plus o-
t; ils écrivent presque tous con-
ément à leur liberté de penser,
la dépravation de leurs mœurs,
trouvent des lecteurs bien di-
d'eux, qui loin de détourner
regards, les fixent avec tran-
sur la nudité de leurs tableaux,
in de craindre l'impression de
pein-

des Bacc...
res les plus impudiques d...
Jardins, & de ne pas mêm...
l'apparence de retenuë, ...
Nymphes, qui feignant ...
voir, regardent finement ...
travers de leurs doits éc...

A peine sont ils entre...
venuë du temple de l'am...
commencent par faire ...
pour ainsi dire, sur tou...
fense leurs regards; dan...
reuse fureur, ils déchir...
blement le voile de gaz...
vre les appas naissans ...
nes Bergeres: voulan...
sans rien imaginer, se p...
sir même, ils ne croiro...
peint la nature, s'ils n...
...r & dans tou...

langueur, comme ces corps vigoureux trop foiblement nourris. Il n'est rien de trop fort pour leurs organes endurcis; il n'y a que les odeurs les plus impures qui puissent y faire impression, & enfin leur odorat corrompu, comme leur cœur, semble avoir regret aux moindres particules qui ne l'ont pas frappé: c'est autant de sensualités perduës. Mais encore une fois, toutes couvertes que sont les productions de ces écrivains, de l'écume la plus luxurieuse, mille esprits libertins les aiment & les chérissent uniquement. A peine sont-ils sensibles à de plus foibles attraits, tandis qu'ils reçoivent avec tout le trouble des plus fortes passions, la molle douceur des idées lascives qu'on leur communique. Admirable, mais dangereuse simpathie de l'imagination de deux hommes différens! C'est ainsi que le goût du plaisir, qui est un plaisir lui-même, naît quelquefois de la débauche la plus outrée.

TEL est le danger de ces plumes impures, que la vertu la plus assurée sent bien-tôt qu'elle s'ébranle & chancelle. Le tempéramment le plus tranquille & le plus froid se trouve peu

dont il n'en que ...

Ainsi plus un livre c
bien fait, plus tout y eſt
vec force, plus les coule
vement appliquées, plus
ges ſont ſéduiſans & dang
tout ſi les yeux ſont fra
repréſentation même de
qu'on décrit.

Toute impudique q
elle eſt la mère des hom
Dieux ; par elle germ
Nature, & le monde e
pétuë: évitons ſes char
doutons ſa puiſſance. Si
des mortels ne cherche
dans la fuite, qui l'aſſur
ra pas à ſe reprocher c
à la facile Déeſſe les b

rougir de m'arrêter un moment à
:ux, qui dans ce même genre, se
nt montrés plus Voluptueux, qu'ob-
ènes, c'est-à-dire, qui, au lieu de
livrer à une licence effrenée, ont
:cellé dans l'art de donner aux mê-
es objets des couleurs plus douces,
qui enfin supprimant toute expref-
on choquante, ont affecté de con-
:rver une espèce de dignité dans la
rostitution de leur esprit & de leurs
lens, semblables à ces femmes ver-
:eufes, qui sçavent tomber avec dé-
ence, & s'attirer dans leur chute,
utant d'hommage du respect même,
ue du plaisir qui a séduit leur cœur.
e ne demande grace au reste que
our Pétrone; qui pourroit la re-
user?

AVEC quelle délicatesse cet Au-
eur nous expose tous les genres de
Voluptés! rien ne révolte, rien
'effarouche la pudeur dans ses é-
rits; il sçait l'apprivoiser par un air
le retenuë, & il la séduit enfin par
es charmes de son esprit & par la
Volupté de son pinceau. Jamais un
aiser n'est donné seul; il est suivi
le mille autres baisers plus doux.
eur feu se glisse sécretement dans
es veines: l'ame éprouve les mê-
mes

mes degrés de plaisir & de séduction par lesquels il fait passer les objet dont il est épris. Que de graces nai ves & touchantes s'offrent de tou tes parts! Comme il raconte l'H stoire de l'écolier de Pergame! Gran Dieux! l'aimable enfant! la beau seroit-elle donc de tous les sexes rien ne limiteroit-il son empire? qu de déserteurs du culte de Cypris que de cœurs enlevés à Cythere la Déesse en conçoit une juste jalou sie; eh! quel bon Citoien de l'Isl charmante qu'elle a fondée, ne sou pireroit avec elle de toutes les con quêtes que fait le rivage ennemi Beau sexe cependant, n'en soiés pa si jaloux; ce grand maitre des Vo luptés que vous désapprouvez, moins voulu, dans l'excès de son raffinement, vous causer des inquié tudes, que vous ménager des re sources contre l'ennuieuse uniformi té des plaisirs, que l'inconstance ai me à varier. En effet combien d'a mours, petits, ou timides, qui s'ef farouchant d'un coté, ont été bien aises d'en trouver un autre, pour ne pas coucher, ou peut-être mourir (car qu'en sçai-je?) à la porte du Temple! Combien d'autres, excité

pa

par une fimple curiofité philofophique, rentrant enfuite dans leur devoir, ont fi bien fervi le véritable amour, que pour fes propres interêts, ce Dieu des cœurs, en bon Cafuifte, n'a pu quelquefois fe difpenfer de leur accorder conditionnellement une indulgence, dont il profitoit.

VOUS avez de l'Efprit, Céphife! & vous êtes revoltée par ces difcours: vous vous piqués d'être Philofophe, & vous vous feriés un fcrupule d'ufer d'une reffource permife par *Sanchés*, & autorifée par l'amour! Quels feroient donc vos préjugés, fi comme tant d'autres femmes, vous aviés le malheur de n'être que belle! ah! croiés moi, chere amante, l'Empire de l'amour ne reconnoit d'autres bornes, que les bornes du plaifir.

MAIS, Céphife, vous le favés, & ce feul trait doit défarmer votre colere, vous vous fouvenés du tribut amoureux que Pétrone rendit à des charmes femblables aux vôtres, dans cette nuit de Délices, dont il femble avoir confervé tous les tranfports. Quels plaifirs fon ombre enveloppoit! Le peintre paffioné prend les Dieux & les Déeffes, pour témoins de

de ſon bonheur : non jamais les plus heureux habitans de l'Olimpe n'ont gouté de ſi grands biens. Que de moleſſe ! que de Volupte ! quelle jouïſſance ! Grands Dieux ! pourquoi qui ſçait auſſi bien aimer, n'eſt il pas immortel comme vous ? les deux Amans brulans d'amour, collés étroitement enſemble, agités, immobiles, ſe communiquoient des ſoupirs de feu : leurs ames errantes ſur leurs lévres, confonduës enſemble par les baiſers les plus laſcifs, ne ſe connoiſſoient plus ; éperdûment livrés à toute l'yvreſſe des ſens, elles n'étoient plus qu'un tranſport délicieux, avec lequel ces heureux mortels ſe ſentoient mourir.

C'EST ainſi que Pétrone parle de ſes plaiſirs. Ses peintures ſont vives, mais elles n'ont rien d'indécent, rien de groſſier ; elles ne reſpirent que l'air le plus pur de la Volupté. Mais n'ai je pas lieu de craindre que cet air ſe corrompe, en paſſant par d'autres organes ? Et comme ſes beautés, ſa délicateſſe n'eſt-elle pas inimitable ?

QU'IL faut d'eſprit, & d'eſprit Voluptueux, pour bien rendre toutes les fineſſes de cet élégant écrivain

'oile l'impuissance ! & a-
ingénieuse adresse, la
: *Polyénos* remercie cette
Mazulim, & fait trouver,
iple, du plaisir, à n'en
!
libertine, dit à peu près
r je traduis librement) je
ois d'avoir été trompée,
ds graces à vôtre foibles-
que je ne suis que Vo-
L'attente du plaisir a été
n plaisir véritable. Que
omens nous avons passé
l'ombre de la Volupte!
oute j'aurois été moins
si l'amour ne m'eût pas
ms de désirer ses faveurs.
EN d'autres traits char-
urrois rapporter! Pétro-
it envie de le lire, à qui-
roit seulement du goût
sir ; il inspire tout celui
conduit au temple de la
ar un chemin tout semé
Que dis-je ! c'est par la
ême, que ce courtisan
e perfectionne, épure le
e ceux qui le lisent avec
gne de lui.
c autre Venus, une au-
N tre

tre source de plaisir, & d'au
tres de Volupté. Volupt
crapule & sans débauche,
enfans du plaisir, dont ils
tôt économes que sectateur
vent, pour ainsi dire, la V
longs traits; ils n'ont pas
le sensation sur laquelle ils
pliént en quelque sorte mé
& cette mollesse, par laqu
impression plus profonde pé
vivement les sens, est la v
sualité.

BISSAVONS de mieux f
tir la différence du caractè
divers Ecrivains. Chez c
nous avons appellés obscèn
pudiques, la nature violm
les Loix de la pudeur & de
nés, & ne semblant conno
celles de l'indécence & de
cité, n'offre à nos sens agi
l'écumante lasciveté de ses
mens & de ses postures. L
poison se trouve chez les a
y est seulement plus adouci
té avec plus d'art: ils aim
cacher sous des fleurs, qui
le faire craindre, invitent à
cher. Eh! que leurs succè
bien appris, que le sentin

plaisir, épuré par la délicatesse & la Vertu, loin d'exclure la Volupté, ne sert qu'à l'augmenter! Ouï, l'art avec lequel ils ménagent la pudeur, est l'art de la faire disparoître: sous le voile séducteur, dont leurs objets sont ingénieusement couverts, ils font plus de conquêtes, que ceux qui montrant tout à découvert, ne laissent plus rien à désirer.

Vous donc, qui voulez faire sentir la Volupté dans vos écrits, imités ces beaux esprits, qui maniant élégemment leurs sujets, & ne présentant jamais que d'aimables nudités, empruntent de nouvelles graces de l'industrie avec laquelle elles sont voilées, & savent, sans se perdre dans une Volupté métaphysique, modifier à l'infini mille idées les plus agréables, mille sentimens divers! Que tous vos détails soient rians, & forment un tout qui enchante, qui ravisse l'imagination de vos Lecteurs. Si vous avez du goût, sans donner dans les piéges que la vanité tend trop souvent aux plus médiocres Auteurs, vous pourrez juger vous même votre ouvrage, par la force de l'impression, & les secousses heureuses que votre propre

imagination en recevra. M:
plaire à un tel point, pour
les cœurs, pensées fines &
tes, richesse d'expressions
heureux, hardiesse de pincea
sublimes, il faut que toutes les
de la Nature soient relevées
les de l'art: il faut que les
les autres soient, si l'on me
de parler ainsi, comme surp
se trouver rassemblées, sous
me point de vuë, avec tant
mes. Il faut donc sentir soi
par quelle inimitable adresse,
mieux les choses, en les
mant; comment on irrite les
en aiguillonnant la curiosité c
prit, sur un objet en partie c
qu'on ne dévine pas encoı
qu'on veut avoir l'honneur
viner: par quel séduisant
ge, par quel art de faire
rer pour des attraits galemn
chés, la Volupté s'embellit
ble recevoir des graces piqı
comme la beauté-même.
toute affectation, elle éloign
Nature: ayez des graces, sar
paroître vous en donner:
vous dédaignés de plaire, (j
aux Belles, comme aux Ecri

dédaigne aussi tous vos charmes.

TELS sont les divers effets de
trait insensible, ou grossier de la
lupté, que tantôt elle séduit l'a-
imperceptiblement, & semble
marcher en quelque sorte par un
:min couvert, que pour mieux
prendre nos cœurs, & tantôt dé-
iant toutes ses forces, elle nous
ttrise ouvertement. Le moien
lui résister! Dans l'univers, tout
le à sa puissance. Comment nos
urs pourroient-ils être en sureté?
réflexion n'a pas le tems de les
ttre en défense: mais s'il y a
s de plaisir à être vaincu, qu'à
vainqueur, une telle défaite
t une victoire; les sens triom-
nt dans les bras de la Volupté.

A u reste les Voluptueux, ou gros-
s, ou délicats, conduisent au
ne but, les uns plus vîte, les
res plus lentement. Le beau
cisse n'a point d'autre maîtresse
lui; il meurt d'amour, dans les
s efforts qu'il fait pour, & sur
même. Sapho voudroit être ce
elle n'est pas: des désirs, qu'elle
peut satisfaire, la rendent ingé-
se. Que n'imagine pas cette fil-
moureuse de son sexe, pour en

changer, autant qu'elle le peut! Pour être homme, pour en goûter les plaisirs, elle *ment l'homme*, comme parle Martial, elle fait son Personnage, ou plutôt elle le joue. Suzon, dont on trouve l'histoire dans le livre le plus dangereux qui ait jamais paru, si le danger est proportionné au puissant empire de la lecture sur l'imagination, Suzon, dis-je, désire qu'on lui fasse ce qu'elle a vu faire. Avec quelle amoureuse curiosité, elle regarde les mystères d'amour! Plus elle craint de troubler les Prêtres qui les célebrent, plus elle en est elle-même troublée: mais ce trouble, cette émotion ravit son ame. Dans quel état d'ineffable Volupté, elle est trouvée par ce fripon de frère qui l'examine! Trop attentive, pour n'être pas distraite, la lubricité de cette petite coquine, l'empêche-t-elle de sentir les doigts libertins qui la touchent, au moment même qu'elle semble s'ouvrir à leur approche? Ou ne voudroit-elle être désenchantée que par de plus grands plaisirs? Enfin le beau Giton gronde le Satyr qu'il a choisi pour ses plaisirs; tout enfant qu'il est, il s'apperçoit bie

d

de l'infidélité, qu'Ascylte lui a faite : il donne à son mari plus de plaisir, qu'une femme véritable ; est-il surprenant qu'il mette ses faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le coursier de Macédoine le plus vîte puisse à peine les payer?

VOILA' des descriptions dangereuses dans la bouche de leurs Auteurs, sur-tout lorsque donnant, pour ainsi dire, un corps à ces idées, ils ont peint au naturel l'inconstance & la corruption du cœur, avec les postures les plus lascives de tous ces honteux enfans d'une débauche réprouvée par la Nature. Certes de telles peintures, qui peuvent ébranler nos foibles cœurs, jusques dans leurs premiers fondemens, ont beaucoup plus d'ascendant, ou de puissance sur nos sens, que la description simple du temple de l'Amour, des plaisirs de la belle Gabriéle d'Estrées, du libertinage de *Manon Lescaut*, que la peinture naïve des Amours de *Daphnis & Chloé*, que l'amour en un mot le plus Voluptueusement, ou le plus délicatement rendu dans la *Princesse de Clèves*, dans *Tanzaï & Néadarné*, dans la *Sopha*, dans les *Egaremens de l'Esprit & du*

sœur, dans *Théagenes & Chariclée*, le *Temple de Gnide*, &c. ou même divinement chanté. Plus un tableau est lascif, plus il forme une image naïve & parlante d'une réalité, qui le cœur adore. Si on ne jouït pas soi-même, on aime à voir, même en figure, ceux que la jouïssance satisfait. La vuë des plaisirs d'autrui nous fait du moins sentir, que nous avons en nous-mêmes, la facilité d'être aussi heureux, & qu'avec les mêmes désirs, il suffit d'invoquer le Dieu d'Amour, pour être comblé des mêmes faveurs, & sentir les mêmes transports.

DANS la carrière que tant de beaux génies m'ont ouverte, il est donc facile de distinguer ceux qui l'emportent sur tous les autres. Ce sont sans doute les Ecrivains, qui fuiant toute idée d'obscénité grossière, ont apprivoisé les cœurs les plus farouches, & sont venus à bout de vaincre la pudeur, sans la révolter. Il étoit trop juste qu'ils fussent couronnés de Myrthe, par les mains des graces, à demi-nuës; j'en sais même parmi mes anciens amis à qui je décernerois l'honneur du triomphe.

'E reviens à toi, puissant maître
is l'art des Voluptés, toi qui te
: un jeu de suspendre ma respira-
n, & d'enchanter mon ame,
ind tu ne me sembles chercher,
à *l'amuser*: elle vole avec la tien-
, autour de l'aimable Zéïnis: avec
elle joie, je vois l'amour allumer
in des désirs, qu'il eut tant de
ne à effleurer! Que l'exemple de
te jeune enfant, ne vous fasse
int trembler, Bergères; ce mal
e vous lui voiez soufrir, est in-
pensable, lorsque l'amour fait sa
mière entrée dans un cœur: par-
iez seulement l'émotion qui suit
changement d'état, pour le dési-
, & n'en craignés point la dou-
ır. Le *cri* que vous entendés,
le cri d'une victoire, dont tout
fruit sera pour Zéïnis, & la gloi-
pour son vainqueur.

POURSUIS, cher Crébillon, a-
ève des peintures qui enchantent
nivers; tous les objets que tu
mies, variés sans cesse avec un
admirable, forment une chaîne
licate de fleurs d'esprit & de sen-
nens du cœur, où le mien, au-
urd'hui ravi, perdra tout son bon-
ur, *lorsqu'il* n'y sera plus atta-

 ché.

ché. Ah! pourquoi encore une fois, pourquoi n'as tu pas pardonné, que dis-je! applaudi à de tendres égaremens, dont tu n'as pû te garantir toi-même? Mais desormais plus reconnoissant, que la Volupté n'ai plus à gémir de te voir tremper son pinceau, dans des couleurs qu'elle désavouë.

Mais à quel genre de Volupté plus épurée, suis-je parvenu? Je l'Eclogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre simplicité, les amours des simples Bergers. Tirci aime à voir ses moutons paitre, avec ceux de Sylvanire; ils sont l'image de la réünion de leurs cœurs. C'est pour lui qu'Amour la fit si belle; il mourroit de douleur, si elle ne lui étoit pas toûjours fidèle. Là c'est l'Elégie en pleurs qui fait retentir les Echos des plaintes & des cris d'un Amant malheureux. Il a tout perdu, en perdant ce qu'il aime; il ne voit plus qu'à regret la lumière du jour; il appelle sérieusement la mort, en demandant raison à la Nature entière, de la perte qu'il a faite.

Il faut l'entendre exprimer lui-même la vivacité de ses regrets, et

ıpés de ſoupirs. La pudeur
entoit les attraits de ſon Aman-
ui la conſervoit dans le ſein
: des plus grands plaiſirs, pour
ndre plus piquans. Avant lui,
e connoiſſoit point l'amour. Il
ıpelle avec pasſion, celle qu'il
ſpira pour la premiére fois, &
e plaiſir mêlé d'une tendre in-
ıde, qu'elle eût à ſentir une é-
n nouvelle. Pendant combien
ées il l'aima, ſans oſer lui en
l'aveu! Comme il prit ſur lui
i déclarer enfin ſa paſſion, en
lant. Hélas! elle n'en étoit
op convaincuë; tous ces beaux
de ſympathie, ou d'amitié, la
ſoient mal: elle ſentoit que l'a-
ſe maſquoit, pour mieux la
ier; & peut-être, ſans le ſa-
aida-t-elle ce Dieu-même à
r à ce parfait Amant, autant
nfiance, que ſon dangereux
t lui en avoit inſpirée à elle-
. Mais ſe rendre digne des
rs de Sylvie, étoit pour Da-
d'un plus grand prix, que de
tenir. Aimer, être aimé, c'é-
our ſon cœur délicat, la pre-
jouïſſance, jouïſſance ſans la-
: toutes les autres n'étoient

 rien.

rien. La vérité des sentimens étoit l'ame de leur tendresse, & la tendresse l'ame de leurs plaisirs; ils ne connoissoient d'autre excès, que celui de plaire & d'aimer.

PLEURE, (eh! qu'importe que l'on pleure, pourvû qu'on soit heureux?) pleure infortuné Berger, un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir; il chérit sa tristesse; les joyes les plus bruiantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puisque c'est un plaisir, & le seul plaisir, qu'un cœur triste puisse goûter dans la solitude qu'il recherche? Un jour viendra, que trop consolé, tu regretteras de ne plus sentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conserver ton chagrin & tes regrets, si tu les perds, tu existeras, comme si tu n'avois jamais aimé. Puisque tu te crois inconsolable, goûtes toutes les douceurs de cette illusion; tâches même, s'il t'est possible, de la méconnoître, pour être encore mieux trompé. Pourquoi faut-il que nous aions à nous défier de nos sensations les plus intimes & les plus chères? Sommes-nous donc réduits à chérir tellement l'er-

eur, que nous aions à craindre de
être plus livrés? Hélas! oui,
sentimens les plus doux sont in-
ntaires, comme nos pensées.
ut s'attendre, loin d'y pouvoir
oter, que ceux qui nous flattent
us, nous feront bientôt à char-
Plus on a l'imagination vive,
le cœur reçoit fortement les
essions, plus on est volage; il
rop impossible de sentir long-
& vivement, & par consé-
it, (j'en demanderois pardon au
sexe, si le géneral ne gagnoit
ce que perd le particulier) l'in-
tance est le partage nécessaire de
qui savent le mieux aimer.

UE de nouveaux traits je pour-
ajouter ici! Parlerai-je de cet-
mme respectable qui craint de
vrer à l'objet de sa passion? El-
corde à l'idée de son Amant,
qu'à lui-même; pourquoi?
, lui dit-elle, que je n'ai à
idre avec votre idée, ni indis-
on, ni inconstance, & que je la
ose en un mot, telle que je
lrois que vous fussiez. Se peut-
le deux cœurs faits l'un pour
re, puissent séparément être heu-
, & que la Nature trop indu-

fa générofité refufe, pour
furer; elle fe pâme dans les
Mélis, qui meurt d'amour
fiens; mais referrée dans
firs, elle modère fi bien f
ports, qu'il n'eft que trop f
le ne confondra que fes fo
le fe défie de l'addreffe
Dieu qu'elle chérit: tout
eft, elle ne l'en croit que
peur. Sa virginité lui eft
re, que fon amour; fen
curiofité feroit voluptue
tisfaite, avec celle de f
en faifant tout pour lui,
peine avoir fait quelque
ce que ce n'eft point av
fent bien encore qu'ell
qu'elle même; ma

pour son Amant, ne seroit point à l'épreuve du mépris. Dieu d'amour, se peut-il qu'une foible mortelle, que tu as séduite par tes plaisirs, conserve encore en aimant, tant de retenuë, de force, & de vertu!

MAIS quels sont ces deux Enfans de différent sexe, qu'on laisse vivre seuls paisiblement ensemble? Qu'ils seront heureux avec le tems! Non, jamais l'amour n'aura eu de si tendres, ni de si fidèles serviteurs. Sans éducation, & par conséquent sans préjugés, livrés sans remords à une mutuelle sympathie, abandonnés à un instinct plus sage que la raison, ils ne suivront que ce tendre penchant de la Nature, qui ne peut être criminel, puisqu'on n'y peut résister, & qui est une vertu, dans un cœur incapable de tromper. Voiez ce jeune garçon: déjà il n'est plus homme, sans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ses veines! il n'a plus les mêmes goûts; ses inclinations changent avec sa voix. Pourquoi ce qui l'amusoit, l'ennuie-t-il? Tout occupé de son nouvel être, il cherche à débrouiller le cahos de la Nature; *Il sent, il désire, sans trop savoir*

ce

ce qu'il sent, ni ce qu'il désire ; il entrevoit seulement par l'envie qu'il a d'être heureux, la puissance qu'il a de le devenir. Ses desirs confus forment un voile, qui dérobe à sa vuë le bonheur qui l'attend. Consolez-vous, jeunes Bergers, le flambeau de l'amour dissipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours. Les plaisirs après lesquels vous soupirés, ne vous seront pas toûjours inconnus ; la Nature vous en offrira par tout l'image ; elle est attentive au bien être de ceux qui la servent. Deux animaux s'accoupleront en votre présence ; vous verrez des oiseaux se caresser sur une branche d'arbre : *tout vous sera de l'amour une Leçon vivante.* Que de réflexions vont naître de ce nouveau spectacle ! Jusqu'où la curiosité ne portera-t elle pas les regards ? L'amour l'aiguillonne ; il veut instruire l'un par l'autre ; il a fait la gorge de la Bergère, différente de celle du Berger : elle ne peut respirer, sans qu'elle s'élève, malgré la contrainte de la pudeur, comme pour s'attirer autant de désirs, que de regards. Pensées naïves, désirs, inquiétudes, c'est alors que tout se dit sans fard, qu'on

: se dissimule aucuns sentimens;
s sont trop nouveaux, trop vifs,
our être contenus.

MAIS n'y auroit-il point encore
autre différence? Oh! oui, & mê-
e beaucoup plus considérable.
est la rose, que le trop heureux
ymen reçoit quelquefois des mains
: l'amour, rose vermeille, dont
bouton est à peine éclos, qu'elle
ut être cueillie; rose charmante,
ont chaque feuille semble couver-
, & entourée d'un fin duvet, pour
ieux cacher les amours qui y sont
chés, & les soutenir plus molle-
ent dans leurs ébats. Surpris de
beauté de cette fleur, avec quelle
idité le Berger la considère! Avec
el plaisir il la touche! Le trouble
son cœur est marqué dans ses
ux. La Bergère est aussi curieuse
elle-même pour la première fois;
e avoit déjà vû son joli visage
ns l'onde: le même miroir va lui
vir, pour contempler des charmes
crets, qu'elle ignoroit.

MAIS elle découvre à son tour
ote la différence, qu'il y a en-
elle, & son Berger. Qu'elle lui
rd bien toute sa surprise! toute
uë, elle y porte la main en trem-
blant,

la Nature lui sug
le regarde comr
chose lui paroît
ble: elle ne fait
cette, tout ce qu
L'IDE'E du
attachée à tout
elles sont faites p
qui ont besoin
pureté d'ame, q
sonna le répenti
qui ne voudroit
Bientôt vos jeu
mêmes, mais
moins innocens
jamais des coeu
pus. Quel sort
vous ignorez ce
à l'autre; cette

[redacted]

commerce des hommes feroit fa-
à votre bonheur; un art impo-
ur corromproit la fimple Nature,
s les Loix de laquelle vous vi-
; heureux: en perdant votre ig-
rance vous perdriez tous vos
ifirs.

QUELS plaifirs, grands Dieux!
: ceux de l'amour! quels char-
s plus féducteurs, plus raviffans!
t-on appeller plaifir, tout ce
n'eft point l'amour? On goûte
ore fes bienfaits, même après
on les a reçus. Heureux ceux
: la Nature a doüés d'organes vi-
ireux! pour eux tous les jours
èvent fereins & voluptueux; pour
la jouïffance eft un vrai befoin
s ceffe rénaiffant, & le befoin eft
ère du plaifir. Mais plus heu-
x encore, ceux dont l'imagina-
i vive & lubrique tient toûjours
fens dans *l'avant-goût* du plaifir!
minez leurs yeux, & jugez, fi
s pouvez, s'ils vont au plaifir,
s'ils en viennent. Non-feule-
it des Amans ainfi organifés,
iront de plus grands transports,
s jouïffant encore long-tems a-
: la jouïffance, les reftes de leur
ir leur feront chers & précieux:
: comme ils les ménagent, les
chè-

droient ne les p...

DANS le fouverain pl
ces momens divins ; où
ble nous quitter, pour
l'objet adoré, où les de
forment plus qu'un m
qu'un même efprit an
mour, à force de fentii
rien ; du moins on ne
cune fenfation, on eft i
té, & ces tranfports
éloges dignes de la be

MAIS quelque vifs
plaifirs, qui rempliffer
notre ame, ce ne f
des plaifirs ; l'état fe
cède, eft la vraie V
alors, moins enyvrée
me précifement au

NE m'approchés pas, mortels fa-
ux & turbulens, laiſſés moi goû-
à longs traits les faveurs de Cé-
ſe. Je ſuis anéanti, j'ai à peine la
:e d'ouvrir des yeux fermés par
nour : mais que cette langueur a
délices! Je vois encore Céphiſe,
: eſt entre mes bras, mes mains
nent à s'égarer, par tout où l'a-
ur les conduit: il n'y a pas dans
t ſon beau corps, une ſeule par-
que je ne couvre de mes baiſers.
! Dieux! que d'attraits! & que
ommages réels mérite l'illuſion
me! Que ne puis-je toujours ain-
ous voir, Bergere? Vôtre idée
ſuivant par tout, me tiendroit
n de vous-même: l'idée de la beau-
vaut la beauté même, & ſouvent
encore plus ſéduiſante. Doux ſou-
nir de mes plaiſirs paſſés, ne me
ttés jamais! De quelle douce &
lle Volupté, je me ſens pénétré!
eux puiſſans! ſe peut-il que les
anes du corps ſuffiſent à tant de
nheur? Non, de ſi grands biens
peuvent appartenir qu'à l'ame, &
la reconnois immortelle à ſes
iſirs.

AMOUR, combien peu ſentent le
x *de tes bontés!* combien peu ſe

re-

pas lieu de ... l'Unive
tu n'ès pas tout l'Unive
dis-je, indignes du ran
le sont de tes faveurs: l
crifient, plus il souillen
& profanent ton temple.
impudiques, & non des
assés semblables à ces
débauche publique, q
de jouër tes plaisirs, p

Mais ne crains r
si ces impures m'ont
duit par leurs attraits
mieux t'assurer mon
je ne crains pas qu'ur
visse le tien. Nous
vement l'un & l'aut
connu ensemble to
tendresse & de la Vo
... rap

t'inquiétoient pas moins! Je
s paupières mourantes, prê-
rmer des yeux adoucis & ar-
s premières larmes d'Amour;
u du plaisir fut bientôt tiré
eux; la force t'abandonnoit
raison, tu ne sçavois ce que
s devenir; tu craignois . . .
que cette simplicité ajoûtoit
larmes & à mon amour!) tu
is de tomber en foiblesse &
rir, au moment même que
s sentir le bien d'être, & le
and des plaisirs. De quelle
é encore ta tendresse fut suivie!
x silence succéde aux plus vio-
nsports. Dieux! respectez l'é-
rt d'une aimable mortelle, qui
e dans des bras qu'elle adore:
égale à vous en ces momens!
URQUOI faut-il, Amour, que
de sentir n'ait pas été accor-
outes les femmes, avec celui
re? Le bonheur d'aimer, de
e ce qu'on aime, ne devroit-il
jours faire goûter le grand plai-
ui a le pouvoir de le procurer?
re ce bonheur est-il si grand,
tout est réciproque, qu'un
trop sensible pourroit à peine
re, *s'il n'étoit* quelquefois di-

mi-

insensibles, qu'en ne leur f
partager ses douceurs.

O! vous qui baissés le
paroles les moins chat
Précieuses & Prudes, loi
pudeur que vous affectés
du caprice & des préjugé
Volupté est la mère du
son privilége la dispense d
specter, d'autant plus que
tes pas vous mêmes, à ce
si austères dans le deshab
d'ici, race dévote, qui n
le coeur que le germe d
vices, & pas une vertu.
les dons de la nature, c'e
digne de vivre; être hippo
reprocher au créateur d'

us vous prodigués vos faveurs, us vous offenfés l'amour, qui les favouë. Livrés vos corps aux fa-'es ; ceux qui s'en contentent, en nt dignes : mais vous ne l'êtes pas un cœur né fenfible. La crainte & s regrets empoifonnent des plaifirs ie vous ne partagés pas. Vous vous oftitués en vain ; en vain vous ierchez à m'éblouïr par tous vos iarmes ; ce n'eft point la jouïffan- des corps, c'eft celle des ames i'il me faut. Amour, pourquoi mbles tu de l'excès de tes bontés ux qui ne font pas Voluptueux ? e plaifir qui ne conduit pas à la Vo-pté, eft-il un plaifir ? Quoi tu cé-es à la brutalité, toi qui n'ès Dieu ie par la Volupté même.

ON confond trop communément plaifir, avec la Volupté, & la olupté, avec la débauche. Tâchons e marquer la différence effentielle ii fe trouve entre toutes ces cho-s. Que la Phyfique même nous claire ici ; l'étude de la Nature n'eft is fans plaifir pour un efprit Vo-ptueux.

NOS fens font le fiége du plaifir. dépend de la tenfion & du cha-ouïllement des nerfs. Dans le fou-

pare du plaisir , n'est pas
de la raison , n'est pas
Ce n'est donc que dans l
faut chercher le plaisir
tions d'esprit les plus a
sort que des plaisirs mo
MAIS la Volupté
cherchée plus loin ; el
queroit souvent , si n
dions que des sens.
nécessaires , ils ne lui
il faut que l'imagina
ce qui leur manque.
met le prix à tout :
coeur , elle l'aide à
firs , elle lui inspire
les satisfaire. En e
sir , qu'elle passe ,
revuë , le micro

ıt le plaifir de mes fenfations &
ɔn bonheur, puffai-je me trou-
r toûjours ainfi?

MAIS puisque la Volupté & tous
fentimens de tendreffe, que l'a-
ɔur infpire, réfident moins dans
puiffances du corps, que dans
les du coeur, le plaifir ne fçau-
t fuir l'homme le plus bazé, pour-
que fon imagination ne le foit
s; les mouvemens lafcifs ont beau
ındonner certaines parties, s'ils
nontent à la tête & s'y confer-
nt, ce dépôt précieux éléve l'A-
: fur les débris du corps. *Aute-*
:u a fait dans un age fort avancé
s ouvrages tendres & Voluptueux.
nais peut-être le coeur ne fut plus
:ereffé que dans fa *Magie de l'a-*
ur qu'il compofa à 75 ans, dans
fein de la mifère.

POUR avoir renoncé à l'amour, on
:n eft fouvent que plus digne de
indre fes Voluptés; peut-être les
ıt-on, d'une manière recherchée,
plus philofophique. Tout eft Vo-
ıté, pour un homme d'efprit, tout
fentiment, pour un cerveau bien
ganifé, tandis qu'un fot connoît
ɔeine le plaifir. Ses nerfs cepen-
ıt *peuvent entrer* en convulfion

te d'imagi...
Volupté. L'esprit leur
lement, que je suis
que, si tous les ho
précisément la même
ils seroient tous éga
tueux. Esprits mol
qui coulés librement
nes, puissiez vous
de mes désirs, fai
dans mon coeur!

Vous êtes Alle
votre manie est d
tueux: non, vo
l'honneur de l'êt
est à l'ame, ce c
corps, le défaut
tion ne vous pe
d'être que déba
...débauch

›lent, qu'elle se pardonne à peine
ıvoir goûté, dans le sein de la ra-
& du désespoir. Contentés-vous
ɜn prendre, & d'en donner cha-
e jour ; mais puisque vous n'a-
z ni finesse, ni délicatesse dans
ıtre façon de sentir, le moien de
ınnoître la Volupté, ce plaisir qui
.ugmente par la réflexion, sembla-
e en quelque sorte à ces raïons de
ɜnière, qui tombent sur la surfa-
des corps solides ! Ne vous suf-
·il donc pas, petit fils d'Alcide,
ıvoir dans le sang tous les feux
Cythère & de Lampsaque, & de
ıuvoir dépenser beaucoup, sans
ſſer pour dissipateur, tandis que
ɔt d'honnêtes gens, économes for-
s d'une foible santé, ruinés par
tude & le plaisir, privés de leur
emiers ressorts, sont réduits à sup-
ʃer à tout par l'art & le génie.
ıe ne voudrois-je point imaginer,
lle Céphise, pour vous dédom-
ıger de mon peu de vigueur ? A-
c quelle adresse, quelle industrie,
elle vivacité, je voudrois me ré-
.er sur mon plaisir, pour vous en
nner ? Quel charmant badinage
aisonne la Volupté, que le desir
ıtient ! L'avant goût du plaisir,

Mais que dis-je ! comm
Phyſionomies, qui ſans
ſont préferées à la beau
eſt, à mon avis, des pl
me, fort au-deſſus de
corps; je parle de ces t
finement pures, de ces
ſations d'amour, de
vifs & ſi intimes, que
même ſemble diſtiller,
dire, goutte à goutte,
nos ames. Alors en effe
reëllement enyvrées, &
plies de la perfection d
qu'elles ſe ſuffiſent à el
& ne déſirent rien. Pour
je peindre ici un état d
je ſens ſi bien? Ou pou

[redacted]

r même ; j'ai vû des momens, x *quels momens !* où ma Céphise duëment livrée à la plus douce athie des cœurs, aux délices a situation la plus ravissante, risoit dans mes bras des faveurs, lle prétendoit, que l'amour en il cas, eût dédaignées lui-même. OUTE ame, pour ainsi parler, noins plus ame que corps, Dieux, le éxistence, disoit-elle ! Quelle douce façon de sentir ? Non, 'avois point encore connu l'a-r. . . . . Rejettant ensuite tous es sentimens plus vifs, sans dou-ar ce qu'aiant moins de dou-s, ils nous violentent en quel-forte par l'excès même de leur cité, à peu près comme ces piè-comiques, qui arrachent trop de l'ame, l'impression d'une tragédie, laisses moi, ajou-elle, laisses moi gouter en paix ns mélange, un bien-être aussi d & aussi parfait ; le plaisir cor-roit mon bonheur.

regardois Céphise, avec le mê-ttendrissement, qu'elle m'avoit nuniqué. Tant d'amour avoit *couler quelques* larmes de ses , *qui en étoient* plus beaux.

dé. Mais enfin, ... & ne voul
lant peu-à-peu, & ne voul
rien perdre de leurs droits,
à l'ombre de ce myſtère, ce
puis long-tems ne m'avoit
à-fait accordé une paſſion
dente. Alors, nos ébats
plus laſcifs, ſans en parol
tendres, non, reprit Cé
ne connois point encore
ports, je voudrois que
ame paſſât dans la tienne

J'AVOIS déjà quatre
au tendre amour. Céph
feu, croioit toucher à el
l'heureux terme de ſes
ſoit que l'amour fut en
tré au fond de ſon c
tempéramment tr

où elle étoit : son transport s'éleva par dégrés, jusqu'à la fureur ; elle éprouvoit dans mes bras le sort de *Tantale*. Le moien de ne pas mettre tout en oeuvre, pour calmer ce qu'on aime, & faire jouïr un aimable objet, qui reçoit de nouveaux charmes, par la vivacité avec laquelle il désire la jouïssance ! Un cinquième sacrifice pût à peine appaïser cette colère des sens mal satisfaits, & j'avouë, à ma honte, que je tremblois qu'il n'en fallût un sixième. Enfin des mouvemens plus doux rappellèrent la molle Volupté ; mes yeux étoient enflammés ; Céphise ouvrit les siens, & voiant le vif intérêt que je prenois au succès de ses plaisirs, combien de baisers pris & rendus coups sur coups, combien de caresses sans cesse redoublées ! l'air élevé, animé, dont je l'encourageois, dont je présidois au combat, tout plein du Dieu dont j'étois possédé, alors, moins agitée, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit elle, ... ah ! viens vîte, cher Amant, viens dans mes bras, que j'expire dans les tiens.

QUELLE Maîtresse, grands Dieux ! Juges si je l'adore, si je cesserai un

contente; elle a pour
grand maître dans l'art
tés: sans lui, le mond
un *désert* pour elle; a
possède *l'Univers*. Amou
pauvre des Dieux; pou
chesses, il ne m'a d
coeur, & à Céphise, q
pour l'enchaîner. Ma
dire ici, que ce coeur
de tous les autres!
tendre, amoureux, re
jours les volontés de m
n'en aïant point d'aut
à peine murmurer de
stes rigueurs, pendant
nées je me suis conten
ple de *Montagne*, qu
me suis trouvé trop

SI. rien ne doit jamais dégoûter
ı Amant, de l'objet qu'il aime, ſi
:n ne doit ſuſpendre un ſervice,
ɔnt l'amour permet la célébration,
:n auſſi ne doit rendre infracteur
: la foi, qu'on a jurée à ſa Maî-
eſſe. Belles, vous jugerez vos A-
ans par leur généroſité, c'eſt la
ılance des coeurs. Veulent-ils
rcer vos goûts, violer votre pru-
:nce, & ſans égard pour de trop
ſtes frayeurs, vous expoſer aux
ites fâcheuſes d'une paſſion ſans
tenuë? Soiez ſûres, qu'ils vous
ompent, qu'ils ne ſont qu'impé-
eux, que vous n'êtes pas vous-
êmes, ce qu'ils aiment le plus en
ɔus, & qu'en un mot, c'eſt à leur
ul plaiſir qu'ils ſacrifient.

TELLE eſt la diſtinction avec la-
ıelle un véritable Amant ſert l'A-
our. A-t-il une Maîtreſſe avide?
: que le corps lui refuſe, eſt abon-
ımment compenſé par le mérite &
s recherches de l'induſtrieuſe Vo-
ıpté. Sur tout,

Il ne perd point à connoître
Un tems deſtiné pour jouïr.

'il examine quelquefois, ce n'eſt
ue pour augmenter ſon plaiſir.

tiroient lien, ...
ilicité de leurs organes. I
tueux seul, à l'ombre de la
réünit toutes les illusions
jouït de toutes ses idées,
pelle, il les réveille, & c
quelque sorte celles qui lui
au gré de son imagination
non que je sache, commen
nation broie ses couleurs
image du plaisir qui en ré
soit être le plaisir-même.

SUIVONS par-tout
tueux, dans ses discours
démarches, comme dans
Il distingue la Volupté
comme l'odeur de la fle
hale, ou le son de l'ins
le produit. Voiez com

y trouve plus d'amours, que de eurs; il le respire avec la plus tenre & la plus naïve volupté; un feu écret s'allume dans ses veines: uelle douce émotion! & quelle en. st la cause? *C'est qu'il étoit contre le eur de sa chère Thérèse:* il voudroit xpirer, comme lui, sur son sein.

C'EST ainsi que l'art ajoute à la Nature, & fait la varier à l'infini. Le voluptueux sensible à tout, ne eut rien perdre, & ne perd rien. Pour être heureux, il n'a qu'à vouloir. La Volupté est l'objet de tous es projets & de tous ses voeux: il e fait pas un pas, pas un geste, qui e tende vers elle. S'il jouït des ienfaits de l'amour, mille jouïssanes préliminaires précèdent la derière jouïssance: il ne veut arriver u comble des faveurs, que par d'imperceptibles dégrés. Sur-tout, l veut qu'on lui résiste, autant qu'il aut pour augmenter ses plaisirs.

S'IL se promène, le plus beau ieu, le chant des oiseaux, un Ciel erein & temperé, un air rempli du arfum des fleurs, un bosquet iménétrable aux raïons du Soleil, où l'on goûte la double volupté d'être u *frais & de lire Chaulieu*, le ga-

zon le plus fin, le plus touffu, qu'on foule avec sa Maîtresse, dans un endroit du bois si écarté, que les regards profanes n'y peuvent pénétrer; la plus belle vuë, la plus belle allée, celle, où Diane se proméne elle-même avec toute sa Cour le léver de l'Aurore, & du Soleil la magnifique couleur de pourpre qui se joüant dans le brun des nuës à son couchant, forme la plus superbe décoration; les raïons argentés de la Lune, qui consolent les Voyageurs de l'absence du Soleil; les Étoiles, qui semblent autant de diamans, dont l'éclat est relevé par le fond bleu, auquel elles sont attachées: ces nuits plus belles que les plus beaux jours, qui répandent leur rosée, pour désaltérer la terre & leurs pavôts, pour délasser les mortels fatigués, & endormir les maris jaloux: ces nuits vertes, plus belles encore, que forment les arbres touffus des forêts, nuits qui inspirent les plus douces reveries où l'ame contente, recueillie, se caressant elle-même, enchaîne ses pensées volages, dans les bornes charmantes de l'amour: ombre impénétrable aux yeux des Argus, où

ffit d'être seul, pour désirer d'être
'ec vous, Céphise, & d'être avec
ous, pour être heureux : que dirai-
enfin ? il faudroit décrire l'Uni-
ers ; toute la Nature est dans un
eur qui sent la volupté.

VOUS connoissez à présent com-
en la Volupté diffère du plaisir.
oici la différence, qui se trouve
tr'elle, & la débauche.

LA Volupté est peut-être aussi
fférente de la débauche, que la
rtu l'est du crime. Les coeurs
rrompus ne peuvent être ver-
eux, & ceux-ci ne peuvent être
bauchés, ou criminels.

LE plaisir est de l'essence de l'hom-
e, & de l'ordre de l'Univers. La
bauche seule, & tout ce qui nuit
l'intérêt de la société, est crime,
désordre ; je n'en connois point
autre, ni de vertu, que celle qui
t utile à l'Etat. Le goût du plai-
a été donné à tous les Animaux,
omme un attribut principal ; ils ai-
ent le plaisir pour lui-même, sans
orter plus loin leurs idées. L'hom-
e seul, cet être raisonnable, peut
lever jusqu'à la volupté : car quel
us beau, quel plus magnifique ap-
nage de la raison ? Il est distingué
dans

dans l'Univers par son esprit; un choix délicat, un goût épuré, en rafinant ses sensations, en les redoublant en quelque sorte par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'est-à-dire le plus heureux des êtres. S'il est malheureux, il faut croire que c'est par sa faute, ou par l'abus qu'il fait des dons de la Nature.

NOUS devons le bien d'être au seul plaisir; c'est lui qui a tissu la chaîne qui lie les hommes & les Animaux: il me parle par mes organes, & m'attache à la vie. Philosophes indignes d'un si beau nom, vous voulez en vain me faire regarder la mort, comme un bien; non, vous ne connoissez point le prix de la vie, c'est le plus grand de tous les biens; sans elle, après quel bonheur imaginaire courez-vous? Qui hait le jour qu'il respire, & craint la mort, est doublement hypochondriaque.

LE Voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps sain, & l'Esprit libre; amant de la Nature, il en adore les beautés, parce qu'il les connoit mieux qu'un autre: ses yeux se ferment à la lumière sans frayeur,

mais non sans regrets; il se plaint du destin cruel qui l'arrache à un spectacle, dont il ne peut se rassasier. Malheureusement chaque spectateur y est aussi inutile, que renouvellé sans cesse. Amoureux, sensible à tout, inaccessible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poison vient infecter les coeurs, ni par quel fatal désordre, le Roi des Etres animés, celui qui par son excellence se trouve en état de jouïr de tous les autres, peut s'ennuïer sur la terre: entouré de voluptés, admirateur des Phénomènes, qui frappent le plus ses sens, rien ne le trouble; son ame est toujours dans la même assiète, soit que Jupiter s'arme de la foudre, soit qu'Eole respectant le calme de la Mer, elle offre à nos yeux, comme une nape d'huile, qui est la plus belle image de la paix, ou que les vents déchaînés soulevent les flots, qui dans leur furie, effrayant tableau de la Guerre, menacent de nous engloutir. Catulle rit des rigueurs de l'hyver; comment les craindroit-il? Les feux de l'été sont dans son coeur, & c'est l'amour qui les allume couché avec *sa Maîtresse*: la pluie, le vent, la

grêle, la vaine fureur des élémens augmentent ses plaisirs.

SI l'hyver cesse, c'est la Nature qui prend ses habits de Printems, & nous invite à prendre les nôtres; faisons passer dans nos coeurs l'émail des prés, & la verte gaieté des champs; parons notre imagination des fleurs charmantes, qui rient à nos yeux. Belles, parés en votre sein: c'est pour vous qu'elles viennent d'éclorre: mais prenez autant d'amours, que de fleurs: réveillés-vous avec la Nature, enyvrés vous d'amour, comme les prés s'enyvrent de leurs ruisseaux. Chaque Etre vous adresse la Parole, seriez-vous sourdes à sa voix? Voiez ces oiseaux; à peine éclos, leurs aîles les portent à l'amour; les fleurs même se marient; chaque chose est occupée à se reproduire: mais si l'instinct jouït plutôt que l'esprit, l'esprit goûte mieux que l'instinct.

VENEZ, vous qui en avez tant, Philis, venez, descendons dans ce valon tranquille; tout dort dans la Nature, nous seuls sommes éveillés; venez sous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'est le Zéphir amoureux qui

. les agite; voiez comme elles
ıblent planer, l'une fur l'autre,
vous font figne de les imiter!

?ARLEZ, Philis, ne fentez-vous
; quelque mouvement délicat,
elque douce langueur, qui fur-
fe toutes les autres voluptés?
I, je vois l'heureufe impreffion
: vous fait ce myftérieux azyle:
brillant de vos yeux s'adoucit,
.re fang coule avec plus de vîtes-
il élève votre beau fein, il ani-
votre coeur innocent.

EN quel état fuis-je! quels nou-
ux fentimens, dités-vous! ...
nez, Philis, je vous les explique-
, il y a long-tems que j'ai fenti
nême chofe pour vous.

VOTRE vertu s'éveille, elle craint
urprife même qu'elle a; la pudeur
ıble augmenter vos inquiétudes,
c vos attraits: votre gloire reject-
'Amour, mais votre coeur ne le
:tte pas.

VOUS vous révoltez en vain; cha-
doit fuivre fon fort: pour être
:reux, il n'a manqué au votre,
: l'amour: vous ne vous prive-
pas d'un bonheur, qui redou-
, *en fe partageant*; vous n'évi-
z pas les piéges, que vous tén-
dez

dez à l'Univers: qui balance, a pris ſon parti.

O! ſi vous pouviez ſeulement ſentir l'ombre des plaiſirs, que goutent deux coeurs qui ſe ſont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez aux Dieux tous ces ennuïeux momens, que votre coeur oiſif a laiſſés paſſer, ſans aimer!

QUAND une belle s'eſt renduë, qu'elle ne vît plus, que pour celui qui vît pour elle; que ſes refus ne ſont plus qu'un jeu néceſſaire; que la tendreſſe qui les accompagne, authoriſe d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en ſécret, ce que la bouche refuſe; que l'amour éprouvé de l'Amant eſt couronné de Myrthe, par la vertu-même; que la raiſon n'a plus d'autre langage, que celui du coeur; que ..... les expreſſions me manquent, Philis, tout ce que je dîs, n'eſt pas même un foible ſonge de ces plaiſirs. Aimable foibleſſe! douce extaſe! c'eſt en vain que l'eſprit veut vous exprimer, le coeur même ne peut pas vous comprendre.

VOUS ſoupirez, vous ſentez les

respectables approches du plaisir : Amour, que tu es adorable! Si ta seule peinture peut donner des désirs, que ferois-tu toi-même?

JOUÏSSEZ, Philis, jouïssez de vos charmes: n'être belle que pour soi, c'est l'être vainement, c'est l'être pour le tourment des hommes.

NE craignez ni l'amour, ni l'Amant; une fois maîtresse de mon coeur, vous le serez toujours. La vertu conserve aisément les conquêtes de la beauté.

J'AIME, comme on aimoit, avant qu'on eût appris à soupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité; je n'ai qu'un coeur à vous offrir: mais il est tendre, comme le votre. Unissons-les, & nous connoitrons à la fois, & le plaisir, & cette tendresse plus séduisante, qui conduit à la plus pure Volupté des coeurs.

C'EST ainsi que tout ravit, tout enflamme un coeur sensible & amoureux; chaque beauté l'extasie, chaque Etre inanimé lui parle & le remuë, chaque partie de la création le remplit de Volupté.

CHAQUE homme porte donc en *soi le germe de* son propre bonheur,

possible de le ...
s'appliquer à connoîtr
ramment, ses goûts,
savoir en faire un bo
toujours en conséquen
aime, satisfaire tous
à-dire tous les capric
nation ; si ce n'est
heur, qu'on me dise
Laissons dire Zénon,
tous ses sectateurs,
mes prouvé que la
Mal, & que le Sa
droit de se soustrair
posé à tous. Que di
est le plus grand d
part des Philosophe
le droit d'abréger
mais qui a du pla

ir. *La mort*, dit Lucrèce, *ne regarde en rien;* je sai qu'elle rien en soi, & que la douleur out; mais la mort nous prive de les sentimens que je chéris, idée m'est affreuse. Loin d'ici affligeante image, je ne puis regarder fixement; non, je ne résoudrai jamais à cesser de sen- e cesse même d'être en quelque , toutes les fois que je pense e ne serai plus. Mourons ce- ant, puisqu'il le faut, mais que it après avoir vécu.

: plaisir est donc le plus bel a- ge de l'homme. Qui s'y refuse, les premières Loix de son ori- , & l'intention du Créateur. qui ne s'aiment pas eux-mê- comment aimeroient-ils les s? Mais quelle erreur, de s'i- ner qu'on ait de mauvaises irs, parce qu'on aime la Vo- ! la vraie sagesse est-elle donc ïr le bonheur, & de rechercher ce qui déplaît à l'imagination, peut conduire qu'au désagré- de la vie? Non; le plaisir est oitement lié au bonheur, que leux choses ont été confonduës nble en différens siècles. Le

sage

ſage doit donc chercher l
ſans lequel il ne peut être
Que le crime ſe couvre d
le plaiſir & l'amour ne ſo
de ſa bande. Voyez tout l
cortége de la joie, elle n
qu'eſcortée des jeux & de
probité l'accompagne ; ell
ſymbole de la pureté du c
ſcélerat eſt triſte & rêveur;
aux plus cruels remords; la
turelle qu'il a violée, le d
ſon tour. L'honnête hom
épanouït ſon coeur; il aime
plaiſir & la Volupté, que
rougir d'être fait pour la ſ
la regarde comme la plus ſo
compenſe de la vertu, &
beau partage de la raiſon.
ſir, dit un Auteur, qui m
beaucoup, „ eſt le ſeul bie
„ qu'un honnête homme ai
„ monde."

PLAISIR, maître ſouver
hommes & des Dieux, dev
tout diſparoît, juſqu'à la raiſ
me, tu ſais combien mon co
dore, & tous les ſacrifices
faits; je ne ſai ſi je mériterai
part aux éloges que je te
mais je me croirois indigne

je n'étois attentif à m'assurer de ta
éssence, & à me rendre compte à
oi-même de tous tes bienfaits.
uï, sans doute, je te dois de trop
ɛureux momens, pour ne faire que
ntir simplement mon bonheur &
puissance. La reconnoissance se-
oit ici un trop foible tribut : j'y a-
ute encore par la réflexion & l'exa-
ɛn de mes sentimens les plus doux.
ar si par tout ailleurs la réflexion
mpoisonne les plaisirs, ici elle les
ugmente. Telle est la vraie Vo-
ipté, l'esprit, & non l'instinct du
laisir, l'art d'en user sagement, de
: ménager par raison, & de le goû-
ɛr par sentiment.

PLAISIR, (eh! que n'ai-je l'art
e Lucrèce pour t'invoquer sans
esse ?) ne permets pas que ton pin-
ɛau se prostituë à d'autres volup-
ẽs, que celles du fils de Cypris,
ue ce Dieu vif, impétueux, ne se
ɛrve de la raison des hommes, que
our la leur faire oublier : qu'il ne
aisonne que pour exagérer ses plai-
rs ; que la froide Philosophie se
aise pour m'écouter ; que tout res-
ɛnte enfin le désordre des passions,
ourvû que le feu qui m'emporte,
oit *digne, s'il se peut*, de la Volupté.

mieux contempler ...
Comme ses regards amo...
avidement fixés sur cette...
gligemment découverte !...
en parcourant, comme...
trent tous les charmes!...
gine point le malheur...
d'Issé, pour se payer de...
la cruelle lui a fait verser...
TANTÔT sous le fr...
ple de Gnide, un Philos...
brique de Chaulieu, of...
prits enchantés, la pe...
mour, la plus vive &...
tueusement délicate...
qui l'inspire, à force...
attraits, il nous en...
puissance. Comme...
... plaisirs des Persa...

vrir lui-même une école de Volupté. Eh! quel autre en effet doit apprendre aux mortels le sécret d'être heureux? Disciple d'*Epicure*, accourez tous, & rendez hommage à un Maître plus digne de vous.

TANTÔT l'Amour-même séduit les coeurs par l'art de Protée; que n'imagine-t-il point pour peupler son Empire? Il s'ébat sur un *Sopha*, théatre de ses plaisirs, aussi commode que discret; s'il dicte des billets doux & des lettres galantes, un Dieu plus galant encore, Mercure, est prêt à les porter; il oublieroit plutôt son Caducée, que de ne pas les rendre adroitement aux beautés, à qui elles son adressées. *Anacréon*, *Quinaut*, *Chaulieu*, le Voluptueux *Chaulieu*, font des vers légers, tendres, délicats, galamment négligés. Que cette négligence les rend aimables! mais ils ne sont charmans, que par l'air de Volupté qu'ils respirent. Orphée lisant ces vers, les crut d'Apollon-même, ou de l'Amour; il emploia tous les charmes de son art, pour en rendre l'harmonie plus touchante.

L'AMOUR fait-il un *Conte*, même *Japonnois*, *il y* met tant de Vo-

lupté, & de délicatesse. qu'on croit entendre *Pétrone*. S'il fait exécuter les ordres de *l'Oracle*, c'est pour mieux nous faire sentir tout le pouvoir de sa magie. Il nous attendrit avec une Mère éplorée, ou avec une Amante éperduë. Il ne persécute *Phédre*, que pour nous intéresser au cruel sort d'une malheureuse; c'est pour nous la faire adorer, qu'il nous montre *Zaïre*, cette aimable *Zaïre*, digne aussi d'un plus heureux destin. Pourquoi faut-il qu'une flamme aussi pure, soit éteinte par des préjugés qu'elle n'avoit pas, & que l'Amour ait souffert qu'on ait éclairé la Reine de son Empire, sur d'autres intérêts, que ceux de la Volupté? N'étoit-elle donc pas digne d'une ignorance, à laquelle son bonheur étoit attaché?

VOULEZ-VOUS d'autres miracles de l'Amour? la *Le Maure*, cette frèle machine, n'eût jamais pû penser; qu'a fait l'Amour? il l'a organisée pour chanter, elle ravit nos ames par les sons de sa voix; la Musique, cet art enchanteur lui auroit-elle appris à sentir?

J'APPERÇOIS deux danseuses, autour de l'Arche de Jephté; dans l'u-

, quelle agilité! quelle force!
elle précision! seroit-ce un hom-
déguisé? elle m'étonne à un tel
nt, que je vois à peine le plaisir
la suit. L'autre plus séduisante,
me des *pas mesurés par les Graces*,
composés par les Amours. Est-ce
psicore, ou la Volupté en person-
? Divine enchanteresse, quel
ur de bronze & de diamant ne
oit pas pénétré de la lasciveté
tes mouvemens? Etends, dé-
le seulement tes beaux bras,
e suis plus enchanté qu'*Amadis*-
ne.

Atis, nouvel *Atis*, tu pouvois
me consoler de la perte de ce
re de Volupté. Quels sons!
l désespoir! quel cris: „ *Atis*,
tis lui-même a fait perir ce qu'il
ime;" il ne chante ses douleurs,
pour les rendre plus vives. Cher
mable *Jeliotte*, sers toi de tout
pire que tu as sur les coeurs
bles: attendris les plus durs &
lus inflexibles; non, jamais la
ance d'*Orphée* n'égala la tienne.

UELLES formes encore une
l'Amour ne prend-il pas pour
isser dans nos ames? Il suscite
ntrigues, & toutes les avantu-

ses galantes qui composent nos Romans; il permet à l'imagination des Auteurs, d'ajouter ce qui manque à la réalité, comme à son Triomphe.

JETTEZ les yeux sur le *Tableau de l'Amour conjugal*, & sur tous les ouvrages de ces Physiciens, qui aimant plus la Nature, qu'ils ne l'ont connuë, ont cherché le plaisir dans les plus sérieuses recherches. Avec quelle ingénieuse adresse, l'Amour profite de l'ignorance même des mortels qu'il instruit ! sur-tout il se plait à éclairer les Amans ignorans, qui ne voudroient que savoir aimer. Vous le savez, *Daphnis* & *Chloé*, heureux ignorans, trop séduisans Bergers, s'il n'y avoit du plaisir à être séduit avec vous.

Où est l'Amour? (s'il m'est permis d'imiter ici un Auteur charmant) *il est sur les lèvres de Chloé*, il n'a semé les lis sur son teint, que pour donner à *Daphnis* le plaisir de les changer en roses. Voyez-le voltiger sur son sein. Comme il se joüë avec un souffle badin, dans les boucles de ses beaux cheveux blonds, il folâtre de même sous ce verd feuillage: la vie de ce jeune myrthe est bien courte, il sera bientôt

flétri; mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés; il ne se refuse, ni aux caresses de *Flore*, ni aux douces haleines de *Zéphire*. Imitez-le en tout, Bergère; que sa vie soit l'image de la vôtre, & par la durée, & par les plaisirs.

JEUNE *Chloé*, vous me fuyez, en vain je vous appelle, en vain je vous poursuis . . . déjà tous vos charmes se dérobent à ma vuë . . . Rassurons-nous; l'Amour, qui a fait les coquêtes, les cache de maniére, qu'elles seroient bien fachées de ne pas être apperçuës.

A CES jeux d'enfans, que *Virgile* a si bien peints, qui peut méconnoître l'Amour? Il se cache lui-même dans mille réduits; il veut qu'on l'y poursuive; il ne demande pas plus de grace, que la plus simple Bergère; il s'est fait une derniére retraite; il a voulu fixer les bornes de son Empire, avec le siége de la Volupté: c'est là qu'il aime à s'arrêter, *comme une tendre fauvette sur ses petits*, & il ne s'y arrête, que pour avoir le plaisir de s'y laisser prendre. Ce seul plaisir fait toute son ambition: pour en jouir, il enflamme tous les cœurs,

il éclaire tous les esprits, il a créé tous les sens, pour en satisfaire un seul.

ENTRONS dans quelque détail. Le plus beau spectacle du monde, c'est une belle femme, un beau visage? à quoi serviroit mon imagination, sans mes yeux? les aveugles de naissance n'imaginent rien. Les yeux seuls pouvoient faire passer l'image de la beauté dans mon ame, & l'empreinte en reste vivement gravée dans mon coeur.

L'ESPRIT, tous les charmes de la conversation, qui ne sont pas sans volupté, la douceur de la voix, qui marque assez communément celle du caractère, la Musique, le goût du Chant, sans l'Ouïe, que d'attraits perdus pour moi! Aurois-je, sans l'odorat, le plaisir de sentir l'odeur que j'aime dans ma Céphise? Nette & propre par elle-même, d'une santé, sans laquelle les plus brillans attraits sont flétris, si cette aimable enfant a quelquefois besoin d'art, c'est d'une eau claire & fraiche comme elle. Sans le Toucher, le tissu de sa peau douce & fine, seroit pour moi, comme sa blancheur extrème

pour

pour un aveugle. Quel plaisir auroit ma bouche collée sur sa bouche ? mon sein étendu sur son sein ferme & rondelet, aussi-bien séparé, que l'arc parfait & élevé de ses fins sourcils ? Mes lèvres s'amuseroient en vain à mille douceurs qui changent les heures en momens : tant d'autres jeux d'enfant, qui plaisent à l'Amour, ne séduiroient ni ma raison, ni mon coeur. Que deviendroient ces baisers pleins d'ardeur, donnés amoureusement, doux prélude de baisers encore plus doux ? Ils ne seroient ni reçûs, ni rendus, encore moins recherchés. Que dirai-je de cette partie divine pour le sentiment, qui semble exprès placée, comme pour présider à l'entrée d'un Dieu dans son Temple ? Elle seroit en vain légèrement titillée, soit par les mains des Graces, soit par le plus agile organe des mortels. Il en seroit ainsi de cette papille, ou petite fraise délicate ; ce bouton rose & vermeil de la pomme d'amour, qui répond à ce nerf exquis, n'auroit plus la même sympathie ; cet harmonieux accord de *deux plaisirs*, que l'industrieuse Vo-

lupté met, au gré de nos désirs, à l'unisson dans une même personne, seroit détruit avec tous ses charmes. Sans le goût, cette autre sorte de tact plus nû, plus intime, sans la même facile communion des nerfs du Palais, mollement chatouillés, nos langues inutilement voluptueuses, frétilleroient sans lasciveté, dans toutes les parties dénuées de la peau. Enfin, nos ames, qui brûlent de changer de corps, pour avoir le plaisir de parcourir, de rendre heureux un objet adoré, insensibles, immobiles, dans leur premier berceau, n'auroient pas même la liberté d'errer dans une bouche fraîche & ornée par le plus bel émail. Vainement l'Amour auroit inventé cet art dont il a été parlé, de la philtrer en quelque sorte, & la Nature, cette espèce de transfusion délicieuse, si foiblement exprimée par le systême de *Platon*. Que deviendroient alors tant de ressources imprévuës, & tous ces miracles de l'Amour desesperé? Plus de baisers lascifs, plus d'espoir d'être heureux, la plus efficace des voluptés seroit perduë; & enfin, ce que nous avons d'âme, n'en trouvant point d'autre, à qui se réünir, ne som-

les

se roit point goûter le sort des Dieux.

C'EST ainsi que les cinq sens semblent travailler pour un sixième, trop peu célébré, dont la Nature a paru uniquement occupée, en nous formant. Ce sens, rétabli de nos jours, dans sa dignité naturelle, imprime véritablement dans l'âme, des sensations tout-à-fait particulières, infiniment profondes, plus vives, plus exquises, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes. Jugez du Despotisme qu'il exerce; il interdit l'usage de la parole, de la vuë, & de la pensée-même, qu'il change en sentiment: il anéantit l'ame avec tous les sens, dont elle est le principe, ou la fin; il suspend toutes les fonctions de notre économie, & tient, pour ainsi dire, les renes de l'homme entier, au gré de ces joies souveraines & respectables, de ce fécond silence de la Nature, qu'aucun mortel ne devroit jamais troubler, sans être écrasé par la foudre. Mais quelle bizarre contradiction a fait appeller *Noble*, & *Honteux* le plus merveilleux de nos organes, celui à qui nous devons notre existence & notre bonheur, un sens enfin, dont telle est la puissance immortelle, que la raison, cette vaine

Vous ...
que les organes de nos pass...
nos désirs, qu'ils les serve...
tretiennent, les excitent, p...
les nous servent à leur tou...
je! les passions-mêmes, c...
aussi nécessaires à l'homm...
qu'il respire, sont les plus...
nistres de la Volupté. Plu...
portent au luxe, plus ell...
vrent la voie du bonheu...
Voluptueux, comme il s...
& fait choisir ses mêts & ...
il préfère à tout, ces c...
à-têtes, où les coudes su...
jambes entre-lassées da...
Maîtresse, il boit plus ...
de vin. Versez, Iris, ...
qu'excellent qu'il soit ...

roître votre étoile; les plus doux plaiſirs naiſſent du ſein du repos. Morphée ne répand ſes pavôts ſur la terre, que pour préparer les humains au culte de l'Amour. Vous entendez mal vos intérêts, Bergère! n'éveillez pas ſitôt votre Amant: quel mortel plus digne de vous! il eſt voluptueux; en le reſpectant, vous ménagerez vos plaiſirs.

Le beſoin d'aimer ſuccède à la faim, à la ſoif & au ſommeil, & ce beſoin eſt tel quelquefois, qu'il précipite les plus ſages dans les excès les plus honteux. Il eſt donc d'un Philoſophe voluptueux, toujours guidé par la probité, de le prévoir & de le prévenir de quelque manière que ce ſoit. Toutes les paſſions s'éclipſent par la paſſion d'aimer, elle leur commande en Reine. Pour elle, l'ambitieux ſupplante ſon plus cher concurrent, l'avare ouvre ſes tréſors & devient prodigue: par elle la laideur reçoit les honneurs de la beauté; par elle, les droits de l'amitié ſont anéantis; le libertin & le débauché ont du plaiſir à l'être: enfin l'Amour eſt cauſe de tout l'ordre, & de tout le déſordre, qui regne dans l'Univers. Le *Marchand croit* ne ſuivre que l'in-

de la belle ... parce qu'il
en se ruinant, parce qu'il
qu'il aime de ses bienfaits
conquêtes de l'autre ne va
les d'un cœur, tel que ce
te, dont tous les replis, c
digieusement étendus, p
ne suffire aux sentimens
ports d'une véritable p
plus grands Rois du mo
à cueillir des lauriers,
faire des couronnes à l'
MAIS que vois-je ?
peinte sur le visage du
mant... c'est un jeune
l'honneur & le devoir
lancer son Prince en
pant demain: plus de
qu'une nuit à passer a
... en soun

transports! jamais l'Amour n'avoit tant pleuré, & cependant n'avoit été si heureux. Quel redoublement de vivacité, dans les careſſes de ces triſtes Amans! les délices qu'ils goûtent en ce moment-même, qu'ils ne goûteront plus le moment ſuivant, le trouble, où l'abſence la plus cruelle va les jetter, tout cela s'exprime par le plaiſir & ſe confond dans lui-même, ils n'ont que le plaiſir pour interprête. Mais puiſqu'il ſert à rendre deux paſſions diverſes, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé! ah, que dis-je! il ſera multiplié à l'infini; ces heureux Amans vont s'enyvrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reſte de leur vie. Leurs premiers transports ne ſont que feu, les ſuivans les ſurpaſſent, ils s'égarent, ils s'oublient; leurs corps lubriquement étendus l'un ſur l'autre, & dans mille poſtures recherchées, s'embraſſent, s'entre-lacent, s'uniſſent: leurs ames, plus étroitement unies, s'embraſent alternativement & tout enſemble, le plaiſir va les chercher juſqu'aux extrémités d'eux-mêmes, & ne ſe contentant pas des voies ouvertes, il ſe fait des paſſages au travers de *tous les pores*, comme pour le com-

communiquer avec plus d'abondance : semblable à ces sources, qui resserrées par l'étroit tuyau, dans lequel elles serpentent, ne se contentent pas d'une issuë aussi large qu'elles-mêmes, crèvent & se font jour en mille endroits; telle est l'impétuosité du plaisir.

QUELS sont alors les propos de ces Amans ! s'ils parlent de leur volupté présente, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'est encore le plaisir qui exprime ces divers sentimens. Ce, *je ne vous verrai plus*, se dit avec tendresse, il se dit encore avec flamme, il excite un nouveau transport, on se r'embrasse, on se resserre, on se replonge dans la plus douce yvresse, on s'inonde, on voudroit se noyer dans une Mer de voluptés. L'Amante en feu fixe au plaisir son Amant. Avec quelle ardeur, & quel courage ils partagent l'ouvrage d'amour ! rien dans eux n'est exempt de ce doux exercice, tout s'y r'approche, tout y contribuë, la bouche donne cent baisers les plus amoureusement recherchés, l'œil dévore, la main parcourt, rien n'est distrait de son bonheur, tout s'y livre avidement; le corps entier de l'un & de l'autre, est dans le

plus

plus grand travail : une douce mélancolie ajoute au plaisir je ne sai quoi de singulier qui l'augmente, & met ces heureux Amans dans une situation rare, que je sens bien, mais qu'il est difficile de définir. Amour, c'est de ces Amans que tu devois dire :

Vîte, vîte, qu'on les dessine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le tems ; je les vois mollement s'appesantir, & se livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure, ils s'endorment ; mais la Nature en prenant ses droits sur le corps, les exerce en même tems sur l'imagination ; c'est elle, & non l'esprit, qui veille toûjours ; les songes sont, pour ainsi dire, à sa solde ; c'est par eux qu'elle fair sentir le plaisir aux Amans, dans le sein même du sommeil. Ces fidèles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits Comédiens, qui nous jouënt sans cesse nos passions dans nous-mêmes, oublieroient-ils leur rolle, quand le Théatre est dressé, que la toile est levée, & que de belles décorations les invitent à représenter ? Les criminels dans les fers font des reves cruels, le mondain n'est occupé que de bals & de spe-

fant dans son ...
uni comme une glace, ...
rians, sa petite paupière ...
le, sa bouche semble ...
ser que la Nourrice est ...
te à lui donner; pourq...
nueux ne jouïroit-il p...
bienfaits ? Il ne s'est ...
sommeil; c'est le somm...
dans les bras de la V...
phéé, après l'avoir en...
vôts, lui fera donc se...
charmante, qu'il n'a ...
gret. Belles, qui vo...
s'endormir sur votre ...
tes curieuses d'ess...
d'un Amant assoupi, ...
est possible, éveillés...
soiez en sûres) la ...

riez par les moindres efforts, laiſſez le venir à bout des ſiens; repréſentez vous tous les plaiſirs que goûte ſon ame, & puiſque l'imagination peint mieux à l'œil fermé, qu'à l'œil ouvert, figurez vous comme vous y êtes divinement gravée! jouïſſez de toute ſa volupté, dans un calme profond, & dans un parfait abandon de vous-même; oubliez vous, pour ne vous occuper que du bonheur de votre Amant: écoutez ſes ſoupirs dans un ſilence attentif, comptez tous ſes mouvemens, & vos plaiſirs naîtront de vos réflexions ſur les ſiens.

MAIS qu'il jouïſſe à la fin du repos dont il a beſoin; livrez vous y vous-même, en vous dérobant adroitement ſous lui, de peur de l'éveiller: ne vous embaraſſez plus du ſoin de la lumière, votre Amant vous avertira du lever de l'Aurore; mais auparavant il ſe plaît à vous contempler dans les bras du ſommeil, ſon œil avide ſe repaît des charmes que ſon cœur adore, ils recevront tous enſemble, & chacun en particulier, l'hommage qui leur eſt dû. Comme il lève doucement le voile qui les cache à ſa vuë! que de beautés toujours nouvelles! il ſemble qu'il les découvre pour la première fois.

fois. Ses regards curieux ne feroient jamais satisfaits; mais il faut enfin que le désir de voir, fasse place au désir de sentir; avec quelle adresse ses doigts voltigent sur la superficie d'une peau douce & tenduë! l'agneau ne bondit pas si légèrement sur l'herbe tendre de la prairie: ensuite il étend toute la main sur cette surface polie, il la fait glisser d'un endroit à un autre: on diroit une glace qu'il veut éprouver. Mais son désir s'augmente par toutes ces épreuves, comme son feu s'irrite par de nouveaux larcins; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu: croiez vous qu'il va vous prodiguer tous ces noms, que sa tendresse aime à vous donner? Non, il est trop voluptueux, pour ne pas se faire violence; sa bouche lui sera d'un autre usage, il donnera cent baisers tendres à l'objet de sa passion; il ne les donnera pas brulans, pour ne pas l'éveiller encore; il s'approche, & plus léger que Zéphire, il se tient voluptueusement suspendu au-dessus d'un million de graces, qui agissent sur lui avec toute la force de leur aiman; il voudroit jouïr d'une Amante endormie; déjà il s'y dispose avec toutes les précautions, & l'industrie imaginable;

ble; mais en vain, le cœur de Philis eſt averti des approches de ſon bonheur, un doux ſentiment l'annonce de veine en veine; ſes pores ſenſibles à la plus legère titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit tems, Bergère, les transports de votre Amant touchoient à leur comble, il n'étoit plus maître de lui; ouvrez donc les yeux, & acceptez avec plaiſir les ſignes du réveil. „ C'eſt „ moi, dit-il, c'eſt ton cher Hylas, „ qui t'aime plus qu'il n'a fait de ſa „ vie . . ." il ſe laiſſera enſuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reſte de ſommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix du plaiſir, il les entrelacera avec les ſiens, & ſe confondra de nouveau avec vous. C'eſt ainſi qu'à peine renduë à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi-réveil, & que l'homme a été fait pour être heureux dans tous les divers états de ſa vie.

C'est aſſez, Profés voluptueux, jurés à votre Maîtreſſe que vous lui ſerez fidèle; l'amour ne perd rien à tous les ſermens qu'il fait faire, & levez-vous. C'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir, puisque les regrets *l'accompagnent*. N'attendez pas les

plain-

plaintes, & les pleurs d'une belle, qui touche au moment de vous perdre, arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des désirs, que la Nature & l'Amour ne peuvent plus vous donner; les plaisirs forcés par l'artifice ne sont plus des plaisirs: songez que vous reverrez un jour votre Amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'Univers, sensible à de nouveaux besoins, vous enflammera pour d'autres Bergères, qui seront peut-être encore plus aimables. En amour comme à table, il vaut mieux garder des désirs, que d'en emprunter. Imitez le convive sensuel, il goute de tous les mêts, il en prend peu; il se ménage de manière, qu'il aime mieux désirer quelque chose qui n'ait pas été servi, que de ne pouvoir pas profiter de tout ce qu'on servira, tandis que le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier service, n'a plus de désirs, du moins qu'il puisse satisfaire, semblable au *Cigne de la Fontaine*.

CONSENTONS plutôt à nous priver pour quelque tems de la Volupté, que d'être forcés d'y renoncer, peut-être pour toujours, en nous y engloutissant. Amans qui êtes sur le

t de quitter vos belles, que vos
ux soient tendres, passionnés,
a de ces nouveaux charmes que
sse y ajoute : je veux que vous
assiez un peu la Nature, mais ne
édez jamais : c'est à la tendresse,
onder le tempérament, & à fai-
es derniers efforts. Qu'il seroit
eux de trouver une ressource im-
ue, au moment même qu'on
brasse pour la dernière fois, &
les pleurs mutuels des deux A-
s, prenant divers cours, semblent
les garans de leur douleur & de
fidélité, en même tems que la
que, & le terme de leurs plaisirs.
ous voiez combien de moiens
es, l'Auteur de la Nature a voulu
loier, pour faire arriver les hom-
, plus ou moins vîte, au but pour
el ils ont été faits, qui est de croî-
& de multiplier ; loi qui a moins
donnée à l'homme, qu'elle n'est
avec lui, loi intime, aussi ancien-
que le monde, penchant si naturel
os cœurs, que toutes nos actions
dent uniquement à celle d'aimer,
t elles ne semblent être, que des
èces de distractions nécessaires.
ous voiez que la faim, la soif,
ommeil, l'imagination, tous les
ap-

organifés pour être
tres qui n'ont pas un fe
tout leur corps, qui n
au plaifir, comme po
dans leur indifférence
& leur montrer par to
bonheur. ô Nature! ô
ble de vos bontés! qu
feroient pas pénétrés
fûrs d'atteindre un b
feroient preffés de pe
tions, qu'ils ne feront
les maîtres de fe pro
de fois. On n'eft dig
l'Amour, que par l'a
ger fes plaifirs. He
Bergères, pour qui
des Amans, auffi
bienfaits, que tend

Si la fortune dépend des hommes, & malheureusement de ceux mêmes qui ont le plus de préjugés, le bonheur n'en dépend pas; il a sa source dans la liberté de l'esprit.

EN vain une cabale, que la moindre bluette met en feu, qui n'a d'autre plaisir, que le plaisir cruel de nuire, & croit plaire à un Dieu de paix, en faisant la guerre aux honnêtes Humains, dont le fanatisme les a faits tyrans, en vain cette cabale, qui ne voit par-tout que mœurs dépravées, voudroit-elle faire le procès à cette aimable liberté, sous l'odieux nom de libertinage & de débauche que j'ai en horreur; en vain elle s'efforceroit de rejetter sur la corruption du cœur, ce qui n'est visiblement qu'un jeu d'imagination, & de me supposer enfin des goûts que je n'eûs jamais, sous le méchant & faux prétexte, que c'est plutôt au vice favori de *Pétrone*, qu'à *Pétrone* même, que j'ai donné des éloges. Ne craignons point de vils & trop puissans calomniateurs; ceux qui ont l'esprit droit & le cœur bon, s'armeront contr'eux, & prendront ma défense. Aussi partisans de la vraie vertu, que jurés ennemis de la superstition, se connoissant en ouvrages

qui la dépeupleroit. Ouï
pète, le plus tendre & le
le Amour, l'Amour seul
son pinceau. Si un sentim
plus heureux momens de m
les a vivement retracés, si
pé ma plume dans le feu
gination prompte à s'allum
tous qui avez senti la Volu
si je pouvois en parler av
d'extase & de transports, d
vous seuls êtes dignes de
dites, si sans monter le sen
l'échasse des vers, je n'ai
pour vous plaire & mieux
brer, réünir toutes les forc
foible génie, pour m'élev
me, comme sans ordre, a

[redacted]

L'HOMME

MACHINE.

-ce là ce Raion de l'Essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux ?
-ce là cet Esprit survivant à nous
même ?
naît avec nos sens, croit, s'affoiblis
comme eux.
Helas ! il périra de même.

VOLTAIRE.

A LEYDE,
E L'IMP. D'ELIE LUSAC, FILS.
M D C C X L V I I I.

[redacted]

ERTISSEMENT

DE

MPRIMEUR.

N sera peut-être surpris que j'aie osé mettre mon nom à un livre aussi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois nement pas fait, si je n'a- cru la Religion à l'abri de s les tentatives qu'on fait la renverser; & si j'eusse ne persuader, qu'un autre meur n'eut pas fait très itiers ce que j'aurois refu- principe de conscience. Je ie la Prudence veut qu'on onne pas occasion aux Es-

teur en tire, sont
qu'on se souvienne q
qu'une Hypothèse
ment. En faut-il
pour les détruire?
m'est permis de supp
je ne crois pas; quan
conséquences seroi
les à renverser, c
roit qu'une plus be
de briller. *A vainc*
en triomphe sans gloir

L'AUTEUR, q
nois point, m'a env
vrage de *Berlin*, en
seulement d'en envoi

À

MONSIEUR HALLER,

PROFESSEUR EN MEDECINE à GOTTINGUE.

CE n'eſt point ici une Dédicace; vous êtes fort au-deſſus de tous les Eloges que je pourrois vous donner; & je ne connois rien de ſi inutile, ni de ſi fade, ſi ce n'eſt un Discours Académique. *Ce n'eſt point une Expoſition de la nouvelle Méthode que j'ai ſuivie pour relever un ſujet uſé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite; & vous jugerez au reſte ſi votre Diſciple & votre ami a bien rempli ſa carrière. C'eſt le plaiſir que j'ai eu*

à composer cet ouvrage, dont je veux parler; c'est moi-même, & non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime Volupté de l'Etude Tel est le sujet de ce Discours. Je ne serois pas le premier Ecrivain *qui, n'aiant rien à dire, pour réparer la Stérilité de son Imagination auroit pris un texte, où il n'y en eût jamais. Dites moi donc, Double Enfant d'Apollon, Suisse Illustre, Fracastor Moderne, vous qui savez tout à la fois connoître, mesurer la Nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer: savant Médecin encore plus grand Poëte, dites moi par quels charmes l'Etude peut changer les Heures en momens; quelle est la Nature de ces plaisirs de l'Esprit, si différens des plaisirs vulgaires . . . . Mais la lecture de vos charmantes Poësies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'Homme, considéré dans ce point de vûe, n'a*

rien d'étranger à mon ſujet.

LA Volupté des ſens, quelque aimable & chérie qu'elle ſoit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment auſſi reconnoiſſante que délicate d'un jeune Médecin françois, n'a qu'une ſeule jouiſſance qui eſt ſon tombeau. Si le plaiſir parfait ne la tuë point ſans retour, il lui faut un certain tems pour reſſuſciter. Que les reſſources des plaiſirs de l'eſprit ſont différentes! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non ſeulement ſa joüiſſance augmente les deſirs; mais on joüit ici, dès qu'on cherche à joüir. On joüit long-tems, & cependant plus vîte que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner ſi la Volupté de l'Eſprit eſt auſſi ſupérieure à celle des ſens, que l'Eſprit eſt au-deſſus du Corps? l'Eſprit n'eſt-il pas le premier des Sens, & comme le rendez-vous de toutes les ſenſations? N'y aboutiſſent-elles pas toutes, comme autant de raions, à un Centre qui les produit? Ne cherchons donc

plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Vérité enflame, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goute des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son Temple par la raison & la Sagesse! quelle conquête plus flateuse que de se soumettre tous les Esprits!

PASSONS en revûe tous les objets de ces plaisirs inconnus aux Ames Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendüe ne sont-ils pas? Le tems, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Elémens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de Volupté: Trop reserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entière est son aliment, & l'imagination son triomphe.

phe. Entrons dans quelque détail.

TANTOT c'est la Poësie ou la Peinture ; tantôt c'est la Musique ou l'Architecture, le Chant, la Danse &c. qui font gouter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voiez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'Opera ; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel ; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échapent.

VOLTAIRE ne peut refuser des pleurs à sa Mérope ; c'est qu'il sent le prix & de l'ouvrage & de l'Actrice. Vous avez lu ses écrits ; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire

de qui ne sont-ils pas? & quel cœur assez dur pour ne point en être attendri! comment tous ses goûts ne se communiqueroient-ils pas? Il en parle avec transport.

QU'UN *grand Peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la Préface de Richardson, parle de la Peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas? il adore son Art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être Peintre. Tant il est enchanté de sa profession!*

QUI *n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le Père Mallebranche, en lisant ou quelques belles Tirades des Poëtes Tragiques, Grecs, Anglois, François; ou certains Ouvrages Philosophiques? Jamais Mme. Dacier n'eut compté sur ce que son Mari lui promettoit; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'Enthousiasme à traduire & développer les pensées d'autrui, qu'est-ce donc si l'on pense soi-même?*

qu'est

u'est-ce que cette génération, cet nfantement d'Idées que produit e goût de la Nature & la recherhe du Vrai? Comment peindre cet Acte de la Volonté ou de la Mémoire, par lequel l'Ame se reproduit n quelque sorte, en joignant une dée à une autre trace semblable, our que de leur ressemblance & omme de leur union, il en naisse ne troisième: car admirez les proluctions de la nature. Telle est on uniformité, qu'elles se font presue toutes de la même manière.

LES plaisirs des sens mal réglés, erdent toute leur vivacité & ne ont plus des plaisirs. Ceux de 'Esprit leur ressemblent jusqu'à un ertain point. Il faut les suspenlre pour les aiguiser. Enfin l'Etude a ses Extases, comme l'Amour. S'il m'est permis de le dire, c'est une Catalepsie ou immobilité de l'Esprit i délicieusement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il semble détaché par abstraction de son propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce

attenu
ne ſe communiqu *tranſport.*
Il en parle avec tranſport, je
QU'UN *grand Peintre, je*
vu avec plaiſir en liſant ces
paſſés la Préface de Richa
parle de la Peinture, quels
ne lui donne-t-il pas ? il
ſon Art, il le met au-deſ
tout, il doute preſque qu'o
être heureux ſans être
Tant il eſt enchanté de ſ
ſion !
QUI *n'a pas ſenti l*
tranſports que Scaliger,
Mallebranche, en liſant o
belles Tirades des Poë
ques, Grecs, Anglois
Ouvrages

[redacted]

ain avec la plus ridicule furie ; ussi paroissent les choses à un sa-e, tel que vous. Il rit des vai-es agitations des Hommes, quand ur multitude embarrasse la Terre & se pousse pour rien, dont il est iste qu'aucun d'eux ne soit con-nt.

QUE *Pope débute d'une manière ublime dans son* Essai sur l'Hom-ne ! *Que les grands & les Rois ont petits devant lui. O vous, noins mon Maître, que mon A-ni, qui aviez reçu de la Nature a même force de génie que lui, ont vous avez abusé, Ingrat, qui e méritiez pas d'exceller dans les ciences ; vous m'avez appris à ri-e, comme ce grand Poëte, ou plutôt gémir des joüets & des bagatel-s, qui occupent sérieusement les Monarques. C'est à vous que je ois tout mon bonheur. Non, la onquête du Monde entier ne vaut as le plaisir qu'un Philosophe gou-e dans son cabinet, entouré d'A-nis müets, qui lui disent cepen-ant tout ce qu'il desire d'enten-*

dre.

qu'il poursuit. Il ne sent rien, à force de sentir. Tel est le plaisir qu'on goute, & en cherchant & en trouvant la Vérité. Jugez de la puissance de ses charmes par l'Extase d'Archimedes; vous savez qu'elle lui couta la vie.

QUE *les autres hommes se jettent dans la foule, pour ne pas se connoître ou plutôt se haïr; le sage fuit le grand monde & cherche la solitude. Pourquoi ne se plait-il qu'avec lui même, ou avec ses semblables? C'est que son Ame est un miroir fidèle, dans lequel son juste amour propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux, n'a rien à craindre de sa propre connoissance, si ce n'est l'agréable danger de s'aimer.*

COMME *aux yeux d'un Homme qui regarderoit la terre du haut des Cieux, toute la grandeur des autres Hommes s'évanouiroit, les plus superbes palais se changeroient en Cabanes, & les plus nombreuses Armées ressembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un*

grain

[redacted]

rain avec la plus ridicule furie ; insi paroissent les choses à un sa- e, tel que vous. Il rit des vai- tes agitations des Hommes, quand eur multitude embarrasse la Terre & se pousse pour rien, dont il est uste qu'aucun d'eux ne soit con- ent.

QUE *Pope débute d'une manière ublime dans son* Essai sur l'Hom- me ! *Que les grands & les Rois ont petits devant lui. O vous, noins mon Maître, que mon A- mi, qui aviez reçu de la Nature a même force de génie que lui, lont vous avez abusé, Ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller dans les ciences ; vous m'avez appris à ri- re, comme ce grand Poëte, ou plutôt à gémir des joüets & des bagatel- les, qui occupent sérieusement les Monarques. C'est à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête du Monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un Philosophe gou- te dans son cabinet, entouré d'A- mis müets, qui lui disent cepen- dant tout ce qu'il desire d'enten-*

dre.

ce tranquillité d'Esprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & sans ambition, qui est le Père du bonheur s'il n'est le bonheur même.

ARRÈTONS *nous un moment à jetter des fleurs sur les pas de ces grands Hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un Lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linœus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes pour y admirer sous une autre Montagne de Neige un Jardin planté par les mains de la Nature: Jardin qui fut jadis tout l'héritage du célèbre Professeur Suédois. De là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, qu'elles sembloient avoir jusqu'alors dédaigné.*

LA' *je vois Maupertuis, l'honneur de la nation Françoise, dont un autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un ami qui est le plus grand des Rois. Où va-t-il? dans le*

Conseil de la Nature, où l'attend Newton.

QUE *dirois-je du Chymiste, du Geomètre, du Physicien, du Méanicien, de l'Anatomiste &c.? Celui-ci a presqu'autant de plaisir à examiner l'Homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.*

MAIS *tout cède au grand Art de guérir. Le Médecin est le seul Philosophe qui mérite de sa Patrie, on l'a dit avant moi; il paroit comme les frères d'Hélène dans les tempêtes de la vie. Quelle Magie, quel Enchantement! sa seule vûe calme le sang, rend la paix à une ame agitée & fait renaître la douce esperance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un Astronome prédit une Eclipse. Chacun à son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'Esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience; quel triomphe, quand l'évènement en a justifié la hardiesse!*

LA

plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Vérité enflame, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goute des plaisirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la Philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son Temple par la raison & la Sagesse! quelle conquête plus flatteuse que de se soumettre tous les Esprits!

PASSONS *en revûe tous les objets de ces plaisirs inconnus aux Ames Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendüe ne sont-ils pas? Le tems, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Elémens, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de Volupté: Trop reserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entière est son aliment, & l'imagination son triom-*

phe.

phe. Entrons dans quelque détail.

TANTOT *c'est la Poësie ou la Peinture ; tantôt c'est la Musique ou l'Architecture, le Chant, la Danse &c. qui font gouter aux connoisseurs des plaisirs ravissans. Voiez la Delbar (femme de Piron) dans une loge d'Opera ; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la mesure avec Rebel ; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échapent.*

VOLTAIRE *ne peut refuser des pleurs à sa Mérope ; c'est qu'il sent le prix & de l'ouvrage & de l'Actrice. Vous avez lu ses écrits ; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire*

qui ... heureux qui renfe... de ses illuf...
elle son esprit de sa vanité; bu...
son cœur de sa vanité; bu...
ble, où vous avez été con...
un âge encore tendre par ...
de la sagesse; tandis qu...
Pédans, après un demi...
veilles & de travaux, ...
bés sous le faix des pre...
sous celui du tems, sen...
tout appris, excepté ...
Science rare à la véri...
dans les savans; & ...
dant devroit être du n...
de toutes les autres. ...
seule Science que je m...
dès l'enfance. Jug...
... que cet Ho...

[redacted]

'HOMME

MACHINE.

I L ne suffit pas à un Sage d'étudier la Nature & la Vérité ; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penser ; pour les autres, qui sont volon- ement Esclaves des Préjugés, il leur est pas plus possible d'at- dre la Vérité, qu'aux Grenouilles voler.

E réduis à deux, les Systêmes des losophes sur l'ame de l'Homme. prémier, & le plus ancien, est yystème du Matérialisme; le se- d est celui du Spiritualisme.

ES Métaphisiciens, qui ont insi- : que la Matière pourroit bien a- r la faculté de penser, n'ont pas

autrement qu...
demander si la Matière
quer les heures. On v
que nous éviterons ce
Mr. Locke a eu le
chouer.

Les Leibnitiens, a
nades, ont élevé une
intelligible. Ils ont p
sé la Matière, que
me. Comment peut
Etre, dont la nature
lument inconnue?

Descartes,
siens, parmi lesquels
qu'on a compté les
ont fait la même fa
mis deux substance
l'Homme, comme

iture a voulu dire par le mot
t, dont elle se sert, en parlant
Ame humaine; & dans leurs re-
ches, s'ils ne sont pas d'accord
e point avec les Théologiens,
-ci le sont ils davantage entr'eux
ous les autres?

OICI en peu de mots le résultat
outes leurs réflexions.

IL y a un Dieu, il est Auteur de
ature, comme de la Révélation;
ous a donné l'une, pour expli-
l'autre; & la Raison, pour les
rder ensemble.

E défier des connoissances qu'on
puiser dans les Corps animés;
regarder la Nature & la Révé-
n, comme deux contraires qui
étruisent; & par consequent,
oser soutenir cette absurdité:
Dieu se contredit dans ses di-
ouvrages, & nous trompe.

IL y a une Révélation, elle ne
donc démentir la Nature. Par
Nature seule; on peut décou-
le sens des paroles de l'Evan-
, dont l'expérience seule est la
table Interprète. En effet, les
es Commentateurs jusqu'ici n'ont
qu'embrouiller la Vérité. Nous
as en juger par l'Auteur du Spec-

tacle de la Nature". Il est étonnant, dit-il, (au sujet de Mr. Locke",) „ qu'un Homme, qui dégrade notre „ Ame jusqu'à la croire un Ame de „ boüe, ose établir la Raison pour „ juge & souveraine Arbitre des „ Mystères de la Foi; car, ajoute-t-il, „ quelle idée étonnante auroit-„ on du Christianisme, si l'on vou-„ loit suivre la Raison?

OUTRE que ces réflexions n'é-clairciſſent rien par rapport à la Foi, elles forment de si frivoles objec-tions contre la Méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les Li-vres Saints, que j'ai presque honte de perdre le tems à les réfuter.

1°. L'EXCELLENCE de la Rai-son ne dépend pas d'un grand mot vuide de sens (*l'immatérialité*); mais de sa force, de son étendüe, ou de sa Clair-voyance. Ainsi une *Ame de boüe*, qui découvriroit, comme d'u coup d'œil, les rapports & les suit d'une infinité d'idées, difficiles à s fir, seroit évidemment préférable une Ame sote & stupide, qui ser faite des Elémens les plus précie Ce n'est pas être Philosophe, de rougir avec Pline, de la mi de notre origine. Ce qui p

vil, est ici la chose la plus précieuse, & pour laquelle la Nature semble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'Homme, quand même il viendroit d'une Source encore plus vile en aparence, n'en seroit pas moins le plus parfait de tous les Etres; quel que soit l'origine de son Ame; si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle Ame, qui rend respectable quiconque en est doué.

La seconde manière de raisonner de Mr. Pluche, me paroit vicieuse, même dans son systême, qui tient un peu du Fanatisme; car si nous avons une idée de la Foi, qui soit contraire aux Principes les plus clairs, aux Vérités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la Révélation & de son Auteur, que cette idée est fausse; & que nous ne connoissons point encore le sens des paroles de l'Evangile.

De deux choses l'une; ou tout est illusion, tant la Nature même, que la Révélation; ou l'expérience seule peut rendre raison de la Foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre Auteur? Je m'imagine *entendre un* Péripatéticien, qui diroit:

J'AI ...
ment de Mr. Pluche
fin de prouver premi
y a une Révélation,
suffisamment démon
autorité de l'Eglise
examen de la Rai
prétendent tous ce
gnent. Secondemen
à l'abri de toute a
de de ceux qui
la voie que je le
prêter les choses
compréhensibles en
mières que chacu
Nature.

L'EXPÉRIEN
doivent donc seu
Elles se trouvent

éclairé le Labyrinthe de l'Homme; ils nous ont ſeuls dévoilé ces reſſorts cachés ſous des envelopes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux ſeuls, contemplant tranquillement notre Ame, l'ont mille fois ſurpriſe, & dans ſa miſére, & dans ſa grandeur, ſans plus la mépriſer dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les ſeuls Phyſiciens qui aient droit de parler ici. Que vous diroient les autres, & ſur-tout les Théologiens? N'eſt-il pas ridicule de les entendre décider ſans pudeur, ſur un ſujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des Etudes obſcures, qui les ont conduits à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au Fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le Mécanisme des Corps.

MAIS quoique nous aïons choiſi les meilleurs Guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obſtacles dans cette carrière.

L'HOMME eſt une Machine ſi compoſée, qu'il eſt impoſſible de s'en faire d'abord une idée claire, & conſéquemment de la définir.

vaines. ...
ou en cherchant à de
comme au travers de
corps, qu'on peut,
découvrir avec évide
même de l'Homme,
le plus grand degré
possible sur ce sujet.

Prenons donc
périence, & laissons
toutes les vaines opi
sophes. Etre Ave
pouvoir se passer d
le comble de l'aveu
Moderne a bien rai
n'y a que la vanité
pas des causes sec
parti que des pre
& on doit même
... Génies dan

ce qu'on a pensé, mais ce qu'il
penser pour le repos de la

ɔ T A N T de tempéramens, autant
:its, de caractères & de mœurs
'entes. Galien même a connu
vérité, que Descartes, & non
ocrate, comme le dit l'Auteur
histoire de l'Ame, a poussée
jusqu'à dire que la Médecine
pouvoit changer les Esprits &
ıœurs avec le Corps. Il est vrai
élancolie, la Bile, le Phlegme,
ng &c. suivant la nature, l'a-
ance & la diverse combinaison
:s humeurs, de chaque Homme
un Homme différent.

A N S les maladies, tantôt l'Ame
pse & ne montre aucun signe
:-même; tantôt on diroit qu'el-
: double, tant la fureur la trans-
:; tantôt l'imbécillité se dissipe:
ı convalescence d'un Sot fait
Iomme d'esprit. Tantôt le plus
Génie devenu stupide, ne se
ınoit plus. Adieu toutes ces
s connoissances acquises à si
ls frais, & avec tant de peine!
:I c'est un Paralitique, qui de-
le si sa jambe est dans son lit;
c'*est un Soldat* qui croit avoir

de deme. ... qui lui m
cette partie qui lui m
lui en rappeller, & fai
les mouvemens; ce qu
je ne sai quel déplaisir
qu'on ne peut exprim
CELUI-CI pleure,
sant, aux approches
que celui-là badine.
à Canus Julius, à Sé
ne, pour changer l
en pusillanimité, ou
rie? Une obstructio
dans le foie, un e
veine Porte. Pour
l'imagination se bou
scères; & de là nai
guliers Phénomène
hystérique & Hipp

le, de peur qu'ils ne se cassent; afin qu'ils en retrouvent l'usage & la véritable chair, lorsque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la Paralysie? Je dois légèrement passer sur des choses connües de tout le Monde.

JE ne ferai pas plus long sur le détail des effets du Sommeil. Voiez ce Soldat fatigué! il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canons! Son Ame n'entend rien, son Sommeil est une parfaite Apoplexie. Une Bombe va l'écraser; il sentira peut-être moins ce coup qu'un Insecte qui se trouve sous le pié.

D'UN autre côté, cet Homme que la Jalousie, la Haine, l'Avarice, ou l'Ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches & les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a pas délivré son cœur du tourment des Passions.

L'AME & le Corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix & de tranquillité se répand dans toute la Machine; l'Ame se sent mollement s'appésan-

corps. Ceux-ci ...
ter le poids de la tête
peut plus soutenir le
pensée ; elle est dans
comme n'étant point.
LA circulation se
trop de vitesse ? l'Am
mir. L'Ame est-elle
Sang ne peut se cal
dans les veines avec
entend : telles sont
réciproques de l'insor
le fraieur dans les S
le cœur à coups re
arrache à la nécessi
ceur du repos, com
vive douleur, ou
gens. Enfin comm
... des fonctions

en faut-il! puisqu'il lui eſt impoſ-
ble d'aſſigner un ſeul objet auquel
le ait prêté quelque attention, par-
i cette foule inombrable d'idées
onfuſes, qui comme autant de nua-
es, rempliſſent pour ainſi dire,
Atmoſphère de notre cerveau.

L'OPIUM a trop de rapport avec
Sommeil qu'il procure, pour ne
as le placer ici. Ce remede eni-
re, ainſi que le vin, le caffé &c.
acun à ſa manière, & ſuivant ſa
oſe. Il rend l'Homme heureux
ans un état qui ſembleroit devoir
re le tombeau du ſentiment, com-
e il eſt l'image de la Mort. Quel-
douce Léthargie! L'Ame n'en
oudroit jamais ſortir. Elle étoit
proie aux plus grandes douleurs;
le ne ſent plus, que le ſeul plai-
r de ne plus ſouffrir & de joüir de
plus charmante tranquillité. L'O-
ium change juſqu'à la volonté; il
orce l'Ame qui vouloit veiller & ſe
ivertir, d'aller ſe mettre au Lit
algré elle. Je paſſe ſous ſilence
Hiſtoire des Poiſons.

C'EST en fouëttant l'imagination,
ue le Caffé, cet Antidote du Vin,
iſſipe nos maux de tête & nos cha-
ins, ſans nous en ménager, com-

vivante image du mo
petuel. Les alimens
ce que la fièvre exci
l'Ame languit, entre
meurt abatue. C'est
dont la lumière se ran
ment de s'éteindre.
sez le corps, versez d
des Sucs vigoureux,
fortes; alors l'Ame g
me elles, s'arme d'u
& le Soldat que l'ea
devenu féroce, cour
mort au bruit des t
ainsi que l'eau chaud
que l'eau froide eut
QUELLE puissa
La joie renaît dans

ela est si vrai, que la nation Anloise, qui ne mange pas la chair i cuite que nous, mais rouge & sanlante, paroit participer de cette érocité plus ou moins grande, qui ient en partie de tels Alimens, & 'autres causes, que l'Education peut eule rendre impuissantes. Cette féocité produit dans l'Ame l'orguëil, a haine, le mépris des autres Nalons, l'indocilité & autres sentinens, qui dépravent le caractère, omme des alimens grossiers font in esprit lourd, épais, dont la paesse & l'indolence sont les attriuts favoris.

Mr. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il lit": Le grave Catius parle tou„ jours de vertu, & croit que, qui „ souffre les Vicieux, est vicieux „ lui-même. Ces beaux sentimens „ durent jusqu'à l'heure du diner; „ alors il préfère un scélerat, qui a „ une table délicate, à un Saint „ frugal.

„ CONSIDEREZ, dit-il ailleurs, „ le même Homme en santé, ou en „ maladie; possédant une belle char„ ge, ou l'aiant perduë; vous le „ *verrez chérir la vie, ou la détester*,

„ Fou

„ Fou à la chaſſe, Ivrogne dans u-
„ ne Aſſemblée de Province, Poli
„ au bal, bon Ami en Ville, ſans
„ foi à la Cour.

Nous avons eu en Suiſſe un Baillif, nommé Mr. Steiguer de Wittighofen; il étoit à jeun le plus intègre & même le plus indulgent des juges; mais malheur au miſérable qui ſe trouvoit ſur la Sellette, lorſqu'il avoit fait un grand dîner! Il étoit homme à faire pendre l'Innocent, comme le coupable.

Nous penſons, & même nous ne ſommes honnêtes Gens, que comme nous ſommes gais, ou braves; tout dépend de la manière dont notre Machine eſt montée. On diroit en certains momens que l'Âme habite dans l'eſtomac, & que Van Helmont en mettant ſon ſiège dans le Pylore, ne ſe feroit trompé, qu'en prenant la Partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de reſpect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dens, on s'en fait d'horribles feſtins; & dans la fureur, dont on eſt tranſporté, le plus foible eſt toujours la proie du plus fort.

La

LA grossesse, cette Emule desirée es pâles couleurs, ne se contente as d'amener le plus souvent à sa uite les goûts dépravés qui accom-agnent ces deux états : elle a quel-uefois fait éxécuter à l'Ame les lus affreux complots ; effets d'une nanie subite, qui étouffe jusqu'à la oi naturelle. C'est ainsi que le erveau, cette Matrice de l'esprit, se ervertit à sa manière, avec celle u corps.

QUELLE autre fureur d'Homme u de Femme, dans ceux que la ontinence & la santé poursuivent ! C'est peu pour cette Fille timide & nodeste d'avoir perdu toute honte k toute pudeur ; elle ne regarde lus l'Inceste, que comme une fem-ne galante regarde l'Adultère. Si es besoins ne trouvent pas de romts soulagemens, ils ne se bor-eront point aux simples accidens l'une passion Utérine, à la Manie kc. cette malheureuse mourra d'un nal, dont il y a tant de Médecins.

IL ne faut que des yeux pour voir l'Influence nécessaire de l'âge ur la Raison. l'Ame suit les pro-grès du corps, comme ceux de l'E-ducation. Dans le beau sexe, l'A-

me

dont la force ...
ne s'effacer &c. L'Homm
traire, dont le cerveau
participent de la fermeté
solides, a l'esprit, ainsi q
du visage, plus nerveu
tion, dont manquent
ajoute encore de nouv
de force à son ame.
secours de la Nature &
ment ne seroit-il pas p
sant, plus généreux,
en amitié, plus ferme
sité? &c. Mais, suiva
la pensée de l'Aute
sur les Physionomies;
graces de l'Esprit &
que tous les sentime
plus tendres & les

grand Physionomiste, que cet
ur pour deviner la qualité de
it, par la figure, ou la forme
traits, lorsqu'ils sont marqués
l'à un certain point; qu'il ne
d'être grand Medecin, pour
oitre un mal accompagné de
ses symptomes évidens. Exa-
z les Portraits de Locke, de
e, de Boerhaave, de Mauper-
&c. vous ne serez point surpris
eur trouver des Physionomies
s, des yeux d'Aigle. Parcou-
n une infinité d'autres, vous dis-
erez toujours le beau du grand
e, & même souvent l'honnête
me du Fripon. On a remar-
, par exemple, qu'un Poëte
re réunit (dans son Portrait)
d'un Filou, avec le feu de Pro-
tée.

HISTOIRE nous offre un mé-
ble exemple de la puissance de
Le fameux Duc de Guise
si fort convaincu que Henri
qui l'avoit eu tant de fois en son
oir, n'oseroit jamais l'assassiner,
partit pour Blois. Le Chance-
Chyverni apprenant son départ,
ia: *voila un Homme perdu*. Lors-
sa fatale prédiction fut justifiée
par

par l'évènement, on lui en demanda la raison. *Il y a vingt ans*, dit-il, *que je connois le Roi; il est naturellement bon & même foible: mais j'ai observé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorsqu'il fait froid.*

TEL Peuple a l'esprit lourd & stupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient il, si ce n'est en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la semence de ses Pères, † & de ce Cahos de divers élémens qui nagent dans l'immensité de l'air? L'esprit a comme le Corps, ses maladies épidémiques & son scorbut.

TEL est l'empire du Climat, qu'un Homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement. C'est une Plante ambulante, qui s'est elle même transplantée; si le Climat n'est plus le même, il est juste qu'elle dégenère, ou s'améliore.

ON prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accens &c. comme la paupière se baisse à la menace du coup dont on est

† *L'Histoire des Animaux & des Hommes prouve l'Empire de la semence des Pères sur l'Esprit, & le corps des Enfans.*

ſt prévenu, ou par la même raiſon ue le corps du Spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous es mouvemens d'un bon Pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure Compagnie pour un Homme d'eſprit, eſt la ſienne, s'il n'en trouve une ſemblable. L'Eſprit ſe rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé: à la paume, on renvoie mal la bale, à qui la ſert mal. J'aimerois mieux un Homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaiſe, pourvû qu'il fût encore aſſez jeune. Un Eſprit mal conduit, eſt un Acteur que la Province a gâté.

Les divers Etats de l'Ame ſont donc toujours corrélatifs a ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ſes cauſes, ſervons nous ici de l'Anatomie comparée; Ouvrons les entrailles de l'Homme & des Animaux. Le moïen de connoître la Nature humaine, ſi l'on n'eſt éclairé par un juſte Parallelle de la Structure des uns & des autres!

En général la forme & la compoſi-

position du cerveau des Quadrupèdes est à peu près la même, que dans l'Homme. Même figure, même disposition par tout; avec cette différence essentielle, que l'Homme est de tous les Animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps: Ensuite le Singe, le Castor, l'Eléphant, le Chien, le Renard, le Chat &c. voila les Animaux qui ressemblent le plus à l'Homme; car on remarqué aussi chez eux la même Analogie graduée, par rapport au corps caleux, dans lequel Lancisi avoit établi le siège de l'Ame, avant feu M. de la Peyronnie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les Quadrupèdes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les Poissons ont la tête grosse; mais elle est vuide de Sens, comme celle de bien des Hommes. Ils n'ont point de corps caleux & fort peu de cerveau, lequel manque aux Insectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la Nature, ni en conjectures, car les unes & les autres sont infinies, comme

: on en peut juger, en lisant les
ıls Traités de Willis *De Cerebro*, &
Anima Brutorum.

JE concluerai seulement ce qui
ı suit clairement de ces incon-
:ables Observations, 1°. que plus
Animaux sont farouches, moins
ont de cerveau; 2°. que ce
:ère semble s'agrandit en quel-
: sorte, à proportion de leur do-
té; 3°. qu'il y a ici une singu-
:e condition imposée éternelle-
:nt par la Nature, qui est que
ıs on gagnera du côté de l'E-
it., plus on perdra du côté de l'in-
ıct. Lequel l'emporte de la per-
, ou du gain?

NE croiez pas au reste que je
ıille prétendre par là que le seul
lume du cerveau suffise pour fai-
juger du degré de docilité des
ıimaux; il faut que la qualité ré-
nde encore à la quantité, & que
Solides & les fluides soient dans
: équilibre convenable qui fait la
ıté.

SI l'imbécile ne manque pas de
:rveau, comme on le remarque or-
ıairement, ce viscère péchera par
e mauvaise consistance, par trop
molesse, par exemple. Il en est
de

aller cherche

de tous les Esprits
roient aux yeux d
Argus. *Un rien,*
quelque chose que la
tomie ne peut déc
deux Sots, d'Eras
tenelle, qui le re
dans un de ses
gues.

OUTRE la M
du cerveau, dans
les petits Chiens
seaux, Willis a
Corps cannelés s
me décolorés c
maux; & que l
imparfaitement
Paralytiques. I

tie d'un très petit volume, ont
Nates & *Testes* fort gros.

On a beau être discret & réservé
les conséquences qu'on peut ti-
de ces Observations & de tant
utres sur l'Espèce d'Inconstance
vaisseaux & des nerfs &c.: tant
variétés ne peuvent être des jeux
tuits de la Nature. Elles prou-
ıt du moins la nécessité d'une
ıne & abondante organisation,
sque dans tout le Regne Animal
me se raffermissant avec le corps,
quiert de la Sagacité, à mesure
il prend des forces.

Arrêtons nous à contempler
différente docilité des Animaux.
ıs doute l'Analogie la mieux en-
düe conduit l'Esprit à croire que
causes dont nous avons fait men-
n, produisent toute la diversité
i se trouve entr'eux & nous, quoi-
il faille avoüer que notre foible
endement, borné aux observa-
ns les plus grossières, ne puisse
ir les liens qui regnent entre la
ıse & les effets. C'est une espè-
d'*harmonie* que les Philosophes ne
nnoîtront jamais.

Parmi les Animaux, les uns
prennent *à parler* & *à chanter*; ils

 reti-

Singe, ... si ce n'...
Pourquoi cela, si ce n'... par
ce des organes de la par...
Mais ce vice est-il ...
conformation, qu'on n...
porter aucun remède?
seroit-il absolument im...
prendre une Langue à ...
Je ne le croi pas.
Je prendrois le gra...
férablement à tout au...
que le hazard nous ...
vrir quelqu'autre espè...
ble à la nôtre, car ...
qu'il y en ait dans d...
nous sont inconnuë...
nous ressemble si fo...
turalistes l'ont appel...
ce, ou Homme *des* ...
... mêmes ...

ieux dans mille petites opérations,
: qu'elle m'auroit promis. Enfin
: me trouvant pas digne d'être son
ouverneur, je le mettrois à l'Ecole
: l'excellent Maître que je viens
: nommer, ou d'un autre aussi ha-
le, s'il en est.

Vous savez par le Livre d'Am-
ıan, & par tous ceux * qui ont
aduit sa Méthode, tous les prodi-
:s qu'il a sû opérer sur les sourds
: naissance, dans les yeux des-
uels il a, comme il le fait enten-
re lui-même, trouvé des oreilles;
: en combien peu de tems enfin il
ur a appris à entendre, parler,
re, & écrire. Je veux que les yeux
'un sourd voient plus clair & soient
lus intelligens que s'il ne l'étoit
as, par la raison que la perte d'un
ıembre, ou d'un sens peut aug-
ıenter la force, ou la pénétration
'un autre: mais le Singe voit &
ntend; il comprend ce qu'il en-
end & ce qu'il voit: Il conçoit si
arfaitement les Signes qu'on lui
ait, qu'à tout autre jeu, ou tout
utre exercice, je ne doute point
qu'il

* L'Auteur de L'Histoire naturelle de
'Ame &c.

nois .
fin, à force de
l'exemple des sourds, les
mens nécessaires pour pr
Je n'ose décider si les or
la parole du singe ne p
quoiqu'on fasse, rien articu
cette impossibilité absolüe
prendroit, à cause de la gr
nalogie du Singe & de l'Ho
qu'il n'est point d'Animal co
qu'à présent, dont le deda
dehors lui ressemblent d'une
si frappante. Mr. Locke,
tainement n'a jamais été s
crédulité, n'a pas fait di
croire l'Histoire que le
Temple fait dans ses M
d'un Perroquet, qui ré
... es & avoit apris, co

.fs & sans Femmes, auroit-il trou- beaucoup de Partisans? Cepen- it Mr. Trembley en a découvert, i se font sans accouplement, & : la seule section. Amman n'eut- pas aussi passé pour un Fou, s'il fut vanté, avant que d'en faire eureuse expérience, d'instruire, en aussi peu de tems, des Eco- rs, tels que les siens? Cependant succès ont étonné l'Univers, & mme l'Auteur de l'Histoire des lypes, il a passé de plein vol à nmortalité. Qui doit à son génie miracles qu'il opère, l'emporte mon gré, sur qui doit les Siens hazard. Qui a trouvé l'art d'em- llir le plus beau des Règnes, & lui donner des perfections qu'il ivoit pas, doit être mis au-dessus in Faiseur oisif de systêmes frivo- :, ou d'un Auteur laborieux de :riles découvertes. Celles d'Am- an sont bien d'un autre prix; il a é les Hommes, de l'Instinct au- iel ils sembloient condamnés; il ır a donné des idées, de l'Es- rit, une Ame en un mot, qu'ils eussent jamais eüe. Quel plus grand ouvoir!

NE bornons point les ressources

de la Nature ; elles font infinies, furtout aidées d'un grand Art.

La même Mécanique, qui ouvre le Canal d'Euftachi dans les Sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les Singes ? Une heureufe envie d'imiter la prononciation du Maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des Animaux, qui imitent tant d'autres Signes, avec tant d'adreffe & d'intelligence? Non feulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impoffible & ridicule; mais la fimilitude de la ftructure & des opérations du Singe eft telle, que je ne doute presque point, fi on exerçoit parfaitement cet Animal, qu'on ne vint enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par confequent à favoir une langue. Alors ce ne feroit plus ni un Homme Sauvage, ni un Homme manqué : ce feroit un Homme parfait, un petit Homme de Ville, avec autant d'étoffe ou de mufcles que nous mêmes, pour penfer & profiter de fon éducation.

Des Animaux, à l'Homme, la tranfition n'eft pas violente ; les vrais

s Philosophes en conviendront.
'étoit l'Homme, avant l'inven-
ı des Mots & la connoissance des
ıgues? Un Animal de son espè-
qui avec beaucoup moins d'in-
ſt naturel, que les autres, dont
s il ne se croioit pas Roi, n'é-
distingué du Singe & des autres
maux, que comme le Singe l'est
nême; je veux dire par une phy-
omie qui annonçoit plus de
ernement. Réduit à la seule
oissance intuitive des Leibnitiens,
: voioit que des Figures & des
eurs, sans pouvoir rien distin-
· entr'elles; vieux, comme jeu-
Enfant à tout âge, il bégaioit
sensations & ses besoins, com-
un chien affamé, ou ennuié du
s, demande à manger, ou à se
nener.
ɪs Mots, les Langues, les
t, les Sciences, les Beaux Arts
venus; & par eux enfin le
nant brut de notre esprit a été
On a dressé un Homme,
me un Animal; on est devenu
eur, comme Porte-faix. Un
mètre a appris à faire les Dé-
ıstrations & les Calculs les plus
ciles, comme un Singe à ôter,

ou mettre son petit chapeau, & à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des Signes; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre: & c'est de cette manière que les Hommes ont acquis *la connoissance symbolique*, ainsi nommée encore par nos Philosophes d'Allemagne.

RIEN de si simple, comme on voit, que la Mécanique de notre Education! Tout se réduit à des sons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même tems par les yeux la figure des corps, dont ces mots sont les Signes arbitraires.

MAIS qui a parlé le premier? Qui a été le premier Précepteur du Genre humain? Qui a inventé les moiens de mettre à profit la docilité de notre organisation? Je n'en sai rien; le nom de ces heureux & premiers Génies a été perdu dans la nuit des tems. Mais l'Art est le fils de la Nature; elle a dû long-tems le précéder.

ON doit croire que les Hommes les mieux organisés, ceux pour qui la Nature aura épuisé ses bienfaits,

:ont instruit les autres. Ils n'au-
ıt pû entendre un bruit nou-
ıu par exemple, éprouver de
uvelles sensations, être frappé
tous ces beaux objets divers
i forment le ravissant Spectacle
la Nature, sans se trouver dans
cas de ce Sourd de Chartres
nt le Grand Fontenelle nous a
premier donné l'Histoire, lors-
'il entendit pour la première fois
quarante ans le bruit étonnant
: cloches.

De là seroit-il absurde de croire
ces premiers Mortels, essaiè-
t à la manière de ce Sourd, ou
Celle des Animaux & des Müets,
tre Espece d'Animaux) d'exprimer
rs nouveaux sentimens, par des
ıuvemens dépendans de l'Econo-
e de leur imagination, & consé-
mment ensuite par des sons
ntanés propres à chaque Ani-
l: expression naturelle de leur
prise, de leur joie, de leur trans-
rts, ou de leurs besoins? Car
s doute ceux que la Nature a
iés d'un sentiment plus exquis,
eu aussi plus de facilité pour
:primer.

'OILÀ comme je conçois que

Voilà par qu... les saisir ...
que je peux les ... des i...
rempli le cerveau, des i...
la réception desquelles ...
l'avoit formé. On s'ef...
par l'autre; & les plus ...
mencemens s'agrandissant...
toutes les choses de l'...
été aussi facilement distin...
Cercle.

Comme une corde ...
ou une touche de ...
mit & rend un son...
du cerveau frapées ...
sonores, ont été e...
dre, ou à redire le...
touchoient. Mais c...
la construction de c...
... qu'une fois les ...

ıen qui lui étoit impossible, sans
découverte des Signes, ou l'inven-
ɔn des Langues. Dans ces tems,
ı l'Univers étoit presque müet,
Ame étoit à l'égard de tous les
ɔjets, comme un Homme, qui,
ns avoir aucune idée des propor-
ɔns, regarderoit un tableau, ou
ıe pièce de Sculpture; il n'y pour-
it rien distinguer; ou comme un
tit Enfant, (car alors l'Ame étoit
ns son Enfance) qui tenant dans
main un certain nombre de pe-
s brins de paille, ou de bois, les
ɔit en général d'une vüe vague &
perficielle, sans pouvoir les comp-
r, ni les distinguer. Mais qu'on
ette une espèce de pavillon, ou
Etendart à cette pièce de bois,
r Exemple, qu'on appelle Mât;
ı'on en mette un autre à un au-
pareil corps; que le premier
nu se nombre par le Signe 1.
le second par le Signe, ou chif-
2.; alors cet Enfant pourra les
ɔmpter, & ainsi de suite il ap-
endra toute l'Arithmétique. Dès
l'une Figure lui paroîtra égale à
ıe autre par son Signe *numératif*,
conclura sans peine que ce sont
ux *Corps* différens; que 1. & 1.

ont deux, que 2. & 2. font 4. † &c.

C'EST cette similitude réelle, ou apparente des Figures, qui est la Base fondamentale de toutes les vérités & de toutes nos connoissances, parmi lesquelles il est évident que celles dont les Signes sont moins simples & moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres; en ce qu'elles demandent plus de Génie, pour embrasser & combiner cette immense quantité de mots, par lesquels les Sciences dont je parle expriment les vérités de leur ressort: tandis que les Sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits Signes, s'apprennent facilement; & c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des Calculs Algébriques, plus encore que leur évidence.

TOUT ce savoir dont le vent enfle le Balon du cerveau de nos Pédans orgueilleux, n'est donc qu'un vaste amas de Mots & de Figures, qui forment dans la tête toutes les tra-

† *Il y a encore aujourd'hui des Peuples, qui faute d'un plus grand nombre de Signes, ne peuvent compter que jusqu'à un...*

traces, par lesquelles nous distinguons & nous nous rapellons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un Jardinier qui connoît les Plantes, se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces Mots & ces Figures qui sont désignées par eux, sont tellement liées ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare qu'on imagine une chose, sans le nom, ou le Signe qui lui est attaché.

JE me sers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'Ame peuvent être justement réduites à la seule imagination, qui les forme toutes; & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'Ame nullement absolües, mais de véritables modifications de cette espèce de *toile médullaire*, sur laquelle les objets peints dans l'œil, sont renvoiés, comme d'une Lanterne magique.

MAIS si tel est ce merveilleux & incompréhensible résultat de l'Organisation du Cerveau; si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle; pourquoi diviser le

Principe sensitif qui pense dans l'Homme ? N'est-ce pas une contradiction manifeste dans les Partisans de la simplicité de l'esprit ? Car une chose qu'on divise, ne peut plus être sans absurdité, regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des Langues, & l'usage de ces grands Mots, *spiritualité*, *immatérialité* &c. placés à tout hasard, sans être entendus, même par des gens d'Esprit.

RIEN de plus facile que de prouver un Systême, fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue, que sa manière d'agir, est-elle naturellement petite, ou foible ? elle aura à peine la force de comparer l'Analogie, ou la ressemblance de ses idées ; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement ; & encore de quelle manière ! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule aperçoit ; que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractérisent ; & qu'ainsi c'est

elle

ncore une fois qui eſt l'Ame;
u'elle en fait tous les Rôles.
elle, par ſon pinceau flateur,
id ſquélette de la Raiſon prend
hairs vives & vermeilles; par
es Sciences fleuriſſent, les Arts
elliſſent, les Bois parlent, les
s ſoupirent, les Rochers pleu-
le Marbre reſpire, tout prend
armi les corps inanimés. C'eſt
ncore qui ajoute à la tendreſſe
cœur amoureux, le piquant at-
de la volupté; Elle la fait ger-
dans le Cabinet du Philoſophe,
Pédant poudreux; elle forme
les Savans comme les Orateurs
Poëtes. Sotement décriée par
s, vainement diſtinguée par les
s, qui tous l'ont mal connüe,
ne marche pas ſeulement à la
des Graces & des beaux Arts,
e peint pas ſeulement la Natu-
lle peut auſſi la meſurer. Elle
ne, juge, pénètre, compare,
fondit. Pourroit-elle ſi bien
les beautés des tableaux qui
ont tracés, ſans en découvrir
pports? Non; comme elle ne
ſe replier ſur les plaiſirs des
ſans en goûter toute la per-
n, ou la volupté, elle ne peut
rê-

réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

PLUS on exerce l'imagination, ou le plus maigre Génie, plus il prend, pour ainsi dire, d'embonpoint; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuste, vaste & capable de penser. La meilleure Organisation a besoin de cet exercice.

L'ORGANISATION est le premier mérite de l'Homme; c'est en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités estimables, celles qu'on tient de la Nature, mais seulement les talens qui s'acquièrent à force de réflexions & d'industrie: car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la Science & la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir habiles, savans & vertueux? Et d'ou nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la Nature? Nous n'avons de qualités estimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises, & comme

›runt? Quelque soit le mérite,
ıelque endroit qu'il naisse, il
gne d'estime; il ne s'agit que
voir la mesurer. L'Esprit, la
é, les Richesses, la Noblesse,
u'Enfans du Hazard, ont tous
›rix, comme l'Adresse, le Sa-
, la Vertu &c. Ceux que la
e a comblés de ses dons les
›récieux, doivent plaindre ceux
. ils ont été refusés; mais ils
ent sentir leur supériorité sans
il, & en connoisseurs. Une
Femme seroit aussi ridicule de
uver laide, qu'un Homme d'E-
de se croire un Sot. Une mo-
outrée (défaut rare à la vérité)
ıe sorte d'ingratitude envers la
re. Une honnête fierté au con-
est la marque d'une Ame bel-
grande, que décelent des traits
s, moulés comme par le senti-

l'organisation est un mérite,
premier mérite, & la source de
les autres, l'instruction est le
ıd. Le cerveau le mieux con-
, sans elle, le seroit en pure
: comme sans l'usage du mon-
l'Homme le mieux fait ne se-
qu'un paysan grossier. Mais
aussi

aussi quel seroit le fruit de la plus excellente Ecole, sans une Matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un Homme, privé de tous les sens, que de faire un Enfant à une Femme, à laquelle la Nature auroit poussé la distraction jusqu'à oublier de faire un Vulve, comme je l'ai vû dans une, qui n'avoit ni Fente, ni Vagin, ni Matrice, & qui pour cette raison fut démariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé & bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçû: ou, (pour quitter le stile figuré souvent nécessaire, pour mieux exprimer ce qu'on sent & donner des graces à la Vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de Génie, saisit éxactement tous les rapports des idées qu'elle à conçües, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports, enfan-

par la comparaison des premiers, :quels l'Ame trouve une parfaite emblance. Telle est, selon moi, la ıération de l'Esprit. Je dis *trouve*, nme j'ai donné ci-devant l'Epithè- d'*Apparente*, à la similitude des ets : Non que je pense que nos ; soient toujours trompeurs, com- l'a prétendu le Père Mallebran- , ou que nos yeux naturellement peu ivres ne voient pas les ob- , tels qu'ils sont en eux mêmes, ique les Microscopes nous le uvent tous les jours ; mais pour roir aucune dispute avec les rhoniens, parmi lesquels Bayle : distingué.

s dis de la Vérité en général ce Mr. de Fontenelle dit de certai- en particulier, qu'il faut la sa- :er aux agrémens de la Société. ſt de la douceur de mon caractè- d'obvier à toute dispute, lors- l ne s'agit pas d'aiguiser la con- :ation. Les Cartésiens viendroient vainement à la charge avec leurs *s innées* ; je ne me donnerois ainement pas le qu'art de la pei- qu'à prise Mr. Locke pour atta- r de telles chimères. Quelle u- é *en effet de* faire un gros Li- vre,

yre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

SUIVANT les Principes que nous avons posés, & que nous croions vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé, comme aïant le plus d'esprit, ou de génie, car tous ces mots sont synonimes & encore une fois c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

LA plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus plus propre aux Sciences, comme aux Arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'Art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles; & si la Nature s'est mise en plus grands frais, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

SI quelqu'un passe pour avoir peu

gement, avec beaucoup d'ima-
on; cela veut dire que l'ima-
on trop abandonnée à elle mê-
presque toujours comme occu-
. se regarder dans le miroir de
ensations, n'a pas assez con-
: l'habitude de les examiner el-
êmes avec attention; plus pro-
ément pénetrée des traces, ou
images, que de leur vérité ou
ur ressemblance.

. est vrai que telle est la vivaci-
s ressorts de l'imagination, que
ttention, cette clé ou mère
ciences, ne s'en mêle, il ne
st guères permis que de par-
r & d'effleurer les objets.

OIEZ cet Oiseau sur la bran-
il semble toujours prêt à s'en-
; l'imagination est de même.
ours emportée par le tourbil-
lu sang & des Esprits; une
fait une trace, effacée par cel-
i suit; l'Ame court après, sou-
en vain: Il faut qu'elle s'atten-
regretter ce qu'elle n'a pas as-
te saisi & fixé: & c'est ainsi que
gination, véritable Image du
, se détruit & se renouvelle
cesse.

IL est le cahos & la succession
con-

continuelle & rapide de nos idées: elles se chassent, comme un flot pousse l'autre; de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque tems sur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber sur un autre, qu'il n'est pas encore tems de contempler; jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même; elle formera les Orateurs, les Musiciens, les Peintres, les Poëtes, & jamais un seul Philosophe. Au contraire si dès l'enfance on accoutume l'imagination à se brider elle-même; à ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans Entousiastes; à arréter, contenir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embrassera par le raisonnement, la plus grande Sphère d'objets, & sa vivacité, toujours de si bon augure dans les Enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne sera plus qu'une

:tration clairvoiante, ſans la-
le on fait peu de progrès dans
ſiences.

ELS ſont les ſimples fondemens
ſquels a été bati l'édifice de la Lo-
e. La Nature les avoit jettés pour
le Genre Humain ; mais les uns
nt profité, les autres en ont abuſé.

:ALGRE' toutes ces prérogati-
de l'Homme ſur les Animaux,
lui faire honneur que de le ran-
dans la même claſſe. Il eſt vrai
jusqu'à un certain âge, il eſt
animal qu'eux, parce qu'il ap-
e moins d'inſtinct en naiſſant.

UEL eſt l'Animal qui mourroit
aim au milieu d'une Rivière de
? L'Homme ſeul. Semblable à ce
x Enfant dont un Moderne par-
'après Arnobe; il ne connoit ni
limens qui lui ſont propres, ni
ı qui peut le noyer, ni le feu
peut le réduire en poudre. Fai-
briller pour la premiére fois la
ière d'une bougie aux yeux d'un
ant, il y portera machinalement
oigt, comme pour ſavoir quel
e nouveau Phénomène qu'il a-
;oit; c'eſt à ſes dépens qu'il en
noîtra le danger, mais il n'y
pas repris.

METTEZ-le encore avec un Animal sur le bord d'un précipice: lui seul y tombera; il se noye, où l'autre se sauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend si vite aux Animaux: il se cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaisir & d'être fait pour être heureux, tandis que les Animaux se font gloire d'être *Cyniques*. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voions encore ce Chien & cet Enfant qui ont tous deux perdu leur Maître dans un grand chemin: l'Enfant pleure, il ne sait à quel saint se voüer; le Chien mieux servi par son odorat, que l'autre par sa raison, l'aura bien-tôt trouvé.

LA Nature nous avoit donc faits pour être au-dessous des Animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'Education, qui seule nous tire du niveau & nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux Sourds, aux A-

;les nés, aux Imbéciles, aux
;, aux Hommes Sauvages, ou
ont été élevés dans les Bois avec
Bêtes; à ceux dont l'affection
ocondriaque a perdu l'imagina-
, enfin à toutes ces Bêtes à figu-
umaine, qui ne montrent que
inct le plus grossier? Non, tous
Hommes de corps, & non d'es-
, ne méritent pas une classe
culière.

OUS n'avons pas dessein de
; dissimuler les objections qu'on
: faire en faveur de la distinction
iitive de l'Homme & des Ani-
:x, contre notre sentiment. Il
, dit-on, dans l'Homme une Loi
ırelle, une connoissance du bien
lu mal, qui n'a pas été gravée
; le cœur des Animaux.

AIS cette Objection, ou plutôt
e assertion est-elle fondée sur l'ex-
ience, sans laquelle un Philoso-
peut tout rejetter? En avons
ıs quelqu'une qui nous convain-
: que l'Homme seul a été éclairé
n rayon refusé à tous les autres
imaux? S'il n'y en a point, nous
pouvons pas plus connoitre par
: ce qui se passe dans eux, &
me dans les Hommes, que ne

pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre Etre. Nous savons que nous pensons & que nous avons des remords ; un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant : c'est pourquoi il en faut croire les autres Hommes sur leur parole, ou sur les signes sensibles & extérieurs que nous avons remarqués en nous mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience & les mêmes tourmens.

Mais pour décider si les Animaux qui ne parlent point, ont reçu la Loi Naturelle, il faut s'en raporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils éxistent. Les faits semblent le prouver. Le Chien qui a mordu son Maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vû triste, fâché, n'osant se montrer, & s'avouër coupable par un air rampant & humilié. L'Histoire nous offre un exemple célèbre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer un Homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son Bienfaicteur. Qu'il seroit à souhaiter

l'Homme même montrât tou-
·s la même reconnoissance pour
Bienfaits & le même respect pour
manité! On n'auroit plus à crain-
les Ingrats, ni ces Guerres qui
le fléau du Genre Humain & les
s Boureaux de la Loi Naturelle.
IAIS un Etre à qui la Nature a
né un instinct si précoce, si éclai-
qui juge, combine, raisonne &
bère, autant que s'étend & lui
net la Sphère de son activité;
Etre qui s'attache par les Bien-
, qui se détache par les mauvais
emens & va essaier un meilleur
tre; un Etre d'une structure sem-
le à la nôtre, qui fait les mê-
opérations, qui a les mêmes
ions, les mêmes douleurs, les
nes plaisirs, plus ou moins vifs,
ant l'empire de l'imagination
a délicatesse des nerfs; un tel
enfin ne montre-t il pas claire-
it qu'il sent ses torts & les nô-
; qu'il connoît le bien & le mal
en un mot a conscience de ce
l fait? Son Ame qui marque
me la nôtre, les mêmes joies,
mêmes mortifications, les mê-
déconcertemens, feroit-elle sans
une *répugnance*, à la vuë de son

semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoiablement mis en pièces? Cela posé, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refusé aux Animaux; car puisqu'ils nous offrent des Signes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que des Etres, des Machines presque aussi parfaites que nous, soient comme nous, faites pour penser, & pour sentir la Nature?

Qu'on ne m'objecte point que les Animaux sont pour la plûpart des Etres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font; car tous les Hommes distinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il est dans notre Espèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi Naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des Animaux, comme des Hommes; Les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont.

Mais

un Animal doux, pacifique,
'it avec d'autres Animaux sem-
es, & d'alimens doux, sera en-
du sang & du carnage; il rou-
ntérieurement de l'avoir versé;
cette différence peut-être, que
ne chez eux tout est immolé
besoins, aux plaisirs, & aux
nodités de la vie, dont ils
ent plus que nous, leurs re-
s ne semblent pas devoir être
fs que les nôtres, parceque
ne sommes pas dans la même
sité qu'eux. La coutume é-
se & peut-être étouffe les re-
s, comme les plaisirs.

AIS je veux pour un moment
ser que je me trompe, & qu'il
pas juste que presque tout l'U-
; ait tort à ce sujet, tandis
j'aurois seul raison; j'accorde
es Animaux, même les plus
ens, ne connoissent pas la dis-
on du bien & du mal moral,
n'ont aucune mémoire des at-
ns qu'on a euës pour eux, du
qu'on leur a fait, aucun senti-
de leurs propres vertus; que
ion, par exemple, dont j'ai
après tant d'autres, ne se sou-
e pas de n'avoir pas voulu ra-

tre ...
se reconnoissent, s
se tuënt sans remo
Prince paie leurs me
enfin que la Loi n
été donnée aux Ani
feront les conséque
n'est pas pétri d'un
cieux; la Nature n
seule & même pât
lement varié les
l'Animal ne se r
violé le sentiment
parle, ou plutôt
ment privé, il
que l'Homme soi
moiennant quoi
relle & tous ces
a publiés sur el

qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens ; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice, ou vertu, par l'unique plaisir, ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels, il s'ensuit que les Animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un dégré de fermentation, pour égaler les Hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'Animalité, & qu'ainsi il n'est point d'Ame, ou de substance sensitive, sans remords. La Réflexion suivante va fortifier celles ci.

On ne peut détruire la Loi Naturelle. L'empreinte en est si forte dans tous les Animaux, que je ne doute nullement que les plus Sauvages & les plus féroces n'aient quelques momens de repentir. Je crois que la fille-Sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament : de Gaston d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler ; de certaine femme qui fut sujette au *même vice* dans la grossesse, &

dont ses enfans hériterent: de celle qui dans le même Etat, mangea son mari; de cette autre qui égorgeoit les enfans, saloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé: de cette fille de Voleur Antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'aiant perdu Père & Mère à l'age d'un An, elle eut été élevée par d'Honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus Héréditaires, qui passent des parens aux enfans, comme ceux de la Nourice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La *Boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenuës à elles-mêmes, & comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont

ucune conscience! cependant ce point assez apparemment pour uges. Parmi les femmes dont je , l'une fut roüée, & brulée ; e enterrée vive. Je sens tout ue demande l'intérêt de la so. Mais il seroit sans doute à sour qu'il n'y eut pour juges, que cellens Médecins. Eux seuls roient distinguer le criminel innt, du coupable. Si la raison est ve d'un sens dépravé, ou en fu, comment peut elle le gouverner?

AIS si le crime porte avec soi opre punition plus ou moins le; si la plus longue & la plus ire habitude ne peut tout-à-fait her le repentir des cœurs les inhumains; s'ils sont déchirés a mémoire même de leurs ac, pourquoi effraier l'imaginades esprits foibles par un Enpar des spectres, & des précide feu, moins réels encore ceux de Pascal *? Qu'est-il bede recourir à des fables, comme un

ans un Cercle, ou à table, il lui toujours un rempart de Chaises, ou un dans son voisinage du côté gau our l'empêcher de voir des Abimes épou bles dans lesquels il craignoit quel

 que-

leur pro
pas que je veüille d
criminels soient inj
je prétens seulement
la volonté est dépr
science éteinte, le
leurs remords, qua
à eux-mêmes; rem
re le dire, dont
dû en ce cas, ce
vrer des malheure
une fatale nécessit
Les Criminels
Ingrats, ceux en
pas la Nature, T
& indignes du j

quefois de tomber, q
ent de ces illusions.
ication, on

'e un cruel plaisir de leur Barba-
, il est des momens calmes & de
exion, où la Conscience ven-
esse s'élève, dépose contr'eux,
es condamne à être presque sans
e déchirés de ses propres mains.
i tourmente les Hommes, est
rmenté par lui-même; & les
ix qu'il sentira, seront la juste
ure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de
sir à faire du bien, à sentir, à re-
noître celui qu'on reçoit, tant
contentement à pratiquer la ver-
à être doux, humain, tendre,
ritable, compatissant & généreux
seul mot renferme toutes les
us), que je tiens pour assez
i, quiconque a le malheur de
re pas né Vertueux.

Nous n'avons pas originairement
faits pour être Savans; c'est
-être par une espèce d'abus de
facultés organiques, que nous le
mes devenus; & cela à la char-
le l'Etat, qui nourrit une multitu-
le Fainéans, que la vanité a dé-
s du nom de *Philosophes*. La
ure nous a tous créés unique-
it pour être heureux; oui tous,
uis le ver qui rampe, jusqu'à

bien conditionnés de

APRE'SENT comm
nous la Loi naturelle?
timent, qui nous apre
ne devons pas faire, p
ne voudrions pas qu'
Oserois-je ajouter à c
mune, qu'il me sem
timent n'est qu'une e
te, ou de fraieur,
l'espèce, qu'à l'indi
être ne respectons
& la vie des autres
conserver nos Biens
& nous mêmes;
Ixions du Christiani
Dieu & n'embrasse
riques vertus, que
... l'Enfer.

, à moins qu'on ne veüille la
ndre avec les Loix Civiles, à
niere ridicule des Théologiens.
s armes du Fanatisme peuvent
re ceux qui soutiennent ces
s; mais elles ne détruiront ja-
:es vérités mêmes.
n'est pas que je révoque en
l'existence d'un Etre suprême;
semble au contraire que le
;rand degré de Probabilité est
elle : mais comme cette exi-
ne prouve pas plus la néces-
'un culte, que toute autre,
ne vérité théorique, qui n'est
d'usage dans la Pratique: de
jue, comme on peut dire d'a-
int d'expériences, que la Ré-
ne suppose pas l'exacte probi-
s mêmes raisons autorisent à
que l'Athéisme ne l'exclut pas.
ı sait d'ailleurs si la raison de
ence de l'Homme, ne se-
as dans son existence même?
:re a-t-il été jetté au hazard
point de la surface de la Ter-
is qu'on puisse savoir ni com-
ni pourquoi; mais seulement
oit vivre & mourir; sembla-
:es champignons, qui parois-
un jour à l'autre, ou à ces

en avoir ...
eſt abſolument impoſſi...
ter à l'origine des choſ...
gal d'ailleurs pour notr...
la matière ſoit éternelle...
ait été créée; qu'il y ...
ou qu'il n'y en ait pas. ...
de tant ſe tourmenter ...
eſt impoſſible de connoît...
ne nous rendroit pas p...
quand nous en viendrio...
MAIS, dit-on, liſez t...
ges des Fénelons, des ...
des Abadies, des D...
Raïs &c. eh bien! ...
dront ils? ou plutôt ...
appris? ce ne ſont ...
ſes répétitions d'Ec...
dont l'un n'ajoute ...

[redacted]

oup mieux que *Descartes &*
branche ; ou tout le reste ne
e rien. Les Deïstes, & les
iens mêmes devroient donc se
nter de faire observer que dans
le Regne Animal, les mêmes
sont éxécutées par une infinité
vers moiens tous cependant
ement géométriques. Car de
s plus fortes Armes pourroit
rrasser les Athées ? Il est vrai
ma raison ne me trompe pas,
mme & tout l'Univers semblent
été destinés à cette unité de
Le Soleil, l'Air, l'Eau, l'Or-
tion, la forme des corps,
est arrangé dans l'œil, comme
un miroir qui présente fidéle-
à l'imagination les objets qui
t peints, suivant les loix qu'e-
cette Infinie variété de corps
rvent à la vision. Dans l'oreil-
ous trouvons par tout une di-
é frappante, sans que cette di-
fabrique de l'Homme, des A-
ux, des Oiseaux, des Poissons,
uise différens usages. Toutes
oreilles sont si mathématique-
faites, qu'elle tendent égale-
au seul & même but, qui est
endre. Le Hazard, demande

le

le Déïste, feroit-il donc assez grand Géometre, pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose Auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenües dans l'Animal pour de futurs usages; le Papillon dans la Chenille; l'Homme dans le Ver spermatique, un Polype entier dans chacune de ses parties, la valvule du trou ovale, le Poumon dans le fetus, les dens dans leurs Alvéoles, les os dans les fluides, qui s'en détachent & se durcissent d'une manière incompréhensible. Et comme les Partisans de ce systême, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foiblesse même de l'Esprit en certains cas. Voiez, disent ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, Apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déïsme! la durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité: & il est rare en effet, ajoutent ils, qu'on n'abjure pas l'Athéïsme, dès que les passions se sont affoiblies avec

: corps qui en eſt l'inſtru-

ILA certainement tout ce
peut dire de plus favorable à
nce d'un Dieu , quoique le
· argument ſoit frivole, en ce
:s converſions ſont courtes,
reprenant preſque toujours
:iennes opinions, & ſe con-
en conſéquence, dès qu'il a
ert ou plutôt retrouvé ſes
dans celles du corps. En
lu moins beaucoup plus que
it le Medecin *Diderot* dans
ſées Philoſophiques, ſublime ou-
qui ne convaincra pas un
Que repondre en effet à un
e qui dit? „nous ne con-
ons point la Nature : Des
:s cachées dans ſon ſein pour-
it avoir tout produit. Voiez
otre tour le Polype de Trem-
! ne contient il pas en ſoi
:auſes qui donnent lieu à ſa
nération? quelle abſurdité y
it-il donc à penſer qu'il eſt
cauſes phyſiques pour leſ-
.es tout a été fait, & aux-
es toute la chaîne de ce
: Univers eſt ſi néceſſairement
& *aſſujettie*, que rien de ce

„ qui

près placé dans l'orbite: qu'enfin il se pourroit bien faire que Lucréce, le Medecin Lamy & tous les Epicuriens Anciens & Modernes, eussent raison, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que par ce qu'il se trouve organisé, & placé comme il l'est, que posées une fois les mêmes regles de mouvement que suit la Nature dans la génération & le dévelopement des corps, il n'étoit pas possible que ce merveilleux organe fut organisé & placé autrement.

Tel est le pour & le contre, & l'abregé des grandes raisons qui partageront éternellement les Philosophes. Je ne prens aucun parti.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

C'est ce que je disois à un François de mes amis, aussi franc Pirrhonien que moi, Homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur sort. Il me fit à ce sujet une réponse fort singulière. Il est vrai, me dit il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'Ame d'un Philosophe, qui voit que rien n'est démontré avec assez de clarté pour forcer son

les Naturaliftes ; ils nous diront
: les mêmes caufes qui dans les
ins d'un Chimifte & par le Ha-
d de divers mélanges, ont fait le
:mier miroir, dans celles de la
ture ont fait l'eau pure, qui en
t à la fimple Bergère : que le
ouvement qui conferve le monde,
ɔu le créer ; que chaque corps a
s la place que fa Nature lui a affi-
ée ; que l'air a dû entourer la
re, par la même raifon que le fer
les autres Métaux font l'ouvrage
fes entrailles ; que le Soleil eft
e production auffi Naturelle, que
lle de l'Electricité ; qu'il n'a pas plus
é fait pour échaufer la Terre, &
us fes Habitans, qu'il brule quel-
uefois, que la pluie pour faire pous-
: les grains, qu'elle gâte fouvent ;
ue le miroir & l'eau n'ont pas plus
é faits pour qu'on pût s'y regar-
:r, que tous les corps polis qui ont
même propriété : que l'œil eft à
vérité une efpéce de Trumeau
ıns lequel l'Ame peut contem-
er l'image des objets, tels qu'ils
i font repréfentés par ces corps ;
ais qu'il n'eft pas démontré que cet
'gane ait été réellement fait exprès
ɔur cette contemplation, ni ex-

près

est un fourbe, ou un Hippocrite dont je me défie.

APRE'S cela qu'un vain Peuple pense différemment; qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la Révélation; qu'il faut en un mot une autre Réligion, que celle de la nature, quelle quelle soit! quelle misere! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée! Nous ne briguons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son cœur des Autels à la superstition, est né pour adorer des Idoles, & non pour sentir la Vertu.

MAIS puis que toutes les facultés de l'Ame dépendent tellement de la propre Organisation du Cerveau & de tout le Corps, qu'elles ne sont visiblement que cette Organisation même: Voilà une Machine bien éclairée! car enfin quand l'Homme seul auroit reçu en partage la Loi Naturelle, en seroit-il moins une Machine? Des Roües, quelques ressorts de plus que dans les Animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant aussi plus de sang, la même raison donnée; que sais-je

enfin? des cauſes inconnües produiroient toujours cette conſcience délicate, ſi facile à bleſſer, ces remords qui ne ſont pas plus étrangers à la matière, que la penſée, & en un mot toute la différence qu'on ſuppoſe ici. L'organiſation ſuffiroit-elle donc à tout? oüi, encore une fois; Puis que la penſée ſe développe viſiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils ſont faits, ne ſeroit-elle pas auſſi ſuſceptible de Remords, quand une fois elle a acquis avec le tems la faculté de ſentir.

L'AME n'eſt donc qu'un vain terme dont on n'a point d'Idée, & dont un bon Eſprit ne doit ſe ſervir que pour nommer la partie qui penſe en nous. Poſé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour ſe mouvoir, ſentir, penſer, ſe repentir, & ſe conduire en un mot dans le phyſique, & dans le Moral qui en dépend.

NOUS ne ſuppoſons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne ſeroient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui acheveront de les ſatisfaire.

1. TOUTES les chairs des Animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems que l'Animal est plus froid & transpire moins. Les Tortuës, les Lézards, les serpens &c. en font-foi.

2. LES muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. LES entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique, ou vermiculaire.

4. UNE simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. LE cœur de la Grenoüille, sur tout exposé au Soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remüe pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource ? il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harwey a fait la même observation sur les Crapaux.

6. BACON de Verulam, dans son Traité *Sylva-Sylvarum*, parle d'un Homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, & dont le cœur jetté dans l'eau chaude, sauta à plusieur reprises, toujours moins haut,

la diſtance perpendiculaire de 2
'S.

7. PRENEZ un petit Poulet en-
:e dans l'œuf; arrachez lui le cœur
us obſerverez les mêmes Phénomè-
, avec à peu près les mêmes cir-
ıſtances. La ſeule chaleur de l'ha-
ıe ranime un Animal prêt à périr
ıs la Machine Pneumatique.

LES mêmes Expériences que nous
rons à Boyle & à Sténon, ſe
ıt dans les Pigeons, dans les
iens, dans les Lapins, dont les
ırceaux de Cœur ſe remüent,
nme les Cœurs entiers. On voit le
me mouvement dans les pates de
upe arrachées.

3. LA Chenille, les Vers, l'Arai-
ée, la Mouche, l'Anguille offrent
mêmes choſes à conſiderer: &
mouvement des parties coupées
gmente dans l'eau chaude, à cau-
du feu qu'elle contient.

). UN Soldat yvre emporta d'un
ıp de ſabre la tête d'un Coq d'In-
. Cet Animal reſta debout, en-
te il marcha, courut; venant à
ıcontrer une muraille, il ſe tour-
, battit des ailes, en continuant
courir, & tomba enfin. Etendu
r terre, tous les muscles de ce

de ſe mouvoir, q
ſe reproduiſent
autant d'Animau
ties coupées. J'
le ſyſtème des Na
ration, ou plutôt
car cette décou
bien à ne jamai
néral, même d
ces connües, &

VOILÀ be
qu'il n'en faut
manière incon
petite fibre,
organiſés, ſe
qui lui eſt pro
ne dépend po
les mouvemen

gulièrement entrelassées, doit a-
ir la même propriété. L'Histoire
Baçon n'étoit pas néceſſaire pour
le perſuader. Il m'étoit facile
n juger, & par la parfaite Analo-
de la ſtructure du Cœur de
omme & des Animaux; & par
maſſe même du premier, dans la-
elle ce mouvement ne ſe cache
x yeux, que parce qu'il y eſt
uſé; & enfin parce que tout eſt
id & affaiſſé dans les cadavres.
les diſſections ſe faiſoient ſur des
iminels ſuppliciés, dont les corps
t encore chauds, on verroit dans
r cœur les mêmes mouvemens,
'on obſerve dans les muscles du
age des gens décapités.

T EL eſt ce principe moteur des
rps entiers, ou des parties cou-
s en morçeaux, qu'il produit des
uvemens non déréglés, comme
l'a cru, mais très réguliers, &
a, tant dans les Animaux chauds
parfaits, que dans ceux qui ſont
ids & imparfaits. Il ne reſte
e aucune reſſource à nos Adver-
es, ſi ce n'eſt de nier mille &
le faits que chacun peut facile-
nt vérifier.

SI on me demande à préſent quel

a dire, abſtraction faite d
parties, abſtraction faite d
des Artères, des Nerfs,
de l'Organiſation de tou
& que par conſéquent ch
contient en ſoi des reſſ
moins vifs, ſelon le beſ
en avoient.

ENTRONS dans qu
de ces reſſorts de la I
maine. Tous les mouve
Animaux, naturels; & A
ſe font par leur acti
pas machinalement qu
retire, frappé de terr
d'un précipice innatte
paupières ſe baiſſent
d'un coup, comme o
la *Pupille* s'étrécit
...la Réti

Opium, par tous les Emétiques
c.? que le Cœur, les Artères, les
uscles se contractent pendant le
mmeil, comme pendant la veille?
ıe le Poumon fait l'Office d'un
uflet continuellement exercé? n'est
pas machinalement qu'agissent
us les Sphincters de la Vessie, du
ctum &c.? que le Cœur a une con-
ıction plus forte que tout autre
uscle? que les muscles érecteurs
nt dresser la Verge dans l'Homme,
mme dans les Animaux qui s'en
ttent le ventre, & même dans l'en-
ıt, capable d'érection, pour peu
ıe cette partie soit irritée? Ce qui
ouve, pour le dire en passant,
ı'il est un ressort singulier dans ce
embre, encore peu connu, & qui
oduit des effets qu'on n'a point
core bien expliqués, malgré tou-
; les lumières de l'Anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage
r tous ces petits ressorts subalter-
s connus de tout le monde.
ais il en est un autre plus subtil,
plus Merveilleux, qui les anime
us; il est la source de tous nos
ntimens, de tous nos plaisirs, de
utes nos passions, de toutes nos
nsées; car le Cerveau a ses mus-

 cles,

cles pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle ἐνορμῶν (l'Ame). Ce principe existe, & il a son siége dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenans des maladies de l'Imagination.

MAIS pour ne pas languir dans une richesse & une fécondité mal entendüe, il faut se borner à un petit nombre de questions & de réflexions.

POURQUOI la vûe, ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvemens & des desirs singuliers? Ce qui se passe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes? Point du tout; mais du commerce & de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le *bene placitum* des Anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort assoupi, quand l'imagination l'a éveillé: & comment cela, si ce n'est par le desordre & le tumulte du sang & des Esprits, qui galopent avec une

promptitude extraordinaire, & t gonfler les Corps Caverneux? UISQU'IL est des communica-s évidentes entre la Mère & l'En- *, & qu'il est dur de nier des faits ortés par Tulpius & par d'autres vains aussi dignes de foi, (il en a point qui le soient plus), s croirons que c'est par la mê- voie que le Fétus ressent l'impé- ité de l'imagination maternelle, ıme une cire molle reçoit toutes es d'impressions; & que les mê- traces, ou Envies de la Mère, vent s'imprimer sur le fétus, sans cela puisse se comprendre, iqu'en disent Blondel & tous ses érens. Ainsi nous faisons répa- on d'Honneur au P. Mallebran- , beaucoup trop raillé de sa cré- té par des Auteurs qui n'ont point ervé d'assez près la Nature, & ont lu l'assujettir à leurs idées.

VOIEZ le Portrait de ce Fa- ıx Pope, au moins le Voltaire Anglois. Les Efforts, les Nerfs son Génie sont peints sur sa Phy- ıomie; Elle est toute en convul- sion;

Au moins par les vaisseaux. Est-ce qu'il n'y en a point par les nerfs?

ſion; ſes yeux ſortent de l'Orbite, ſes ſourcils s'élèvent avec les muſcles du Front. Pourquoi? c'eſt que l'origine des Nerfs eſt en travail & que tout le corps doit ſe reſſentir d'une eſpèce d'accouchement auſſi laborieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainſi celles du dehors, d'où viendroient tous ces phénomènes? Admettre une *Ame*, pour les expliquer, c'eſt être réduit à l'*Operation du St. Eſprit*.

En effet ſi ce qui penſe en mon Cerveau, n'eſt pas une partie de ce Viſcère, & conſéquemment de tout le Corps, pourquoi lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un Ouvrage, ou que je pourſuis un raiſonnement abſtrait, pourquoi mon ſang s'échaufe-t-il? pourquoi la fièvre de mon Eſprit paſſe-t-elle dans mes Veines? Demandez-le aux Hommes d'Imagination, aux grands Poëtes, à ceux qu'un ſentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la Nature, de la vérité, ou de la vertu transportent! Par leur Entouſiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cauſe par les effets: par cette Harmonie que Borelli, qu'un

ıl Anatomiſte a mieux connüe
e tous les Leibnitiens, vous con-
itrez l'Unité matérielle de l'Hom-
:. Car enfin ſi la tenſion des
·fs qui fait la douleur, cauſe la
vre, par laquelle l'Eſprit eſt trou-
, & n'a plus de volonté; & que
iproquement l'Eſprit trop exercé
uble le corps, & allume ce feu
conſomption qui a enlevé Bayle
ıs un âge ſi peu avancé; ſi telle
llation me fait vouloir, me force
deſirer ardemment ce dont je ne
ſouciois nullement le moment
uparavant; ſi à leur tour cer-
ıes traces du Cerveau excitent le
me prurit & les mêmes deſirs,
ırquoi faire double, ce qui n'eſt e-
emment qu'un? C'eſt en vain
on ſe r'écrie ſur l'Empire de la
›lonté. Pour un ordre qu'elle
›ne, elle ſubit cent fois le joug.
quelle Merveille que le corps
ıiſſe dans l'état ſain, quiſqu'un
rent de ſang, & d'Eſprits vient
forcer; la volonté aiant pour Mi-
:res une légion inviſible de flui-
plus vifs que l'Eclair, & tou-
ırs prêts à la ſervir! Mais com-
c'eſt par les Nerfs que ſon pou-
ır *s'exerce*; c'eſt auſſi par eux

qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un Amant épuisé, les plus violens desirs lui rendront ils sa vigueur perdüe? Hélas! non; & elle en sera la première punie, parceque, posés certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la Paralysie &c. revient ici.

La Jaunisse vous surprend! ne savez vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde! Ignorez vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains Joüets de mille illusions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'œil; faites couler la Bile par son tamis naturel; alors l'Ame aiant d'autres yeux, ne verra plus jaune.... N'est ce pas encore ainsi qu'en abattant la Cataracte, ou en injectant le Canal d'Eustachi, on rend la Vüe aux Aveugles, & l'Ouie aux Sourds. Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'Habiles Charlatans dans des siècles ignorans, ont passé pour faire de grands Miracles! La belle Ame & la puissante Volonté qui ne

peut

peut agir, qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fièvre! Faut-il donc s'étonner si les Philosophes ont toujours ëu en vüe la santé du corps, pour conserver celle de l'Ame? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la Diète, que Platon a défendu le vin? Le Régime qui convient au corps, est toujours celui par lequel les Médecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lorsqu'il s'agit de former l'Esprit, de l'élever à la connoissance de la vérité & de la vertu; vains sons dans le désordre des Maladies & le tumulte des Sens! Sans les Préceptes de l'Hygiène, Epictète, Socrate, Platon, &c. prechent en vain: toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les Vertus, comme l'Intempérance est celle de tous les Vices.

En faut-il davantage; (& pourquoi irois je me perdre dans l'Histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l'ἐνορμῶν d'Hippocrate) pour prouver que l'Homme *n'est qu'un Animal*, ou un Assem-

blage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle Humain la Nature a commencé ? si ces ressorts diffèrent entr'eux, ce n'est donc que par leur Siége & par quelques degrés de force, & jamais par leur Nature; & par conséquent l'Ame n'est qu'un principe de mouvement, ou une Partie matérielle sensible du Cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute a Machine, qui a une influence visible sur tous les autres, & même paroit avoir été fait le premier; en sorte que tous les autres n'en seroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques Observations que je rapporterai & qui ont été faites sur divers Embryons.

Cette oscillation naturelle, ou propre à notre Machine, & dont est douée chaque fibre, &, pour ainsi dire, chaque Elément fibreux, semblable à celle d'un Pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveller, à mesure qu'elle se perd! lui donner des forces, quand elle languit; l'affoiblir, lorsqu'elle est opprimée par un excès de force & de

le vigueur. C'eſt en cela ſeul que a vraie Medecine conſiſte.

Le corps n'eſt qu'une horloge, lont le nouveau chyle eſt l'horloger. Le premier ſoin de la Nature, uand il entre dans le ſang, c'eſt l'y exciter une ſorte de fièvre, que es Chymiſtes qui ne rêvent que ourneaux, ont dû prendre pour une ermentation. Cette fièvre procure ine plus grande filtration d'eſprits, ui machinalement vont animer les Muscles & le Cœur, comme s'ils y toient envoiés par ordre de la Vonté.

Ce ſont donc les cauſes ou les orces de la vie, qui entretiennent inſi durant 100 ans le mouvement erpetuel des ſolides & des fluides, uſſi néceſſaire aux uns, qu'aux aures. Mais qui peut dire ſi les ſolies contribuent à ce jeu, plus que es fluides & *vice verſa*? Tout ce u'on ſait, c'eſt que l'action des remiers ſeroit bientôt anéantie, ſans e ſecours des ſeconds. Ce ſont es liqueurs qui par leur choc éveilent & conſervent l'élaſticité des aiſſeaux, de laquelle dépend leur ropre circulation. De-là vient *u'après la mort*, le reſſort naturel

de chaque substance est plus ou moins fort encore suivant les restes de la vie, auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties Animales peut bien se conserver & s'augmenter par celle de la Circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque Membre, ou Viscère, comme on l'a vû.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goutée de tous les savans, & que Staahl sur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand Chymiste a voulu nous persuader que l'Ame étoit la seule cause de tous nos mouvemens. Mais c'est parler en Fanatique, & non en Philosophe.

Pour détruire l'hypothèse Staahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jetter les yeux sur un joüeur de violon. Quelle souplesse ! Quelle agilité dans les doigts ! les mouvemens sont si prompts, qu'il ne paroît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoissent si bien tout ce que peut notre Ame, comment il seroit

possi-

ssible qu'elle exécutât si vîte tant mouvemens, des mouvemens qui passent si loin d'elle, & en tant ndroits divers. C'est supposer un ueur de flûte qui pourroit faire brillantes cadences sur une Infiié de trous qu'il ne connoîtroit s, & auxquels il ne pourroit seulnent pas appliquer le doigt.

MAIS disons avec Mr. Hecquet 'il n'est pas permis à tout le Mon- d'aller à Corinthe. Et pourquoi ahl n'auroit-il pas été encore plus vorisé de la Nature en qualité Homme, qu'en qualité de Chyiste & de Praticien? Il falloit heureux Mortel!) qu'il eût reçu e autre Ame que le reste des ommes; une Ame souveraine, i non contente d'avoir quelque npire sur le muscles *volontaires*; noit sans peine les Rênes de tous mouvemens du Corps, pouvoit suspendre, les calmer, ou les citer à son gré! Avec une Maiesse aussi despotique, dans les ains de laquelle étoient en quelque rte les battemens du Cœur & les x de la Circulation, point de fiée sans doute; point de douleur; int de langueur; ni honteuse impuis-

puissance, ni facheux Priapisme. L'Ame veut, & les ressorts joüent, se dressent, ou se débandent. Comment ceux de la Machine de Staahl se sont ils si tôt détraqués? Qui a chez soi un si grand Médecin, devroit être Immortel.

STAAHL au reste n'est pas le seul qui ait rejetté le principe d'Oscillation des corps organisés. De plus grands Esprits ne l'ont pas emploié, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du Cœur, l'Erection du *Penis* &c. Il n'y a qu'à lire les Institutions de Médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & séduisans systêmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand Homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

WILLIS & Perrault, Esprits d'une plus foible trempe, mais Observateurs assidus de la Nature, que le fameux Professeur de Leyde n'a connüe que par autrui, & n'a eüe, pour ainsi dire, que de la seconde main, paroissent avoir mieux aimé supposer une Ame généralement répandüe par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans

Hypothèse qui fut celle de
le, & de tous les Epicuriens,
othèse que l'Histoire du Polype
leroit favoriser à la premiere vüe,
nouvemens qui survivent au su-
ans lequel ils sont inhérens,
ient d'un *reste d'Ame*, que con-
nt encore les parties qui se
actent, sans être désormais ir-
par le sang & les Esprits. D'où
voit que ces Ecrivains, dont les
iges solides éclipsent aisément
s les fables Philosophiques, ne
nt trompés que sur le Modèle
ux qui ont donné à la matière
ulté de penser, je veux dire,
s'être mal exprimés, en ter-
obscurs, & qui ne signifient rien.
fet, qu'est ce que ce *reste d'A-*
si ce n'est la force motrice des
nitiens, mal rendüe par une tel-
pression, & que cependant Per-
sur-tout a véritablement entre-
v. son *Traité de la Mécanique*
nimaux.
présent qu'il est clairement dé-
ré contre les Cartésiens, les
liens, les Mallebranchistes, &
héologiens peu dignes d'être ici
, que la matière se meut par
ême, non seulement lorsqu'elle
est

re; la curiosité ... un Corps, ...
savoir comment un Corps, ...
même qu'il est originairement ...
d'un soufle de Vie, se trouve en ...
quence orné de la Faculté de ...
& enfin par celle-ci de la ...
Et pour en venir à bout, ...
Dieu, quels efforts n'ont ...
certains Philosophes! & qu...
mathias j'ai eu la patience ...
ce sujet!

Tout ce que l'Expéri...
apprend, c'est que tant qu...
vement subsiste, si petit ...
dans une ou plusieurs fib...
a qu'à les piquer, pour ...
animer ce mouvement ...
teint, comme on l'a v...
foule d'Expériences do...
accabler les Systêmes. Il ...
... mouveme...

ıis de plus, combien d'excel-
hilosophes ont démontré que la
: n'est qu'une faculté de sen-
: que l'Ame raisonnable, n'est
Ame sensitive appliquée à con-
ır les idées, & à raisonner! Ce
roit prouvé par cela seul que
e le sentiment est éteint, la
: l'est aussi comme dans l'A-
:ie, la Léthargie, la Catalepsie
)ar ceux qui ont avancé que l'A-
ıvoit pas moins pensé dans les
es soporeuses, quoiqu'elle ne
ıvînt pas des idées qu'elle
eües, ont soutenu une chose
e.

ur ce qui est de ce développe-
c'est une folie de perdre le
ı en rechercher le mécanisme.
ature du mouvement nous est
nconnüe que celle de la ma-
Le moien de découvrir com-
il s'y produit, à moins que
susciter avec l'Auteur de *l'His-
e l'ame* l'Ancienne inintelligi-
ctrine des *formes substantielles*?
: donc tout aussi consolé d'i-
: comment la Matière, d'inerte
ple, devient active & compo-
organes, que de ne pouvoir
er le Soleil sans verre rou-
ge;

ge : Et je ſuis d'auſſi bonne compoſition ſur les autres Merveilles incompréhenſibles de la Nature, ſur la production du Sentiment & de la Penſée dans un Etre qui ne paroiſſoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boüe.

QU'ON m'accorde ſeulement que la Matière Organiſée eſt douée d'un principe moteur, qui ſeul la différentie de celle qui ne l'eſt pas (eh! peut-on rien refuſer! à l'Obſervation la plus inconteſtable ?) & que tout dépend dans les Animaux de la diverſité de cette Organiſation, comme je l'ai aſſez prouvé ; c'en eſt aſſez pour deviner l'Enigme des ſubſtances & celle de l'Homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers & que l'Homme eſt la plus parfaite. Il eſt au Singe, aux Animaux les plus ſpirituels, ce que le Pendule Planétaire de Huygens, eſt à une Montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'inſtrumens, plus de Roüages, plus de reſſorts pour marquer les mouvemens des Planètes, que pour marquer les Heures, ou les répéter ; s'il a fallu plus d'art à Vaucanſon pour faire ſon fluteur, que pour ſon Canard,

, il eût dû en emploier encore
ntage pour faire un *Parleur*;
aine qui ne peut plus être
dée comme impossible, sur-
entre les Mains d'un nou-
Prométhée. Il étoit donc
iême nécessaire que la Nature
oiât plus d'Art & d'appareil
faire & entretenir une Machi-
qui pendant un siècle entier
marquer tous les battemens du
& de l'Esprit; car si on n'en
pas au pouls les heures; c'est
noins le Baromètre de la cha-
& de la vivacité; par laquel-
ı peut juger de la nature de
e. Je ne me trompe point,
rps humain est une horloge,
immense & construite avec
d'Atifice & d'Habilité, que si
üe qui sert à marquer les se-
es, vient à s'arrêter; celle des
tes tourne & va toujours son
; comme la roüe des Quarts
nüe de se mouvoir: & ainsi
itres, quand les premières, roüil-
ou dérangées par quelque cau-
ie ce soit, ont interrompu leur
he. Car n'est-ce pas ainsi que
truction de quelques Vaisseaux
ffit pas pour détruire, ou sus-
pen-

pendre le fort des mouvemens, qui est dans le cœur, comme dans la Pièce Ouvrière de la Machine; puisqu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, aiant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrémité des vaisseaux? Lorsque le nerf optique seul comprimé ne laisse plus passer l'image des Objets, n'est-ce pas ainsi que la Privation de la Vüe n'empeche pas plus l'usage de l'Oüie, que la privation de ce sens, lorsque les fonctions de la *Portion Molle* sont interdites, ne suppose celle de l'autre? n'est-ce pas ainsi encore que l'un entend, sans pouvoir dire qu'il entend, (si ce n'est après l'Attaque du mal) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête? Phénomènes qui ne surprennent point les Médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la Nature de l'Homme: & pour le dire en passant; de deux Médecins, le meilleur, celui qui mérite

ıs de confiance, c'eſt toujours,
ɪn avis, celui qui eſt le plus
dans la phyſique, ou la mécani-
.u corps humain, & qui laiſſant
e & toutes les inquiétudes que
chimère donne aux Sots & aux
ans, n'eſt occupé ſérieuſement
lu pur Naturaliſme.

ɪISSONS donc le prétendu
Charp ſe mocquer des Philoſo-
qui ont regardé les Animaux,
ne des Machines. Que je penſe
emment! Je crois que Deſcar-
roit un Homme reſpectable à
égards, ſi né dans un ſiècle
n'eût pas dû éclairer, il eût
u le prix de l'Expérience & de
ervation, & le danger de s'en
er. Mais il n'eſt pas moins
que je faſſe ici une autentique
ation à ce grand Homme, pour
ces petits Philoſophes mauvais
ns, & mauvais Singes de Loc-
qui au lieu de rire impudem-
au nés de Deſcartes, feroient
x de ſentir que ſans lui le
p de la Philoſophie, comme
du bon Eſprit ſans Newton,
: peut être encore en Friche.

eſt vrai que ce célèbre Philo-
: s'eſt beaucoup trompé, & per-
ſon

Machines. ...
te de cette importance o
poſe autant de ſagacité ,
ſans ingratitude, de ne pa
ce à toutes ſes Erreurs !

ELLES ſont à mes ye
réparées par ce grand aver
ſin, quoiqu'il chante ſur
tion des deux ſubſtances;
ble que ce n'eſt qu'un tou
ſe, une ruſe de ſtile, pou
valer aux Théologiens
caché à l'ombre d'une
qui frape tout le Monde,
ſeuls ne voient pas. Car
c'eſt cette forte Analogi
tous les ſavans & les vra
vouer que ces êtres fie
... diſtingués par leur

ne lorſqu'il manque, ou eſt
é, dans la Moëlle allongée, &
is dans le Cervelet; car je l'ai
:onſidérablement bleſſé; d'au-
*) l'ont trouvé ſchirreux, ſans que
ıe ceſſât de faire ſes fonctions.
TRE Machine, ſentir, penſer,
r diſtinguer le bien du mal,
me le bleu du jaune, en un mot
né avec de l'Intelligence, &
nſtinct ſûr de Morale, & n'ê-
qu'un Animal, ſont donc des
es qui ne ſont pas plus contra-
ires, qu'être un Singe, ou un
oquet, & ſavoir ſe donner du
ir. Car puiſque l'occaſion ſe pré-
: de le dire, qui eut jamais
né *à priori* qu'une goute de la
ur qui ſe lance dans l'Accou-
ıent, fit reſſentir des plaiſirs
ıs, & qu'il en naîtroit une
e créature, qui pourroit un
, poſées certaines loix, jouïr des
ıes délices? Je crois la penſée
eu incompatible avec la matiè-
rganiſée, qu'elle ſemble en être
propriété, telle que l'Electrici-
la faculté motrice, l'impénétra-
é, l'Etendüe. &c.

VOU-

Hallen dans les Tranſact. Philoſoph.

E

VOULEZ vous de nouvelles observations? En voici qui sont sans réplique, & qui prouvent toutes que l'Homme ressemble parfaitement aux Animaux dans son origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'EN appelle à la bonne foi de nos Observateurs. Qu'ils nous disent s'il n'est pas vrai que l'Homme dans son Principe n'est qu'un Ver, qui devient Homme, comme la Chenille Papillon. Les plus graves (†) Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet Animalcule. Tous les Curieux l'ont vû, comme Hartsoeker, dans la semence de l'Homme, & non dans celle de la femme; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule. Comme chaque goute de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'Ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinüer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa première

nour-

(†) Boerh. Inst. Med. & tant d'autres.

nourriture. Cet œuf quelquefois surpris dans les Trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la Matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de 9 mois, il ne diffère point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (l'*Amnios*) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fétus trouvé en situation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'Accouchement,) avec d'autres petits Embryons très proches de leur origine; car alors c'est toujours l'œuf dans sa Coque, & l'Animal dans l'œuf, qui géné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le Poulet, l'Oiseau &c. de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nullepart; c'est que l'*Amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la Matrice dont la substance même

se gonfle de sucs infiltrés indépendamment de la réplétion & du déploiement de tous ses Coudes Vasculeux.

VOIONS l'Homme dans & hors de sa Coque ; éxaminons avec un Microscope les plus jeunes Embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15. jours; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on? la tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des Nerfs, ou le principe du sentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'est le *Punctum saliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite peu-à-peu on voit la Tête allonger le Col, qui en se dilatant forme d'abord le *Thorax*, où le cœur a deja descendu, pour s'y fixer ; après quoi vient le bas ventre qu'une cloison (le diafragme) sépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doits, les ongles, & les poils ; l'autre les cuisses, les

Jous sommes de vraies Taupes
s le champ de la Nature; nous
faisons guères que le trajet de cet
mal ; & c'est nôtre orgueil qui
ne des bornes à ce qui n'en a
it. Nous sommes dans le cas d'une
ntre qui diroit : (un Fabuliste en
it un Personnage de consequen-
lans un Ouvrage frivole) „ quoi !
'est ce sot ouvrier qui m'a faite,
noi qui divise le tems ! moi qui
narque si exactement le cours du
Soleil ; moi qui répète à haute
roix les heures que j'indique ! non
cela ne se peut pas". Nous dédai-
ns de même, Ingrats que nous
mes, cette mère commune de
s les *Règnes*, comme parlent
Chymistes. Nous Imaginons ou
tôt supposons une cause supé-
ire à celle à qui nous devons
t, & qui a véritablement tout
d'une manière inconcevable.
n, la matière n'a rien de vil,
aux yeux grossiers qui la mécon-
issent dans ses plus brillans Ouvra-
s ; & la Nature n'est point une Ou-
ère bornée. Elle produit des
llions d'Hommes avec plus de fa-
ité & de plaisir, qu'un Horloger
de peine à faire la montre

la plus composée. Sa puissance éclate également & dans la production du plus vil Insecte, & dans celle de l'Homme le plus superbe; le régne Animal ne lui coute pas plus que le Végétal, ni le plus beau Génie, qu'un Epi de blé. Jugeons donc parce que nous voions, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au delà. Suivons le Singe, le Castor, l'Eléphant &c. dans leurs Operations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence, pourquoi la refuser à ces Animaux? & si vous leur accordez une Ame, Fanatiques, vous êtes perdus; vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa Nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? qui ne voit quelle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, donc elle doit subir le même sort, quel qu'il soit! & qu'ainsi c'est *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde?*

Brisez la chaîne de vos préjugés: armez vous du flambeau de l'Expérience & vous ferez à la Na-

ıes, les pieds &c. avec la seule
rence de situation qu'on leur
:oit, qui fait l'Appui & le balan-
du corps. C'est une Végétation
ɔante. Ici ce sont des cheveux
couvrent le sommet de nos têtes;
: sont des feuilles & des fleurs;
tout brille le même Luxe de la
ıre; & enfin l'Esprit Recteur des
tes est placé, où nous avons nô-
ame, cette autre Quintessence
'Homme.

'ELLE est l'Uniformité de la
ure qu'on commence à sentir, &
ıalogie du regne Animal & Végé-
de l'Homme à la Plante. Peut-
même y a-t-il des Plantes Ani-
:s, c'est-à-dire qui en Végétant,
se battent comme les Polypes,
font d'autres fonctions propres
Animaux?

'OILA à peu près tout ce qu'on
de la génération. Que les par-
qui s'attirent, qui sont faites
ır s'unir ensemble, & pour oc-
ıer telle, ou telle place, se réu-
ent toutes suivant leur Nature;
qu'ainsi se forment les yeux; le
ur, l'estomac & enfin tout le
ps, comme de grands Hommes
ıt écrit, cela est possible. Mais

qui ne
un myſtère impéne
rare que les deux ſemences ſe
contrent dans le Congrés, q
ſerois tenté de croire que la ſe
ce de la femme eſt inutile à l
nération.

MAIS comment en expliq
phénomènes, ſans ce commo
port de parties, qui rend
raiſon des reſſemblances des
tantôt au Père, & tantôt à l
D'un autre coté l'embaras d
plication doit elle contrebal
fait? Il me paroît que c'eſ
qui fait tout, dans une f
dort, comme dans la plus
L'arrangement des part
donc fait de toute étern
germe, ou dans le Ve
mme. Mais tout c

ture l'Honneur quelle mérite, au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance où elle vous a laissée. Ouvrez les yeux seulement, & laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre; & vous verrez que ce Laboureur dont l'Esprit & les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne diffère point essentiellement du plus grand Génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes & de Newton: vous serez persuadé que l'Imbécille, ou le stupide sont des Bêtes à figure Humaine, comme le Singe plein d'Esprit, est un petit Homme sous une autre forme; & qu'enfin tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'Astronomie, peut prédire une Eclipse, comme la guérison, ou la mort, lorsqu'il a porté quelque tems du Génie & de bons yeux à l'Ecole d'Hippocrate & au lit des Malades. C'est par cette file d'observations & de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

Ne disons point que toute Machine, ou tout Animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une Machine immortelle est une chimère, ou un *être de raison*, c'est faire un raisonnement aussi absurde, que celui que feroient des Chenilles, qui voiant les dépouilles de leurs semblables, déploreroient amérement le sort de leur espèce qui leur sembleroit s'anéantir. L'Ame de ces Insectes (car chaque Animal a la Sienne) est trop bornée pour comprendre les Métamorphoses de la Nature. Jamais un seul des plus rusés d'entr'eux n'eût imaginé qu'il dût devenir Papillon. Il en est de même de nous. Que savons nous plus de nôtre destinée, que de nôtre origine? soumettons nous donc à une ignorance invincible, de laquelle nôtre bonheur dépend.

Qui pensera ainsi, sera sage, juste, tranquille sur son sort, & par conséquent heureux. Il attendra la mort, sans la craindre, ni la désirer; & chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce

lieu

eu plein de délices; plein de ref-
ect pour la Nature; plein de re-
onnoiſſance, d'attachement, & de
ndreſſe, à proportion du ſentiment,
c des bienfaits qu'il en a reçus,
eureux enfin de la ſentir, & d'ê-
e au charmant Spectacle de l'U-
ivers, il ne la détruira certaine-
ient jamais dans ſoi, ni dans les
utres. Que dis-je! plein d'Hu-
ıanité, il en aimera le caractère jus-
ues dans ſes ennemis. Jugez com-
ie il traitera les autres. Il plain-
ra les vicieux, ſans les haïr; ce
e ſeront à ces yeux que des Hom-
ies contrefaits. Mais en faiſant
ace aux défauts de la conforma-
on de l'Eſprit & du corps, il n'en
dmirera pas moins leurs beautés,
: leurs vertus. Ceux que la Na-
ıre aura favoriſés, lui paroîtront
ériter plus d'égards, que ceux
ı'elle aura traités en Marâtre.
'eſt ainſi qu'on a vû que les dons
ıturels, la ſource de tout ce qui
ıcquiert, trouvent dans la bouche
le cœur du Matérialiſte, des hom-
ages que tout Autre leur refuſe
juſtement. Enfin le Matérialiſte
nvaincu, quoique murmure ſa pro-
e vanité, qu'il n'eſt qu'une Ma-
chi-

chine, ou qu'un Animal, ne
traitera point ses semblables
instruit sur la Nature de ces a
dont l'inhumanité est toujou
portionée au dégré d'A
prouvée ci-devant; & ne
pas en un mot, suivant la I
turelle donnée à tous les An
faire à autrui, ce qu'il ne v
pas qu'il lui fît.

CONCLUONS donc ha
que l'Homme est une M
& qu'il n'y a dans tout l'
qu'une seule substance dive
modifiée. Ce n'est point
Hypothêse élevée à force
mandes & de suppositions:
point l'Ouvrage du Préj
même de ma Raison seule:
dédaigné un Guide que je
peu sûr, si mes sens portan
ainsi dire, le flambeau, ne
sent engagé à la suivre, en
rant. L'Expérience m'a do
lé pour la Raison; c'est ain
les ai jointes ensemble.

MAIS on a dû voir qu
me suis permis le raisonne
plus vigoureux & le plus in
tement tiré, qu'à la suite d'un
tude d'Observations Physiqu

favant ne conteftera; & c'eft
re eux feuls que je reconnois
Juges des conféquences que
tire; recufant ici tout Hom-
à Préjugés, & qui n'eft ni
tomifte, ni au fait de la
Philofophie qui eft ici de mi-
celle du corps humain. Que
roient contre un chêne auffi
e & folide, ces foibles Ro-
x de la Théologie, de la Mé-
yfique & des Ecoles; Armes
iles, femblables aux fleurets de
falles, qui peuvent bien don-
le plaifir de l'Efcrime, mais ja-
s entamer fon Adverfaire. Faut-
ire que je parle de ces idées
fes & triviales, de ces raifon-
iens rebattus & pitoiables, qu'on
fur la prétendüe incompatibili-
de deux fubftances qui fe tou-
nt & fe remüent fans ceffe l'une
l'autre, tant qu'il reftera l'Om-
du Préjugé ou de la fuperftition
la Terre? Voilà mon fyftême,
plutôt la Vérité fi je ne me
npe fort. Elle eft courte &
ple. Difpute à préfent qui vou-

